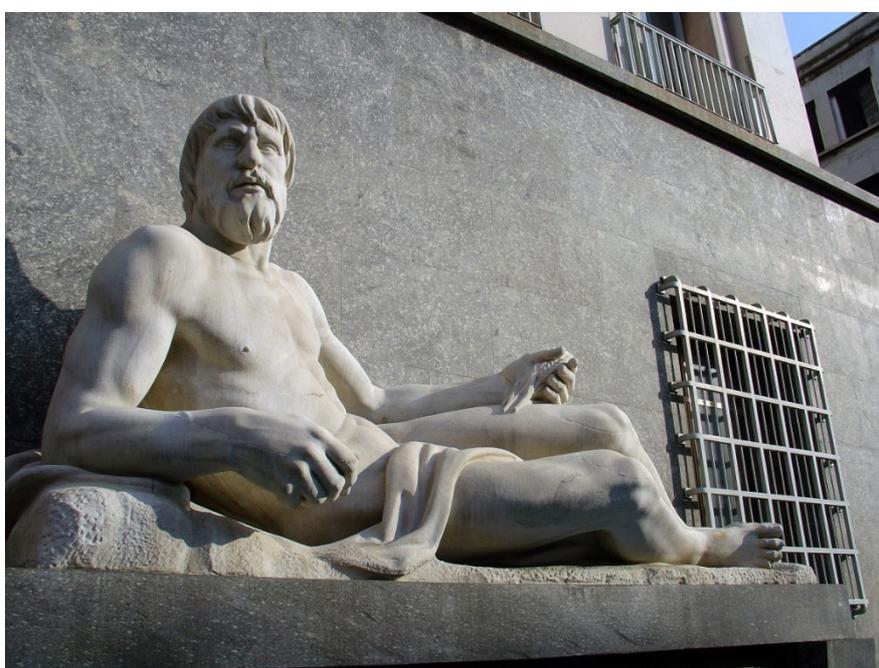


Chaire d'Archéologie de la Méditerranée antique  
Université de Neuchâtel

# Et au milieu coule le Pô

Voyage d'étude en Gaule Cisalpine  
Du 7 au 14 septembre 2019



Allégorie du Pô, Turin, Piazza CLN

## Participants

Noa AEBY  
Théophile BURNAT  
Stéphane HÄNNI,  
Thèrese MONNARD  
Mathilde MORENO

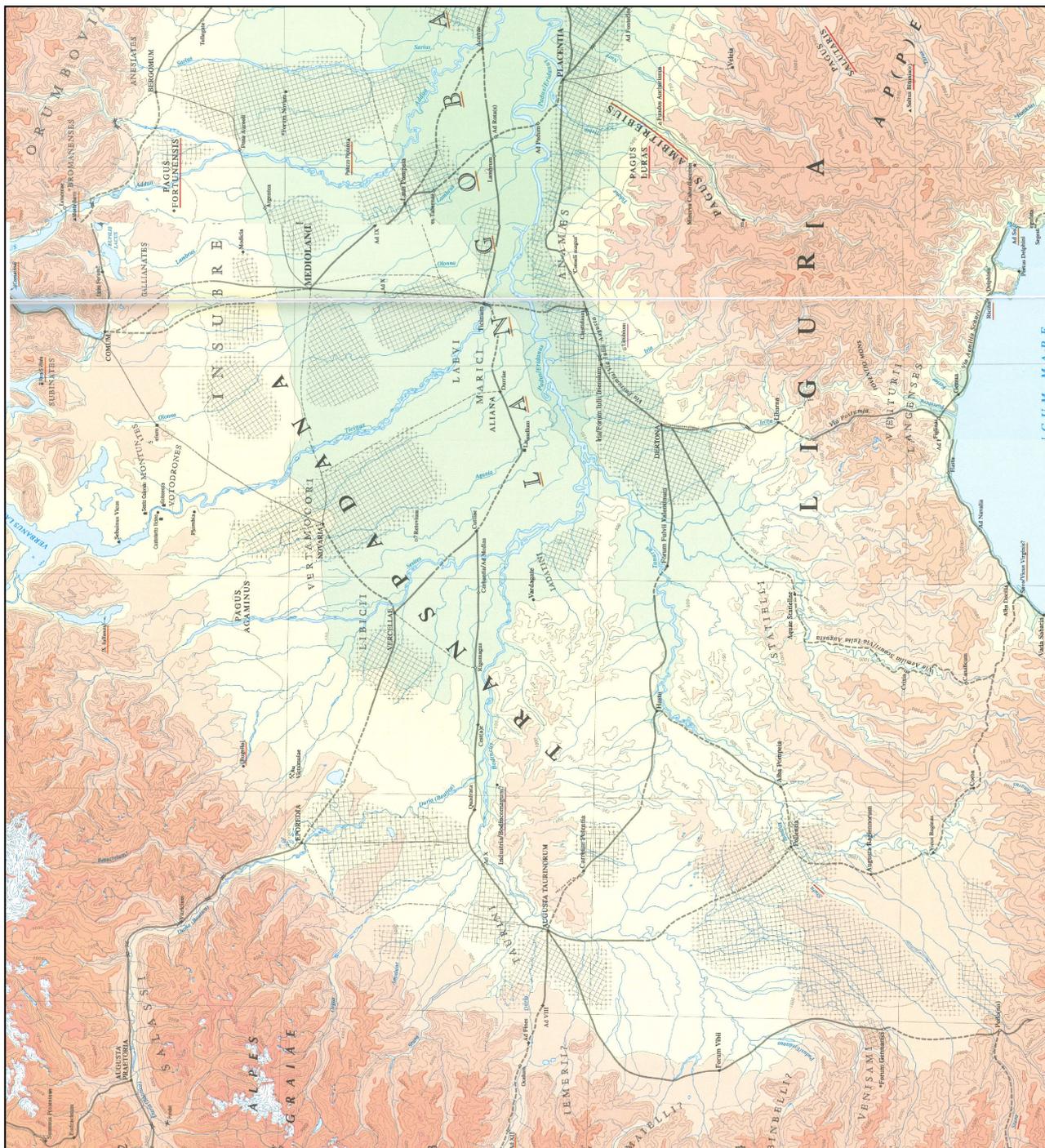
Rania RICHARD  
Soraya SANCHEZ  
Sandra SINICROPI DA SILVA  
Estelle VUILLEUMIER  
Farès ZEMZEMI

## Accompagnants

Hédi DRIDI

Ilaria VERGA

Image de couverture : Œuvre de Umberto Baglioni, 1936  
([https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Statua\\_del\\_Po\\_-\\_piazza\\_CLN.jpg](https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Statua_del_Po_-_piazza_CLN.jpg))



(Tiré de : TALBERT, R., BAGNALL, R., DOWNS, M., & KELLY, J., *Barrington atlas of the Greek and Roman world*, Princeton etc.: Princeton University Press, 2000, map 39-40.)

## PROGRAMME

### SAMEDI 7 SEPTEMBRE

Rendez-vous à 10h00 devant la FLSH à Neuchâtel.

Matin : Déplacement sur le **col du Grand-Saint-Bernard**.  
Pique-nique sur place et présentation de PAUL-EMILE MOTTIEZ

Après-midi : Déplacement à **Aoste** et visite de la ville romaine (guide : STÉPHANE HÄNNI)

*Nuit à l'Hotel Belle Epoque*

### DIMANCHE 8 SEPTEMBRE

Départ à 9h00.

Matin : Déplacement à **Turin** et visite du Museo di Antichità di Palazzo Reale (guide : PROF. HÉDI. DRIDI).

Après-midi : Visite de la zone archéologique de la Porta Pretoria et du théâtre romain.

Déplacement à Castelletto sopra Ticino

*Nuit à l'Hotel Blue Relais Lago Maggiore*

### LUNDI 9 SEPTEMBRE

Départ à 8h45.

Matin: Visite du Museo Archeologico di **Sesto Calende** et du parco archeologico di Monsorino di Golasecca (guide : THÉOPHILE BURNAT).

Après-midi : Déplacement à **Piacenza**.  
Réflexion au bord du fleuve Trebbia (guide : PROF. HÉDI. DRIDI)  
Visite de la Plaisance romaine (guide : RANIA RICHARD).

*Nuit à l'Hotel City Piacenza*

### MARDI 10 SEPTEMBRE

Départ 8h00

Matin : Déplacement à **Ravenne**  
Visite du Mausolée de Galla Placidia et de l'église de San Vitale (guide : SORAYA SANCHEZ).

Après-midi : Visite de la Domus dei tappeti di Pietra (guide : ILARIA VERGA)

Déplacement à Porto Garibaldi

*Nuit à l'Hotel Cinzia*

### MERCREDI 11 SEPTEMBRE

Départ à 8h30.

Matin : Déplacement à **Ferrara** et visite du Museo Archeologico Nazionale di Ferrara  
(guide : THÉRÈSE MONNARD)

Après-midi : Déplacement à **Adria**.  
Visite du Museo Archeologico Nazionale di Adria  
Réflexion sur la présence étrusque au Nord du Pô (guide : NOA AEBY).  
Retour à Porto Garibaldi  
*Nuit à l'Hotel Cinzia*

### JEUDI 12 SEPTEMBRE

Départ à 8h00.

Matin : Déplacement à **Este** et visite du Museo Nazionale Atestino (guide : ESTELLE VUILLEUMIER).

Après-midi : Déplacement à **Brescia**.  
Visite du Parco Archeologico *Brixia Romana - Capitolium* et Sanctuaire républicain (guide : SANDRA SINICROPI)  
Visite du Museo Archeologico di Santa Giulia (guide : MATHILDE MORENO)  
*Nuit à l'Hotel Cristallo*

### VENDREDI 13 SEPTEMBRE

Départ à 9h00.

Matin : Déplacement à **Milan**.  
  
Visite des vestiges du palais impérial (Via Brisa), des murs de Maximien (Museo Archeologico San Maurizio, Corso Magenta).  
Guide : FARÈS ZEMZEMI

Après-midi : Balade en ville avec visite de S. Ambrogio et du Dôme.  
Temps libre.  
*Nuit à l'Hotel Fiorella*

### SAMEDI 14 SEPTEMBRE

Départ à 8h30

Matin : Déplacement à **Tremona**.  
Visite du parc archéologique (guide : ILARIA VERGA)

Après-midi : Retour à Berne autour de 17h00.

## ET AU MILIEU COULE LE PO VOYAGE D'ETUDE EN GAULE CISALPINE

Prof. Hédi DRIDI

La Gaule cisalpine comme l'appelaient les Romains, désignait la vallée du Pô, une immense plaine (près de 90 000 km<sup>2</sup>) et de forme approximativement triangulaire qui occupe le nord de l'Italie. Traversée et nourrie par un fleuve majestueux, le *Padus* de l'antiquité, d'où le toponyme de plaine padane (*Val Padana*, *Pianura Padana*, voire *Padania*, même si ce dernier toponyme a été dévoyé par certains partis politiques italiens), elle est cernée par les Alpes au nord, les Alpes cottiennes et les Alpes maritimes à l'ouest et les Apennins au sud. A l'est, elle s'ouvre sur la mer Adriatique où le Pô, au but de sa course, se répand en delta.

Sur ce territoire qui relie les Alpes à la Méditerranée à travers la mer Adriatique, de remarquables cultures comme celle de Golasecca se sont épanouies, des populations originaires du nord et du sud des Alpes (Celts, Gaulois, Etrusques, Romains, etc.) se sont rencontrées ou succédées. Cette région fut aussi marquée par l'épopée d'Hannibal qui reste encore vivace grâce notamment à la survivance des hydronymes (le Tessin, la Trébie). Mais l'histoire de la plaine padane ne se limite pas seulement à cela. De l'Antiquité à l'époque moderne en passant, par le Moyen Âge et la Renaissance, cette région a vu naître des personnages illustres (citons seulement Pline l'Ancien, natif de Côme) et fleurir des cités puissantes et prospères dont l'influence allait au-delà de leur territoire propre (Milan, Venise, Turin par exemple). Elle reste encore de nos jours le cœur économique et industriel de l'Italie. Que serait donc un voyage s'il ne permettait pas de traverser les époques et de les relier les unes aux autres ?

Nous entamerons notre voyage par une belle ascension qui nous mènera au col du Grand-Saint-Bernard où l'un de vos anciens camarades, Paul-Emile MOTTIEZ nous retrouvera pour nous présenter notamment les dernières recherches archéologiques relatives au passage de ce col au Ier s. av. n.è. Nous entamerons ensuite notre descente vers la plaine en faisant une halte à Aoste où Stéphane HÄNNI nous guidera à travers les vestiges romains de la cité. La halte turinoise est ensuite incontournable : de la période romaine, elle conserve une porte monumentale d'époque augustéenne (*Porta palatina*) ; de l'époque où elle était capitale des États de Savoie et ensuite du royaume de Sardaigne (entre 1563 et 1861), puis éphémère capitale du royaume d'Italie (de 1861 à 1865), elle conserve dans ses musées de précieuses collections (pièces étrusques, chypriotes, puniques et romaines au *Museo di Antichità*, collection d'antiquités égyptienne au *Museo Egizio*, la plus importante après le Caire) ; de son âge d'or industriel, elle accueille dans la *Mole Antonelliana* un important musée du cinéma où l'on peut notamment admirer la statue du 'Moloch' utilisé dans le film *Cabiria*, l'un des premiers péplums, réalisé par Giovanni Pastrone en 1914. Après une nuit à Castelletto sur le Tessin, nous poursuivrons notre voyage en remontant davantage dans le temps avec Théophile BURNAT qui nous présentera la culture de Golasecca à Sesto Calende. Par la suite, nous ferons une étape à Plaisance, l'une des premières colonies latines de Cisalpine qui nous sera présentée par Rania RICHARD. Auparavant, nous ferons une halte au bord de la Trébie (la *Trebbia*) qui garde le souvenir de la première grande victoire d'Hannibal. L'étape de Ravenne, dernière capitale de l'Empire romain d'Occident, nous permettra de visiter le mausolée de Galla Placidia et l'église San Vitale avec Soraya SANCHEZ et de découvrir la *Domus dei Tappeti di pietra* sous la conduite d'Ilaria VERGA. Par la suite, guidés par Thérèse MONNARD, nous aborderons la question de la présence des Grecs en Adriatique et en particulier à Spina à travers la visite du Musée de Ferrare. A Adria, nous nous intéresserons à la présence étrusque dans la plaine padane sous la conduite de Noa AEBY. La culture matérielle des populations

autochtones littorales de l'Adriatique ne sera pas oubliée avec notre déplacement à Este et l'exposé d'Estelle VILLEUMIER sur les Paléovénètes. A Brescia, Sandra SINICROPI DA SILVA, puis Mathilde MORENO nous présenterons les vestiges de la *Brixia* romaine. Puis l'étape milanaise nous permettra d'entrevoir une partie des vestiges romains de la capitale économique de l'Italie avec Farès ZEMZEMI. Enfin, nous rentrerons en Suisse par les terres d'Ilaria VERGA, qui nous fera visiter le village médiéval de Tremona avant de traverser le Saint-Gothard. N'est-ce pas là une belle façon de la saluer à l'issue de son mandat d'assistante ?

Pour finir, nous espérons que ce cahier, produit de vos contributions et du patient travail d'édition d'Ilaria VERGA, sera pour reprendre à notre compte cette phrase de la préface de l'ouvrage que Paolo RUMIZ, l'un des plus grands écrivains-voyageurs contemporains a consacré à ce fleuve, « *un compagnon indispensable pour qui souhaite descendre le Pô jusqu'à son embouchure* »<sup>1</sup>.

Et comme l'on dit en Val d'Aoste, *Boun [voyadzo](#) !*

---

<sup>1</sup> P. Rumiz, *Pô, le roman d'un fleuve*, traduit de l'italien par Béatrice Vierende (= *Étonnants voyageurs*), Hoëbeke, Paris, 2014, p. 9. J'ajouterai volontiers un autre ouvrage (voyage) du même auteur, paru en 2012 chez le même éditeur : *L'ombre d'Hannibal*, traduit de l'italien par Béatrice Vierende.

# LA ROMANISATION DE LA CISALPINE

Timothé TRIPOLI

## 1. Introduction

Au cours de cette recherche, nous nous intéresserons à la romanisation de la Cisalpine et tenterons d'en dépeindre un tableau synthétique. Nous essayerons d'axer notre propos autour de l'axe suivant : « Comment définir la notion de romanisation et comment peut-elle se traduire au travers de preuves archéologiques en Gaule Cisalpine ? »

Nous commencerons cette étude par tenter de définir le concept de la romanisation. Ceci fait, nous donnerons un bref contexte historique nous permettant de comprendre la situation de la Cisalpine à l'aube de la conquête romaine. Finalement, nous nous efforcerons d'illustrer les différents visages de la romanisation par le biais de l'archéologie. Nous traiterons plus particulièrement du cas des *oppida*, de l'armement notamment présents dans les tombes celtes de Vérone et de l'épigraphie avec la stèle bilingue de Verceil.

## 2. Romanisation

La définition de la romanisation est un terme faisant encore débat entre les spécialistes du monde romain et il n'y a encore aucune définition ayant bénéficié d'un consensus. En effet, certains considèrent que ce terme est utilisé de manière excessive. C'est pour cette raison que nous allons nous intéresser à la définition de ce terme.

Afin de commencer cette explication, nous pouvons nous baser sur la définition suivante : « [...] la romanisation peut se définir comme une mutation plus ou moins profonde des sociétés indigènes, consécutive à l'adoption d'une civilisation étrangère ». <sup>2</sup> Bien que cette définition semble limpide à première vue, elle pose un certain nombre de problèmes.

Nous pouvons, de prime abord, distinguer deux types de romanisation : la progressive et la « forcée ». La romanisation progressive est, en quelques sortes, une forme d'acculturation. Il y a une certaine volonté sous-jacente à se romaniser. Dans le deuxième cas, la romanisation est la suite de la conquête. Celle-ci peut être visible notamment avec l'installation des colonies.

D'après la définition précédente, nous comprenons qu'il s'agit d'une transformation de la culture de la société indigène. Toutefois, nous ne pouvons pas nous permettre d'interpréter le terme culture comme simplement matérielle. Il nous faut ainsi la prendre au sens large, la culture se définirait autant par le matériel que par les croyances, par le langage, par l'écriture, etc. Par conséquent, traiter de la romanisation uniquement par le biais de l'archéologie deviendrait fort incomplet.

Le premier problème que nous pouvons soulever est de savoir quand débute le processus de romanisation. Ceci représente le premier sujet de discorde. En effet, certains considèrent que le processus de romanisation s'enclenche dès la défaite d'un peuple indigène alors que d'autres le placent bien plus tard. Par exemple, dans le cas de la Gaule Cisalpine, P. Le Roux estime que la romanisation s'effectue directement après les conquêtes romaines. Toutefois, R. Haeussler relève que la romanisation n'intervient dans cette région qu'à partir du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. soit un certain temps après l'installation des Romains sur le territoire cisalpin. <sup>3</sup>

Ce premier problème soulevé est causé par le fait que les deux chercheurs cités précédemment ont chacun une explication propre de ce qui cause le déclenchement de la romanisation. P. Le Roux

---

<sup>2</sup> PAUNIER 2014.

<sup>3</sup> HAEUSSLER 2008, p. 12.

considère ce processus comme un type de métissage des cultures (indigène et romaine). Il est vrai qu'avec ce point de vue, la romanisation s'amorce dès que les deux cultures sont en contact mais c'est également un processus se déroulant sur un long terme. R. Haeussler, quant à lui, la perçoit comme un désir. Dans ce présent cas, ce processus ne débute qu'après un certain temps à côtoyer les Romains.<sup>4</sup> Il est extrêmement difficile d'aborder ce genre de thème pour plusieurs raisons. Tout d'abord, la romanisation est une notion contemporaine qui vise à expliquer le processus de changement des sociétés. De plus, ces définitions se basent sur les sentiments et les perceptions des peuples indigènes. Ce genre de sujets est difficilement accessible et ceci même avec les sources écrites car tous les auteurs ont une vision pouvant plus ou moins biaiser la réalité. Parmi les auteurs antiques ayant traité de la Gaule Cisalpine, la grande majorité était d'origine grecque ou romaine comme Polybe. Certains auteurs sont même originaires de cette région comme Tite-Live, né à *Patavium* (actuel Padoue). De plus, peu d'entre eux se sont personnellement rendus dans cette région, Polybe en fait partie. Ce dernier nous a apporté un grand nombre de renseignements sur le nord de l'Italie actuelle ainsi que sur ses occupants.<sup>5</sup>

En fin de compte, qu'il s'agisse d'un désir ou d'une obligation, nous nous devons de souligner quelques vecteurs que Rome a mise en place pour romaniser de nouveaux peuples. Parmi ceux-ci, nous pouvons relever les élites : en effet, un certain nombre de colonies ont été installées en Cisalpine et elles étaient dirigées par des Romains. Ce n'était pas nécessairement ces élites qui gouvernaient les nouvelles colonies mais elles jouaient le rôle de vitrine de la vie à la romaine. En démontrant à tous, une vie aisée, voire luxueuse, il est normal d'attiser les désirs du peuple. Dans ce sens, la définition de la romanisation de R. Haeussler se voit, en partie, cohérente car l'installation des colonies fait suite à la conquête de nouveaux territoires. Dans un certain sens, il s'agit, du moins en partie, d'une romanisation forcée. Il est important de spécifier que la politique de colonisation romaine ne visait pas à éradiquer la culture indigène mais plutôt d'avoir une sécurité quant au bon fonctionnement des nouvelles colonies.<sup>6</sup>

Une autre technique des Romains fût de construire les fameuses voies romaines reliant les parties principales de l'Italie à Rome. Parmi ces dernières, nous pouvons notamment citer la *Via Aurelia* passant par Gênes et aboutissant plus tard à Arles ou la *Via Flaminia* et la *Via Aemilia* passant par Plaisance.<sup>7</sup> Le but de ces dernières étaient de maintenir une communication et un commerce important entre Rome et les différents peuples de ces régions et donc de préserver une certaine mainmise sur la région. Dans le cas du commerce, la définition de la romanisation comme métissage se voit également pertinente.

A ce point, nous pourrions nous demander quel est le but de Rome en Cisalpine : était-il question d'instaurer une forme d'alliance ou s'agissait-il purement d'une conquête ? La Cisalpine serait, comme le considérerait M. Torelli, un laboratoire visant à tester les techniques pour les prochaines romanisations.<sup>8</sup> Quoiqu'il en soit, durant un certain nombre d'années, nous faisons face à des populations tentant de pérenniser leur culture initiale. D'après P. Le Roux, la présence des sociétés indigènes n'étaient pas problématique pour l'avancée stratégique de Rome. Nonobstant, si Rome considérait bel et bien la Cisalpine comme un laboratoire, alors la présence des sociétés gauloises était la condition *sine qua non* à leur « étude » car ils ne pourraient pas observer, sans les peuples indigènes, les conséquences de leurs techniques.<sup>9</sup> Le cas de la Cisalpine est très intéressant car le

---

<sup>4</sup> LE ROUX 2004, p. 300; HAEUSSLER 2008, p. 11.

<sup>5</sup> CAVALIERI 2014, p. 4.

<sup>6</sup> LE ROUX 2006, p. 25.

<sup>7</sup> FREDOUILLE 1999.

<sup>8</sup> TORELLI 1998, p. 27-33.

<sup>9</sup> LE ROUX 2006, p. 23-26.

degré de romanisation est extrêmement variable en fonction des populations occupant cette région. Certaines populations sont plus enclines que d'autres à accepter les nouveautés romaines, d'autres sont fermement opposées à l'idée et d'autres encore sont alliées à Rome.

Comme nous l'avons souligné précédemment, nous ne pouvons pas étayer l'hypothèse d'une société romanisée que grâce aux mobiliers. En effet, posséder un objet appartenant initialement à une autre culture ne signifie pas obligatoirement que le possesseur faisait partie de cette culture. Par exemple, posséder un objet romain ne signifie pas que le détenteur est romanisé car rappelons que l'Antiquité est caractérisée par un marché commercial international. *De facto*, posséder des objets d'autres cultures pourrait paraître presque anodin. Illustrons ceci avec le cas des peuples occupant la Cisalpine, ceux-ci entretenaient des relations commerciales tant avec le nord de l'Europe, dont la Gaule Transalpine, qu'avec l'Italie. Ainsi, en plus de preuves archéologiques, nous devons prendre en compte, notamment, des éléments tant épigraphiques qu'historiques pour tenter d'avoir une vision plus réaliste de la situation culturelle d'une société.

Pour pallier ce problème, J. Webster propose de privilégier l'utilisation du terme de « créolisation » à celui de romanisation<sup>10</sup>. Cette nouvelle notion permettrait de pouvoir observer la culture matérielle de manière à respecter les coutumes des différentes populations avant et après l'arrivée des nouveaux peuples. P. Le Roux propose un exemple très parlant – bien qu'anachronique – avec lequel il explique que les esclaves du colonialisme utilisaient les objets d'origine européenne non pas parce qu'ils ont été européanisés mais parce qu'ils s'accoutumaient aux pratiques.<sup>11</sup> Ce terme de créolisation nous amène à traiter de formes de métissage, soit le mélange de culture. Ainsi, certains éléments sociaux ou matériels peuvent perdurer durant des siècles alors que tout le reste semble s'être transformé.<sup>12</sup>

Après ce bref survol, nous comprenons que la notion de romanisation est fort complexe et que nous devrions donc la traiter au cas par cas. De plus, après l'illustration de certaines techniques romaines, nous pourrions nous demander si les définitions de P. Le Roux et de R. Haeussler ne pourraient pas fonctionner conjointement. En effet, si nous considérons que le peuple indigène désire ressembler aux Romains et qu'il tente de se romaniser, alors nous supposerons des modifications. Parmi celles-ci, nous pourrions imaginer, à titre d'exemple, un changement des bijoux ou des vêtements portés ou un changement dans la communication (passage d'une langue celtique à une langue latine). Toutefois, il est impossible que le changement d'une personne de la « mode » indigène à la « mode » romaine soit imperceptible car il y aura toujours des restes de son ancienne culture. A titre d'exemple, plusieurs épitaphes montrent la difficulté des indigènes à maîtriser l'alphabet et l'épigraphie latine à travers les inexactitudes de l'inscription. Nous avons ici affaire à un métissage.

---

<sup>10</sup> Voir WEBSTER 2001, p. 209-225.

<sup>11</sup> LE ROUX 2004, p. 300.

<sup>12</sup> DEFENTE 2003, p. 45.

### 3. Contexte historique

La Cisalpine possède une histoire complexe et nous tenterons d'en donner un aperçu suffisamment clair. Afin de comprendre la romanisation de la Cisalpine, il est capital de remonter à une période antérieure. Nous commencerons ce bref historique par la conquête des Gaulois. En effet, avant que ceux-ci arrivent, la Cisalpine était déjà habitée par diverses populations telles que les Etrusques et les Paleovénètes, par exemple. L'arrivée de nouvelles populations n'a pas exterminé celles d'ores et déjà présentes. En effet, lors de cette période, nous observons un partage de la Cisalpine entre les nouveaux arrivants, tels que les Insubres ou les Cénomans, et les anciens, tels que les Etrusques (FIG. 1). Les chercheurs considèrent généralement que les grandes conquêtes gauloises ont eu lieu au cours du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Toutefois, l'apport de l'archéologie a révélé que, dès le VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., une langue

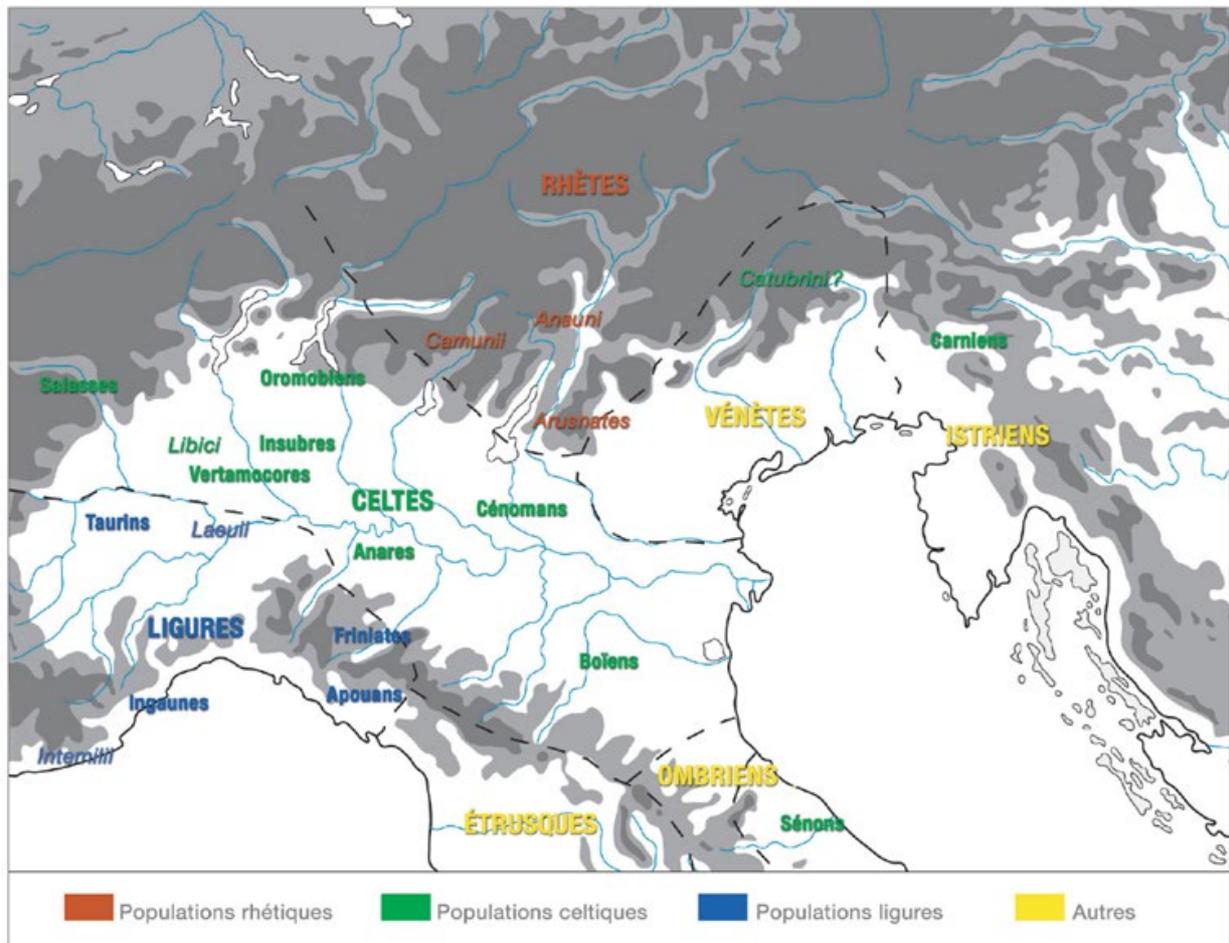


Figure 1 - Populations de la Cisalpine (tiré de BOURDIN 2014, p.22).

celtique était apparemment d'usage dans cette région.<sup>13</sup> Avant l'arrivée des Romains, nous avons les Insubres à *Mediolanum*, les Lépointiens dans la région du lac Majeur, les Cénomans vers Brescia, les Sénons entre l'Emilie Romagne et les Marches, et les Boïens qui, quant à eux, s'établirent au sud du Pô, dans la cité étrusque de *Felsina* (actuel Bologna) et dans son territoire.<sup>14</sup>

Le IV<sup>e</sup> siècle a été une période décisive car l'alliance des Boïens et des Sénons, dirigés par Brennos, a eu de fortes répercussions. Nous pouvons plus particulièrement parler de l'événement de 387 av. J.-C. avec la défaite des Romains sur l'un des affluents du Tibre, l'Allia. Les attaquants ne s'arrêtèrent pas à cette victoire étant donné que le « dernier rempart » de Rome était tombé. Ils en ont profité pour mettre à sac la capitale.<sup>15</sup> Dès lors, les Gaulois représentèrent une menace non négligeable aux yeux

<sup>13</sup> DEFENTE 2003, p. 15-57.

<sup>14</sup> JIGOUREL 2017, p. 51.

<sup>15</sup> JIGOUREL 2017, p. 51-52.

des habitants de la cité de Romulus. Les hostilités ne reprirent pourtant pas immédiatement. La Cisalpine fût, au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., le théâtre de nombreux conflits car Rome ne souhaitait pas rester impuissante face à cette menace et sa marche sur la région nordique commença en 283 av. J.-C. Cette date est décisive car elle marque le début d'un long conflit. Il s'agit de l'année où Rome est attaqué par les Boïens suite à la prise des terres des Sénons par les Romains. Plusieurs peuples comme les Etrusques, les Ombriens et les Samnites s'allièrent aux forces nordiques. De plus, outre le fait d'améliorer la protection de Rome, il y avait d'autres raisons de conquérir la Gaule Cisalpine comme celle d'asseoir un contrôle sur la péninsule italienne ou le fait que la plaine padane offre un potentiel agricole non négligeable. Plusieurs peuples choisirent de s'allier aux forces de Rome, tel que les Cénomans par exemple, et une lutte entre tribus de la Cisalpine et Rome (et ses alliés) s'engagea sur presque un siècle. Les premières victoires romaines commencent par la bataille de *Sentinum* en 295 av. J.-C.<sup>16</sup> et sont cruciales pour la suite des événements : un certain nombre d'entre elles leur permettent d'installer des colonies comme en 283 *Sena Gallica* (actuelle Senigallia, AN), suite à la défaite des Sénons, ou *Ariminum* (Rimini, RN) en 268 av. J.-C. Nous savons également que, grâce à Polybe, une trêve a eu lieu pendant presque quarante ans jusqu'à ce que les Boïens reprirent les armes vers 240.<sup>17</sup> De plus, en créant la colonie de *Sena Gallica*, les Romains ont également instauré *l'ager Gallicus* (territoire retiré aux Gaulois).<sup>18</sup> Lors de cette guerre, nous pouvons soulever plusieurs grandes batailles décisives comme celle de Télamon, en 225 av. J.-C. qui marque la défaite des Boïens ou encore celle de *Clastidium* (Casteggio, PV), en 224 av. J.-C. qui, quant à elle, signe la défaite des Insubres.<sup>19</sup>

Les guerres du III<sup>e</sup> siècle ne s'arrêtent pas là puisque l'on doit encore mentionner l'arrivée d'Hannibal sur le territoire italien et qui amena ainsi la deuxième guerre punique. Hannibal tenta de rallier, avec une certaine peine, les peuples de la Cisalpine à sa cause et c'est notamment avec les Boïens et les Cénomans qu'il créa une forme d'alliance contre les Romains.<sup>20</sup> Malgré ses efforts, la deuxième guerre punique a été remportée par les Romains.<sup>21</sup> L'ultime défaite celtique est signée, après la fin de cette guerre, par la bataille de Mutina en 191 av. J.-C.<sup>22</sup> Au lendemain des guerres, les Romains ont implanté des colonies latines à plusieurs endroits dans la région padane comme à Crémone, en 190 av. J.-C.<sup>23</sup>

Malgré les victoires successives de Rome et la fondation de plusieurs colonies lors du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C, comme celle de *Bononia* (Bologna, BO) en 189, et le développement d'un réseau routier performant sur le territoire de l'Italie actuelle, la situation de la Cisalpine n'est pas encore stable.<sup>24</sup> En effet, il y aurait eu un certain nombre de conflits entre les préteurs, chargés du contrôle sur les différentes colonies et les peuples celtiques.<sup>25</sup>

Un dernier conflit reste encore à aborder : la guerre sociale de Rome. Cette dernière est importante pour l'histoire de la romanisation de la Cisalpine étant donné que c'est lors de cette dernière qu'a été

---

<sup>16</sup> JIGOUREL 2017, p. 52.

<sup>17</sup> PEYRE 1979, p. 46.

<sup>18</sup> PEYRE 1979, p. 44.

<sup>19</sup> FICHTL 2000, p. 20.

<sup>20</sup> PEYRE 1979, p. 49.

<sup>21</sup> PEYRE 1979, p. 43.

<sup>22</sup> JIGOUREL 2017, p. 53.

<sup>23</sup> FICHTL 2000, p. 20-87.

<sup>24</sup> DAVID 1994, p. 86-87; FICHTL 2000, p. 87.

<sup>25</sup> BOURDIN 2014, p. 25.

établie la *Lex Pompeia de Transpadanis*, la loi qui accorde le droit romain (*ius latii*)<sup>26</sup> à tous les alliés de Rome.<sup>27</sup>

## 4. Archéologie – Etudes de cas

### 4.1. Le cas des *oppida*

Certains chercheurs ont élaboré une thèse, encore actuellement fortement discutée, concernant la migration de certaines tribus celtes suite à leurs diverses défaites contre les Romains. En migrant ces peuples auraient amené avec eux la logique de construction des villages que l'on connaît sous le terme d'*oppidum*.<sup>28</sup>

Il est, toutefois, important de souligner que le terme d'*oppidum* est relativement imprécis chez les auteurs antiques tels que Tite-Live. Il semblerait d'ailleurs que d'après César, l'*oppidum* soit un centre économique et politique qui peut être également fortifié. Des archéologues, comme W. Dehn, ont tenté d'élaborer une liste exhaustive des caractéristiques de l'*oppidum*<sup>29</sup>, toutefois, en fonction de la région, les caractéristiques semblent être variables. Par exemple, ce dernier détermine la grandeur minimale à 30 ha en Allemagne alors que S. Fichtl l'estime à 15 ha en Gaule Belgique. Toutefois, les sites archéologiques de Cisalpine ne sont pas suffisamment bien connus pour pouvoir corroborer ou infirmer les dires des autres archéologues.<sup>30</sup>

Selon plusieurs archéologues, la logique de construction de l'*oppidum* aurait été amené des peuples Cisalpins. Toutefois, comme précisé précédemment, les sites celtes ne sont pas suffisamment bien préservés pour pouvoir alimenter cette hypothèse. C'est pour cette raison que des archéologues se sont intéressés au lien que pouvaient avoir les colonies romaines et les *oppida* en émettant ainsi l'hypothèse que l'*oppidum* pourrait être effectivement originaire de Cisalpine mais qu'il ne serait pas

l'œuvre complète des Celtes mais plus une copie du modèle des colonies romaines. En effet, l'étude de P. Drda souligne le fait qu'un *oppidum* de la région de Bratislava, Závist, à proximité de Prague, occupé au début du II<sup>e</sup> siècle, posséderait un élément architectural jusque-là inconnu du monde celtique : la porte maçonnée, élément typique de l'architecture méditerranéenne.<sup>31</sup> Ceci pourrait être un élément précoce de la romanisation de cette région.

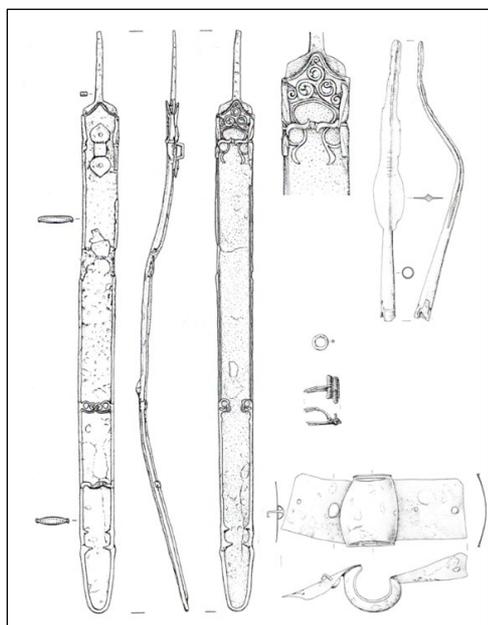


Figure 2 - Mobilier de la tombe 131, Santa Maria di Zevio (Tiré de LEJARS 2014, p.424).

### 4.2. Archéologie funéraire – Nécropoles de Vérone

Les nécropoles sont nombreuses et en fonction de la préservation des structures, elles peuvent apporter des renseignements sur la population liée aux dites structures. Les II<sup>e</sup> et I<sup>er</sup> siècles av. J.-C. sont particulièrement riches en nécropoles en Italie du Nord et nous pouvons notamment en citer quelques-unes comme celles de Vérone dont Povegliano Veronese.<sup>32</sup>

<sup>26</sup> BRITANNICA.2014

<sup>27</sup> DAVID 1994, p. 192.

<sup>28</sup> FICHTL 2000, p. 24-25.

<sup>29</sup> Voir DEHN 1962, p. 329-386.

<sup>30</sup> FICHTL 2000, p. 9-16.

<sup>31</sup> FICHTL 2000, p. 24-25; voir DRDA & RYBOVÁ 1992, p. 309-349.

<sup>32</sup> LEJARS 2014, p. 423.

Nous nous permettons d'illustrer la romanisation au travers des sépultures étant donné que, pour les anciens, la mort était relativement importante et que les objets déposés dans l'espace funéraire du défunt n'étaient pas définis au hasard. De plus, des éléments externes à la nécropole ou à la sépulture peuvent nous aider à mieux comprendre les évolutions. Par exemple, un grand nombre de dépôts ont été retrouvés ce qui permet d'obtenir une collection de renseignements notamment sur l'armement celtique et son évolution. Ceci nous est utile pour mieux comprendre la sépulture et sa chronologie.

Malgré le fait que les Celtes se romanisent dès le II<sup>e</sup> siècle avant J.-C., il y a toujours certains domaines imperméables à ce processus, l'armement en fait partie. En effet, les épées retrouvées dans les tombes celtiques en Cisalpine du II<sup>e</sup> avant J.-C. appartiennent à des typologies laténiennes comme le montre la tombe 131 de la nécropole de Santa Maria di Zevio « La Mirandola »

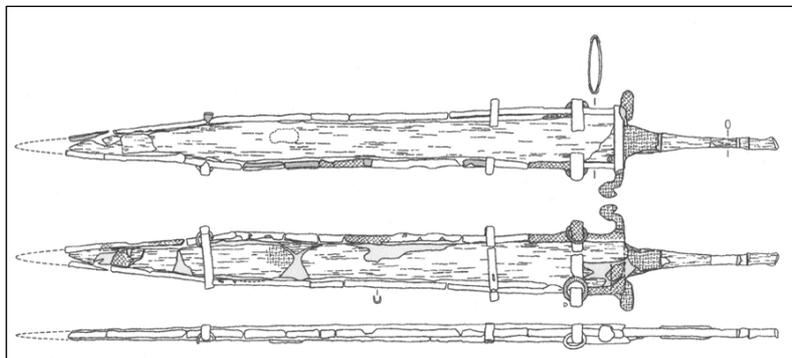


Figure 3 - Gladius de la tombe 31 de la nécropole d'Ornovasso  
(Tiré de LEJARS 2014, p.427)

(FIG. 2). Dans le cas de cette tombe, l'épée appartient au groupe La Tène C2-D1 tout comme plusieurs fibules typiques de La Tène.<sup>33</sup> Ceci est d'autant plus notable étant donné que les Romains possédaient des armes que nous qualifions de *gladius*. Ces armes diffèrent de celles celtiques par le galbe et l'étui. Ce n'est que dès le milieu du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. que ces épées laténiennes disparaissent en Cisalpine. De plus, il est intéressant de voir que même si les peuples celtiques adoptent le *gladius*, leur tradition du dépôt funéraire continue, quant à elle, de perdurer. Une autre transformation au niveau des épées est à souligner, quelle qu'en soit la raison, les Celtes avaient pour habitude de déformer les armes des défunts (FIG. 2). Dès que ceux-ci adoptent le *gladius*, l'arme ne subit plus aucune modification (FIG. 3). Nous pouvons interpréter ici comme ayant attiré à la romanisation.<sup>34</sup>

Il y a d'autres éléments que les armes qui peuvent nous renseigner sur la romanisation de la Cisalpine. Nous nous intéresserons ici au cas des pièces de monnaies présentes dans les tombes. Il est intéressant



Figure 4 - Monnaie padane, type Pautaso 9 :  
Touliopoulos (Trié de HAEUSSLER 2013, p. 103).

d'observer que des tombes de la région de Vérone ont livré des pièces de monnaies tant romaines que celtiques. Cette coutume de déposer de la monnaie dans les tombes est attestée dès le II<sup>e</sup> siècle, soit dès La Tène C2. Dès l'apparition de cette pratique, nous remarquons une présence plus importante des monnaies romaines que des monnaies celtiques notamment de type Pautasso 6 et 9 (FIG. 4) jusqu'à leur disparition.<sup>35</sup> Ainsi, à partir de La Tène D2, le mobilier des tombes des

nécropoles de la région de Vérone ne comporte plus que des monnaies romaines. Les drachmes, monnaies celtiques, ont également été retrouvées dans d'autres contextes comme les lieux de culte ou l'habitat.<sup>36</sup> Elles sont attestées en Italie du Nord dès les III<sup>e</sup> siècle avant J.-C., toutefois certaines études, notamment celle de E. Arslan<sup>37</sup>, ont tenté de démontrer qu'elles avaient une utilité plus symbolique qu'économique.<sup>38</sup> Il serait légitime d'émettre l'hypothèse que les Celtes, ayant été

<sup>33</sup> SALZANI 1996, p. 81-82.

<sup>34</sup> LEJARS 2014, p. 423-428.

<sup>35</sup> BIONDANI 2014a, p. 489-490.

<sup>36</sup> BIONDANI 2014b, p. 484-486.

<sup>37</sup> Voir ARSLAN 1987, p. 78-83

<sup>38</sup> DEFENTE 2003, p. 88-90.

déposés dans des tombes proposant un tel ensemble, auraient bel et bien entamé une certaine romanisation. En effet, la présence des monnaies celtiques pourrait être vue comme une revendication des origines du défunt tout en mettant en avant une certaine romanisation par le biais des autres monnaies. De plus, la présence des pièces romaines montrerait également un certain pouvoir ainsi qu'une certaine richesse du défunt.

### 4.3. Epigraphie – Stèle de Verceil

Le dernier cas que nous allons observer est la stèle bilingue (gaulois et latin) de Verceil (FIG. 4-6).

Identification	Stèle bilingue de Verceil
Lieu de conservation	Museo Leone: Musée archéologique de Verceil
Lieu de découverte	Au bord du Sesio (affluent du Pô); en 1966
Matériau	bloc de schiste d'origine locale
Techniques	Surface non polie; texte gravé
Texte	alphabet latin et celtique
Dimensions	h 150 cm ; l 70 cm ; ep. 25 cm.
Datation	II s. av. J.-C. (paléographique)

Malgré le manque de contexte archéologique, les spécialistes ont estimé qu'au vu de la paléographie, la stèle devrait dater du courant du II<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Bien qu'elle soit brisée dans la partie inférieure, la stèle a des dimensions impressionnantes. De plus, un trait subsiste en dessous des inscriptions qui, d'après les

Figure 5 – Elaboration de l'auteur des données tirés de LEJEUNE 1977, p. 587-588.

spécialistes, aurait eu comme but d'être l'indication pour le lapicide de l'espace disponible pour les textes.<sup>39</sup> La stèle ne comporte aucune iconographie.

M. Lejeune propose la traduction suivante « Limite(s) pour le terrain qu'a donné A. A. [*Acisius Argantocomater*] (en sorte qu'il soit) commun aux dieux et aux humains, (terrain défini) par la façon dont des bornes, (au nombre de) quatre, ont été érigées. »<sup>31</sup>

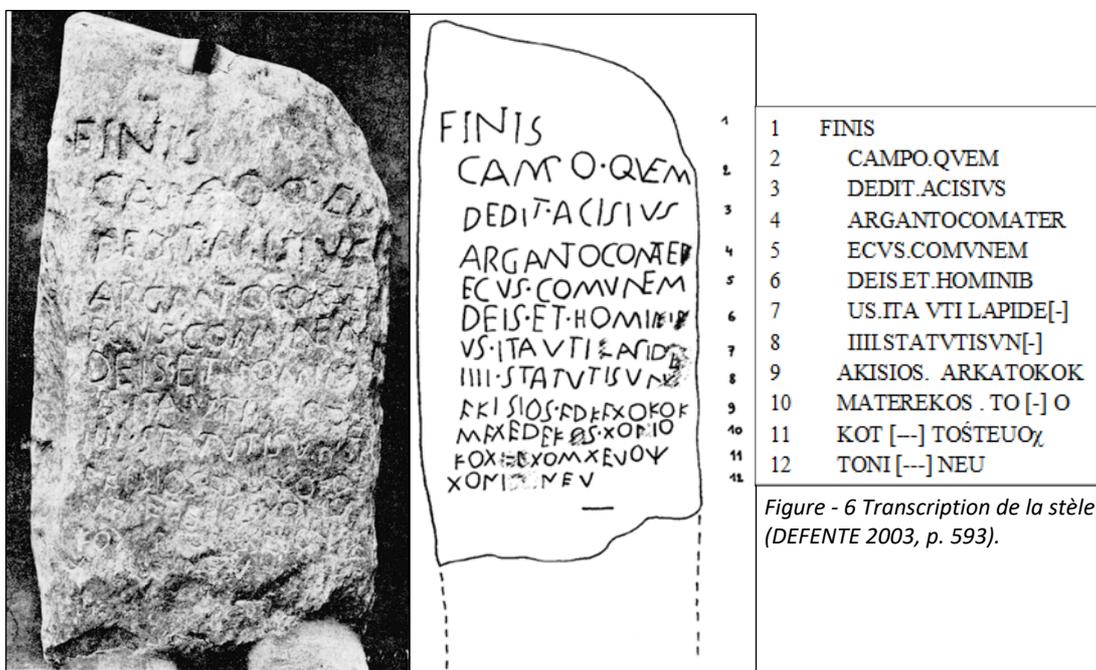


Figure 6 - Stèle bilingue de Verceil (Tiré de LEJEUNE 1977, p.590-591).

Figure - 6 Transcription de la stèle (DEFENTE 2003, p. 593).

Le premier texte est en latin et le deuxième est en alphabet de Lugano. Ce dernier est généralement admis dans une zone estimée d'environ 50km de distance du dit lac. Toutefois, cette écriture est

<sup>39</sup> DEFENTE 2003, p. 583-588.

habituellement sinistroverse alors que dans le présent cas, elle est dextroverse. Ceci nous indique d'ores et déjà un des effets de la romanisation.

Les lignes de 1 à 8 constituent le texte latin alors que les quatre dernières (de 9 à 12) sont en alphabet lépontien, ou de Lugano. Les connaissances disponibles sur l'épigraphie lépontique indiquent que les séparations entre les différents mots étaient marquées par des interponctions (lignes 9 et 10). Toutefois, compte tenu de l'état de conservation de cette stèle, les interponctions ne sont pas visibles sur la totalité du texte celtique, ce qui rend l'interprétation de celui-ci plus complexe. Celles-ci sont également présentes dans le texte latin (lignes 2, 3, 5 à 8). De plus, nous voyons que malgré le fait que les deux alphabets soient relativement différents, nous avons des lettres identiques comme le S ou le M. Ceci est un autre point illustrant l'hypothèse de la romanisation.<sup>40</sup>

Même si l'interprétation du texte lépontique semble encore être un sujet de discorde, les chercheurs s'accordent à dire que la partie latine est plus détaillée que celle celtique. Ceci, additionné au fait que le texte latin est en première position, nous laisse supposer que cette écriture a plus d'importance que celle celtique. De plus, nous observons à travers la grandeur des lettres que l'espace des textes n'a pas été correctement planifié et que, par conséquent, les lettres deviennent de plus en plus petites. Au travers de l'étude sémantique, M. Lejeune estime que les textes ont été pensés en gaulois comme le prouve la périphrase « *deis et hominibus* » qui reprend le terme « TEUOXTONION ». De plus, la partie « Akioso- » est un idionyme apparemment déjà connu en Gaule par d'autres épitaphes. La deuxième partie « ARKANTOKOMATEREKOS » pourrait nous donner d'autres pistes quant à la romanisation. En effet, toujours d'après M. Lejeune, la partie pan-celtique « ARKANTO » traduit par « arganto » pourrait notamment faire référence au terme gaulois signifiant « magistrat monétaire ». Si l'interprétation est exacte, il semblerait qu'Akiosos ait obtenu son statut de magistrat monétaire suite à la romanisation de la région car il semble peu probable que les celtes aient ce type de titre social.<sup>41</sup>

R. Haeussler souligne également que les indigènes apprécient les inscriptions monumentales en latin afin de montrer leur nouveau statut social, statut qui est donc élevé. L'utilisation du latin leur permet d'affirmer une nouvelle identité plus forte et synonyme de réussite.<sup>42</sup>

## 5. Conclusion

Dès les premières occupations protohistoriques, la Cisalpine a vu naître un bon nombre de métissage que ça soit à l'arrivée des Celtes ou à l'arrivée des Romains. Cette région a notamment subi un grand nombre de modifications au fil des siècles avec les occupations des différentes populations ou encore avec les nouvelles constructions telles que les voies romaines. Toute cette évolution a mené peu ou prou à la romanisation.

La romanisation est un processus complexe qui peut prendre plusieurs visages en fonction du peuple qui l'a subi. En effet, qu'il s'agisse d'un désir, d'une obligation ou encore d'une conception naturelle, la romanisation s'est bel et bien installée en Cisalpine. Bien que nous ayons traité peu de cas, nous avons pu voir l'évolution des différents peuples à travers l'adaptation des pratiques funéraires, l'appropriation de nouveaux armements ou encore de l'adoption progressive de l'épigraphie latine. Finalement, bien que cette thèse soit grandement discutée, l'excursus effectué sur l'origine des *oppida* avec le site de Závist pourrait être également intéressant pour démontrer que la romanisation d'une région peut dépasser les frontières de celle-ci.

---

<sup>40</sup> DEFENTE 2003, p. 589-596.

<sup>41</sup> DEFENTE 2003, p. 590-592.

<sup>42</sup> HAEUSSLER 2008, p. 19.

## 6. Bibliographie

- ARSLAN 1987 ARSLAN, E., « Les monnaies celtiques en Italie », dans : *Dossier Histoire et Archeologie*, 112, janvier 1987, p. 78-83.
- BIONDANI 2014a BIONDANI, F., « Monete celtico-padane e monete romane nelle necropoli celtiche del veronese », dans : BARRAL, P. (ed.), *Les Celtes et le Nord de l'Italie : premier et second Âges du Fer : Actes du 36e colloque international de l'AFEAF, Vérone, 17-20 mai 2012*, Dijon : Revue d'archéologie de l'Est, 2014, p. 489-494.
- BIONDANI 2014b BIONDANI, F., « Monete celtiche del Veronese : Contesti abitativi, sepolcrali e votivi », dans : BARRAL, P. (ed.), *Les Celtes et le Nord de l'Italie : premier et second Âges du Fer : Actes du 36e colloque international de l'AFEAF, Vérone, 17-20 mai 2012*, Dijon : Revue d'archéologie de l'Est, 2014, p. 483-487.
- BOURDIN 2014 BOURDIN, S., « Pratiques diplomatiques et droit de la guerre durant la conquête de la Cisalpine par Rome (III<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> s. av. J.-C.) », dans : BOURDIN, S., DUBOULOZ, J., ROSSO, E. (dir.), *Peupler et habiter le monde romain : études d'histoire et d'archéologie offertes à Xavier Laffont*, Aix-en-Provence : Presses Universitaires de Provence, 2014, p. 21-34.
- CAVALIERI 2016 CAVALIERI, M., « Ὁκουν δὲ κατὰ κώμας ἀτειχίστους. Sources historiographiques et nouvelles acquisitions archéologiques à propos des sociétés gauloises en Cisalpine entre le IV<sup>e</sup> et le I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. », dans : BLANCQUAERT, G. (éd.), *Évolution des sociétés gauloises du Second âge du Fer, entre mutations internes et influences externes. Actes du 38e Colloque international de l'AFEAF - Amiens, 29 mai-1<sup>er</sup> juin 2014*, Amiens : Revue archéologique de Picardie, 2016, p. 199-222.
- DAVID 1994 DAVID, J.-M., *La Romanisation de l'Italie*, Paris : Aubier, 1994.
- DEFENTE 2003 DEFENTE, V., *Les Celtes en Italie du Nord*, Rome : Ecole française de Rome, 2003.
- DEHN 1962 DEHN, W., *Aperçu sur les oppida d'Allemagne de la fin de l'époque celtique*, Rennes : Ogam, 1962, p. 330-386.
- DRDA, RYBOVÁ 1992 DRDA, P. & RYBOVÁ, A., « L'oppidum de Závist: construction de la porte principale (D) et sa chronologie », dans : *Památky archeologické*, 83, 1992, p. 309-349.
- BRITANNICA 2014 ENCYCLOPAEDIA BRITANNICA, « Jus Latii », dans : Encyclopaedia Britannica, version du 16.10.2014 (<https://www.britannica.com/topic/jus-Latii>, consulté le 23.07.2019).
- FICHTL 2000 FICHTL, S., *La ville celtique. Les oppida de 150 av. J.-C. à 15 ap. J.-C.*, Paris : Editions Errance, 2000.
- FREDOUILLE 1999 FREDOUILLE, J.-C., *Dictionnaire de la civilisation romaine*, Paris : Larousse, 1999.
- HAEUSSLER 2008 HAEUSSLER, R., « Signes de la « Romanisation » à travers l'épigraphie : possibilités d'interprétations et problèmes méthodologiques », dans : HAEUSSLER, R. (éd.), *Romanisation et épigraphie. Etudes interdisciplinaires sur l'acculturation et l'identité dans l'Empire romain*, Montagnac : Ed. Monique Mergoil, 2008, p. 9-30.
- HAEUSSLER 2013 HAEUSSLER, R., *Becoming Roman ? Diverging identities and experiences in ancient northwest Italy*, California : Left Coast Press, 2013.

- JIGOUREL 2017 JIGOUREL, T. « Les “Terribles” ou les pérégrinations d’un grand peuple celtique », dans : *Histoire. De l’Antiquité à nos jours* 93, 2017, p. 48-53.
- LE ROUX 2004 LE ROUX, P., « La romanisation en question », dans : *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 2004/2 (59<sup>e</sup> année), p. 287-311 (<https://www.cairn.info/revue-Annales-2004-2-page-287.htm>)
- LE ROUX 2006 LE ROUX, P. « Rome et le monde celtique à la veille de la conquête césarienne », dans : PAUNIER, D., *La romanisation et la question de l’héritage celtique : actes de la table ronde de Lausanne, 17-18 juin 2005* (Bibracte 12/5) Glux-en-Glenne : Bibracte, Centre archéologique européen, 2006, p. 17-28.
- LEJARS 2014 LEJARS, T., « L’armement des Celtes d’Italie », dans : BARRAL, P, Les Celtes et le Nord de l’Italie : premier et second Âges du Fer : *Actes du 36<sup>e</sup> colloque international de l’AFEAF, Vérone, 17-20 mai 2012*, Dijon : Revue d’archéologie de l’Est, 2014, p. 401-434.
- LEJEUNE 1977 LEJEUNE, M., « Une bilingue gauloise-latine à Verceil », dans : *Comptes rendus des séances de l’Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 121<sup>e</sup> année*, 3, Paris : Editions Klincksieck, 1977, p. 582-610.
- PAUNIER 2014 PAUNIER, D., « La romanisation », dans : *Dictionnaire historique de la Suisse*, version du 29.10.2014 (<http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F12293.php>, consulté le 11.05.19).
- PEYRE 1979 PEYRE, C., *La Cisalpine gauloise du III<sup>e</sup> au I<sup>er</sup> siècle avant J.-C.*, Paris : Presses de l’Ecole Normale supérieure, 1979.
- SALZANI 1996 SALZANI, L., «La necropoli di località Mirandola», dans : SALZANI, L., *La necropoli gallica e romana di S. Maria di Zevio*, Mantova : SAP Società Archeologica S.r.l., 1996, p. 23-96.
- TORELLI 1998 TORELLI, M., “La Gallia Transpadana, laboratorio della romanizzazione”, dans : SENA CHIESA, G. (éd.), *Tesori della Postumia. Archeologia e storia intorno ad una grande strada romana alle radici dell’Europa. (Catalogo della Mostra, Cremona, 4 aprile-26 luglio 1998)*, Milano : Electa, 1998, p. 27-33.
- WEBSTER 2001 WEBSTER, J. “Creolizing the Roman Provinces”, dans : *American Journal of Archaeology* 105, 2001, p. 209-225.



# *AUGUSTA PRAETORIA* : LA DOMINATION ROMAINE ET LE CONTRÔLE DE LA VOIE DE PASSAGE À TRAVERS LES ALPES

Stéphane HÄNNI

## 1. Introduction

Rédigé dans le cadre du voyage d'études 2019 consacré au Pô, ce travail se donne pour objectif de présenter un aperçu général de l'antique cité d'Aoste et entend également souligner le rôle fondamental joué au fil des siècles par cette dernière, tant au niveau commercial que militaire et culturel. Afin de mettre en évidence cette fonction que nous n'hésiterions pas aujourd'hui à qualifier de stratégique, ces lignes accorderont une place particulière à la question de la topographie, des voies de communication, ainsi qu'à la contextualisation des événements se rapportant à l'histoire de la ville et de sa région. Concrètement, la structure de ce dossier s'articulera en trois parties distinctes : dans la première, il sera tout d'abord question des populations constituant le substrat préromain du Val d'Aoste, et qui formèrent avec leurs antagonistes latins les acteurs d'un important enjeu : celui du contrôle des voies de passage à travers les Alpes. Ces voies ainsi que les axes d'échanges auxquels elles se rattachent seront traités au sein de la seconde partie. Ils feront alors l'objet d'une description, laquelle permettra la mise en perspective des conflits qui s'y rapportent et qui, pourrait-on dire, se matérialisent sous certains aspects en la cité d'*Augusta Praetoria*. Quant à la troisième partie de travail, elle sera consacrée à la fondation de la ville, de même qu'à l'urbanisme qui s'y est développé en relation avec les fonctions commerciales et militaires assurées par cette dernière. Nous terminerons alors par une brève conclusion qui prendra la forme d'une synthèse, et dans laquelle nous exposerons également quelques points qu'il serait intéressant de confronter à la réalité du terrain lors de notre étape valdôtaine.

## 2. Le substrat préromain

Si le lecteur parviendra à se faire une idée de la littérature secondaire usitée grâce à la bibliographie présentée en fin de dossier, il nous semble en revanche pertinent de présenter quelque peu les principales sources textuelles relatives à notre sujet (FIG. 1).

Auteur	Datation	Source	Informations
<b>Polybe</b>	II <sup>ème</sup> s. av. J.-C	<i>Histoire générale</i> , III, 10 et 12	Passage d'Hannibal Pays des Salasses
<b>Jules César</b>	I <sup>er</sup> s. av. J.-C.	<i>Commentaires sur la Guerre des Gaules</i> , III	Nantuates, Sédunes et Varagres
<b>Tite-Live</b>	I <sup>er</sup> s. av. - I <sup>er</sup> s. ap. J.-C.	<i>Histoire de Rome</i> , XXI, LXIII et CXXXV	Salasses <i>Alpes Poeninae</i>
<b>Strabon</b>	I <sup>er</sup> s. av. - I <sup>er</sup> s. ap. J.-C.	<i>Géographie</i> , IV, 6 et 7	Salasses <i>Augusta Praetoria</i>
<b>Plin l'Ancien</b>	I <sup>er</sup> s. ap. J.-C.	<i>Histoire naturelle</i> , III, 20 et XXXIII	Salasses
<b>Suétone</b>	I-II <sup>ème</sup> s. ap. J.-C.	<i>Vie des douze Césars</i> , «le dieu Auguste», 21	Salasses
<b>Dion Cassius</b>	II-III <sup>ème</sup> s. ap. J.-C.	<i>Fragments</i> , CCXLV ; <i>Histoire romaine</i> , LIII	Salasses

FIG. 1 - Liste non exhaustive des principales sources textuelles relatives au Val d'Aoste, aux Alpes Pennines et à leur peuplement durant l'Antiquité (élaboration : Auteur)

La plupart d'entre elles se rapportent aux *Salassii* (Salasses) qui constituent le peuplement implanté dans la région d'Aoste et auquel les Romains disputèrent âprement la maîtrise des voies de passage à travers les Alpes. Bien qu'ils ne nous éclairent que de manière indirecte, nous y avons également ajouté les *Commentaires sur la guerre des Gaules*, qui fournissent quelques informations sur la nature

des relations qu'entretenaient Salasses et Romains durant la campagne menée par César. L'œuvre de Strabon mérite en revanche une place particulière, en ce qu'elle nous renseigne aussi sur la fondation d'*Augusta Praetoria Salassorum*. Aux sources répertoriées dans le tableau ci-dessous, il convient également d'ajouter celles utilisées par les anciens eux-mêmes, à l'image de *Caelius Antipater*, cité par Tite-Live au sujet du franchissement des Alpes par Hannibal.

Selon les auteurs classiques, la vallée d'Aoste constituait avant la conquête romaine le territoire des *Salassii*, dont on retrouve par ailleurs le nom dans le toponyme d'*Augusta Praetoria Salassorum*. Les recherches liées à l'ethnicité des Salasses ont fait l'objet d'intenses débats qui, fortement influencés par des mouvances identitaires, firent dépeindre ces derniers tantôt comme des Ligures et tantôt comme des Celtes. D'un point de vue historiographique, la filiation entre Salasses et Ligures semble avoir été utilisée dans le but de démontrer l'italianisation précoce du Val d'Aoste, ce qui provoqua la réaction des autonomistes valdôtains qui, francophones et francophiles, tendirent alors à considérer les anciens habitants de leur vallée comme des Celtes<sup>1</sup>. Dans cette région qui de tout temps fut à la croisée de multiples influences, il est probable toutefois que l'une et l'autre de ces opinions reposent sur quelques arguments méritant d'être entendus. Ainsi, une « voie médiane » propose que le peuplement celtique se soit superposé à celui plus ancien formé par les Ligures<sup>2</sup>, ce qui nous semble pour notre part tout à fait vraisemblable, à la vue des toponymes en usage dans la région.

Quoiqu'il en soit, les Salasses, à l'instar de beaucoup d'autres peuples, sont mentionnés pour la première fois chez les auteurs latins en référence à leurs confrontations avec les Romains. La première d'entre elle remonte à 143 av. J.-C., date à laquelle le consul *Appius Claudius Pulcher*, aurait été chargé d'arbitrer un différend opposant les Salasses à une peuplade voisine, et qui, selon Dion Cassius, avait pour objet l'eau nécessaire à l'exploitation des nombreuses mines d'or que comptait la région. Selon l'auteur, c'est sans motif qu'*Appius Claudius* aurait alors attaqué les Salasses, dans le seul but d'obtenir une victoire qu'il supposait facile et à même de lui ouvrir à Rome la voie du triomphe<sup>3</sup>. Mal lui en prit, puisque ce premier affrontement se solda pour les Romains par une sanglante défaite. Ce n'est qu'au terme d'un second affrontement que le Consul parvint tant bien que mal à vaincre les Salasses qui perdirent une partie de leur territoire et, avec lui, les ressources aurifères qu'il recelait<sup>4</sup>. Selon Strabon, ces derniers demeurèrent toutefois suffisamment puissants pour s'adonner au brigandage et organiser des *razzias*<sup>5</sup>. Les relations entre Romains et Salasses furent par conséquent instables, les périodes d'apaisement faisant régulièrement place à un renouveau des hostilités. Il semble cependant que Jules César parvint à entretenir des relations relativement pacifiques avec les habitants de la région, qui ne semblent pas s'être opposés au passage des troupes de *Servius Galba* contre lesquelles se soulevèrent en revanche les populations occupant le Valais. Ce n'est toutefois que sous Auguste, en 25 av. J.-C., que les Salasses seront soumis de manière définitive<sup>6</sup>. De ce point de vue, la cité d'*Augusta Praetoria* peut en quelque sorte être considérée à la fois comme un moyen et une finalité de l'hégémonie romaine dans la région.

---

<sup>1</sup> ZANOTTO 1968, p. 11.

<sup>2</sup> VACCHINA 1989, p. 38.

<sup>3</sup> Dio. Cass., *Fragments*, CCXLV.

<sup>4</sup> ZANOTTO 1968, p. 11.

<sup>5</sup> Strab., *Géogr*, IV, 6 et 7.

<sup>6</sup> ZANOTTO 1968, p. 12-14.

Hormis les conflits qui les opposèrent aux Romains et dont seul nous est parvenu le récit des vainqueurs, les connaissances relatives aux Salasses restent à ce jour passablement limitées. Comme il a été mentionné, les informations provenant des rares ouvrages qui leur sont consacrés doivent être analysées prudemment, à la lumière de l'historiographie, comme nous le suggère notamment le titre peu prometteur de l'un d'eux : *Sulle tracce dei Salassi. Origine, storia e genocidio di una cultura alpina*<sup>7</sup>. Au sujet de l'occupation préromaine du Val d'Aoste, cette dernière semble par ailleurs avoir peine à se renouveler, comme en témoignent le cas des monnaies dites « des Salasses », attribuées à cette population de façon erronée pendant plus d'un siècle (FIG. 2). Sans doute l'autorité dont



FIG. 2 – Exemples de monnaies en or dites « des Salasses ». Il s'agit de curieux statères d'un poids d'environ 7 grammes. Le revers est occupé pour moitié par un curieux maillage, ainsi que par un globule accompagné de trois traits parallèles. L'avvers comporte quant à lui soit un relief incertain, soit une légende en caractères nord-étrusques utilisant l'alphabet dit « lépontique » (No 2 et 3). (Tiré de : PAUTASSO, 1972, p. 41).

jouissait l'auteur de cette hypothèse ne contribua pas à sa mise en doute ; celle-ci fut en effet proposée pour la première fois par l'éminent Théodore Mommsen qui, dans une thèse publiée à Zurich en 1853, crut percevoir un lien entre l'or utilisé pour l'élaboration de ces pièces et celui mentionné par les textes anciens dans le pays des Salasses. Ainsi, bien que la faiblesse de cette argumentation fût soulignée pour la première fois en 1900, il fallut attendre les années 1970 et le numismate Andrea Pautasso pour s'apercevoir que des 21 monnaies de ce type alors répertoriées, seules 3 d'entre elles avaient été découvertes dans la Vallée d'Aoste. La répartition spatiale de ces pièces conduisit ainsi le chercheur à

situer l'origine de ces pièces en territoire helvète. De manière générale, il avança également qu'en Gaule, les monnaies en or étaient davantage représentées au nord des Alpes, tandis que l'argent constituait le métal prédominant du côté méridional<sup>8</sup>.

Enfin, parmi les découvertes de l'Age du Fer, notons également la présence de bracelets nommés « armilles », dont la réalisation en bronze se voit complétée par un décor de cercles pointés profondément gravés. L'attestation relativement courante de ce type d'objet en Valais permet là-aussi de supposer une origine transalpine pour les exemplaires mis au jour dans la Vallée d'Aoste<sup>9</sup>.

### 3. Le contrôle de la voie de passage à travers les Alpes

Stratégique sous bien des aspects, le site sur lequel fut implanté la cité d'*Augusta Praetoria* l'est particulièrement par sa situation qui le place sur l'itinéraire qui, de façon schématique, permet de relier l'Italie au Plateau suisse, ainsi qu'aux pays rhénans et à la Grande-Bretagne<sup>10</sup>. Pour qui veut rejoindre l'une de ces contrées, *Augusta Praetoria* constitue un carrefour qui le mènera, pour franchir les Alpes occidentales, à choisir une voie de passage entre deux cols : celui du Petit et respectivement du Grand Saint-Bernard. S'il y a inmanquablement beaucoup à dire sur le premier, notamment sur son toponyme antique d'*Alpis Graia* qu'il aurait hérité suite au passage d'Hercule en ces lieux, c'est toutefois le second qui occupera ici nos propos.

<sup>7</sup> BOCCA, CENTINI 1995.

<sup>8</sup> PAUTASSO 1972.

<sup>9</sup> ZANOTTO 1968, p. 10.

<sup>10</sup> WIBLE 2008, p. 23.

Nommé *Alpis Pœnina* par les Anciens, le col du Grand Saint-Bernard a fait, dès l'Antiquité, l'objet d'une controverse étymologique. Tite-Live raconte en effet que, parmi ses contemporains, beaucoup croyaient que ce nom avait été attribué puisqu'il marquait le passage par lequel



FIG. 3 - Détail de la table de Peutinger sur laquelle sont représentés Augusta Praetoria (au centre), les Alpes Pennines (à gauche) et le fleuve Padus. (Tiré de [www.euratlas.net](http://www.euratlas.net), élaboration Auteur).

Hannibal avait franchi les Alpes en 218 av. J.-C, lors de la deuxième guerre punique<sup>11</sup>. Pour l'historien, il ne s'agit cependant que d'une erreur résultant d'une confusion entre le nom d'une divinité locale résidant à son sommet et le terme *pœnicus* qui signifie « punique »<sup>12</sup>. De nos jours encore, le col du Grand Saint Bernard représente le chemin le plus direct permettant de relier par voie terrestre l'Italie au Plateau suisse, lequel constitue à son tour un « point de pivot » au cœur du continent européen. Entre Aoste et Martigny, situées respectivement à 583 et 473 m d'altitude, le voyageur doit cependant faire face à une dénivellation importante, le point culminant du col se situant à 2473 m au-dessus du niveau de la mer. Si l'on compare les 80 km séparant actuellement les deux villes aux 25 *milia passuum* (74 km, un pas double équivaut à env. 1.48 m) indiqués sur la table de Peutinger (FIG. 3), l'on s'aperçoit que la longueur du tracé antique devait être sensiblement identique,

du moins du côté valdôtain où il emprunte moins de lacets<sup>13</sup>.

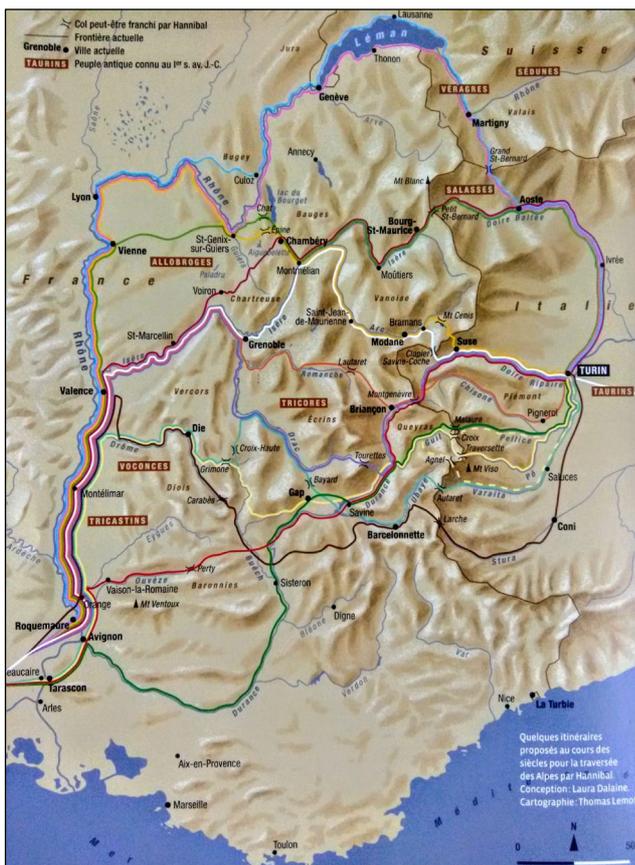


FIG. 4 – Itinéraires proposés au cours des siècles pour la traversée des Alpes par Hannibal. (Tirée de : JOSPIN, DALEINE 2011, p. 126).

Si les découvertes archéologiques faites à Sembrancher (VS) attestent une fréquentation du col depuis le Néolithique Moyen<sup>14</sup>, il semble en revanche bien plus difficile de connaître le moment à partir duquel il fut considéré comme une voie de passage importante par les populations du Latium. Si, bien que temporellement éloigné, le récit de Tite-Live s'avère exact, l'on peut supposer qu'une première prise de conscience put avoir lieu lorsque l'Italie du Nord vit déferler sur elle une vague de Boïens et de Lingons à l'époque de Tarquin l'Ancien, c'est-à-dire aux alentours de 600 av. J.-C.<sup>15</sup>. Toutefois, le franchissement des Alpes par les armées d'Hannibal durant la seconde guerre punique (212-202 av. J.-C.) devait se révéler plus marquant encore, au point qu'il constitua chez les Romains un véritable traumatisme. Même s'il engendre des débats passionnés parmi les historiens, l'itinéraire qu'emprunta le général carthaginois demeure à

<sup>11</sup> Liv., *Hist.*, XXI, 38.

<sup>12</sup> WIBLE 2008, p. 24-25.

<sup>13</sup> WIBLE 2008, p. 23.

<sup>14</sup> WIBLE 2008, p.23.

<sup>15</sup> Liv., *Hist.*, V, 35, 2.

ce jour inconnu et fait l'objet de nombreuses spéculations (FIG. 4). Parmi les étapes proposées, l'*Alpis Pœnina* figure semble-t-il toujours en bonne place en dépit de la remarque de Tite-Live au sujet de sa dénomination. Il est vrai que l'argumentation principale en faveur de cette hypothèse consiste en l'existence d'un texte de Strabon qui, se référant au livre XXXIV de Polybe (hélas aujourd'hui disparu), indique que les troupes d'Hannibal débouchèrent à leur sortie des Alpes dans le pays des Salasses<sup>16</sup>. Quoi qu'il en soit, c'est probablement à partir de la Guerre des Gaules que la maîtrise du Grand Saint-Bernard devint pour les Latins un enjeu primordial. S'il s'agissait jusqu'alors d'assurer principalement la protection de la vallée du Pô face aux vellétés des peuples montagnards, la conquête de la *Gallia comata* obligea désormais à la préservation et au développement d'une voie de communication entre Rome et les provinces nouvellement soumises. À défaut de pouvoir en assurer le contrôle direct en raison de l'échec subit par son légat *Sulpicius Galba* à Octodure, Jules César semble avoir entrepris une politique de négociation avec les populations autochtones qui contrôlaient les cols, lorsqu'une traversée des Alpes s'avérait nécessaire<sup>17</sup>. L'on peut par conséquent imaginer que la mort brutale de Jules César exercera une influence sur la nature des relations entre Rome et ces dernières. Quant à la période augustéenne, celle-ci est marquée par plusieurs tentatives militaires romaines pour contrôler le pays des Salasses, à l'image de celle entreprise en 35 av. J.-C. par le légat *Antistius Vete*. En dépit de la pression exercée par Rome, Strabon raconte que les Salasses, qui demeuraient maîtres des hauteurs, imposèrent de lourds péages aux voyageurs latins, et parvinrent même à faire payer le bois de chauffage nécessaire aux troupes qui tenaient garnison dans la vallée<sup>18</sup>. Pourtant, les Romains, de manière lente mais inéluctable, prirent peu à peu pied dans le Val d'Aoste. Sans doute le bouleversement commercial entraîné par la conquête des Gaules rendait impératif non seulement le maintien, mais aussi le développement des axes de communication assurant la liaison entre Rome et les provinces nouvellement soumises.

Comme nous l'avons précédemment évoqué, ce n'est finalement qu'en 25 av. J.-C. qu'*Aulus Terentius Varro Murena* réussit à vaincre les Salasses de manière définitive. Toujours selon Strabon les captifs, au nombre de 36'000 dont 8000 guerriers valides, furent vendus comme esclaves sur le marché d'*Eporedia* (Ivrée, TO)<sup>19</sup>. Cette même source nous informe que, la victoire à peine obtenue, Auguste envoya sur place 3000 Romains afin d'entreprendre la construction d'*Augusta Praetoria*, à l'emplacement même du camp de Varron. Il faut cependant attendre les années 16-15 av. J.-C. pour que la mainmise romaine sur le col soit parachevée, puisque ce n'est qu'à la suite des opérations militaires du futur empereur Tibère et de son frère Drusus que le Valais passera sous domination romaine<sup>20</sup>. Les infrastructures routières du Grand Saint-Bernard se verront ensuite améliorées sous le règne de l'empereur Claude (41-54 ap. J.-C.) afin de rendre les routes carrossables, le passage des chars ne devant toutefois être possible que durant quelques semaines comprises entre juillet et octobre<sup>21</sup>. Enfin, il est possible qu'au Bas-empire, cette voie de passage ait connu un regain d'intérêt et fut fréquentée par plusieurs hauts dignitaires romains, ce qui pourrait être mis en relation avec les séjours prolongés de certains empereurs dans la résidence impériale de Trêves<sup>22</sup>.

#### **4. La fondation et l'urbanisme d'*Augusta Praetoria***

Après avoir tenté de souligner l'importance des voies de passage accessibles depuis le Val d'Aoste et présenté les grands axes de communication sur lesquels elles débouchaient, il convient maintenant

---

<sup>16</sup> WIBLE 2008, p. 24.

<sup>17</sup> WIBLE 2008, p. 25.

<sup>18</sup> Strab., *Géogr.*, IV, 6 ; ZANOTTO 1968, p. 13.

<sup>19</sup> Strab., *Géogr.*, IV, 6.

<sup>20</sup> WIBLE 2008, p. 25-26.

<sup>21</sup> WIBLE 2008, p. 27.

<sup>22</sup> WIBLE 2008, p. 28-29.

d'aborder la situation topographique du lieu où fut érigée *Augusta Praetoria*, véritable carrefour entre la Méditerranée, la Germanie, les Gaules et la Bretagne. Entouré de montagnes, le site se trouve à l'intersection de deux vallées portant toutes deux le nom des cours d'eau qui les traversent (FIG. 5).

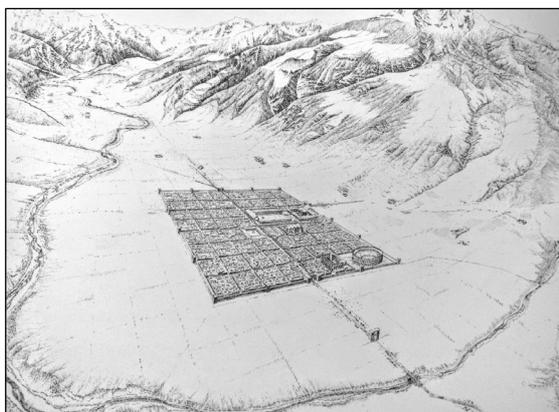


FIG. 5 - Restitution d'*Augusta Praetoria* et de son plan orthogonal (vue depuis le sud-est). En bas à gauche, le Buthier rejoint la Doire Baltée qui afflue à son tour dans le Pô. (Tirée de : CORNI, 1989, p. 87).

Orientée sur l'axe est-ouest, la Doire Baltée constitue la vallée latérale, tandis qu'au nord, le Buthier - que l'on nomme également Valpelline - conduit au col du Grand Saint-Bernard. Le Buthier étant un affluent de la Doire Baltée, c'est dans l'espace délimité par les deux rivières que fut établie la cité d'*Augusta Praetoria*. Quant à la Doire Baltée, elle rejoint à son tour le Pô aux environs de Chivasso, agglomération située à quelques km au nord-est de Turin. En raison des territoires avec lesquels il communique et dont il permet de contrôler l'accès, le site présente donc une situation tout à fait avantageuse sur le plan stratégique. En plus de constituer un atout défensif, la présence de frontières naturelles permet sans doute également de délimiter un territoire juridique au sein duquel régnait la romanité.

Autour de la ville, celles-ci laissaient toutefois suffisamment d'espace disponible pour permettre l'exploitation des terres fertiles qui « tapissent » la vallée. Enfin, les ressources naturelles abritées par cette région montagneuse, quand elles n'étaient pas absorbées par les besoins de la cité, devaient sans doute faire l'objet d'un commerce à destination des contrées où elles faisaient défaut.

Comme nous l'avons évoqué, les sources littéraires rapportent que la fondation d'*Augusta Praetoria Salassorum* précéda immédiatement la victoire de *Terentius Varron* sur les Salasses, en 25 av. J.-C. Les données archéologiques vont également dans ce sens, comme le prouve la découverte en 1894

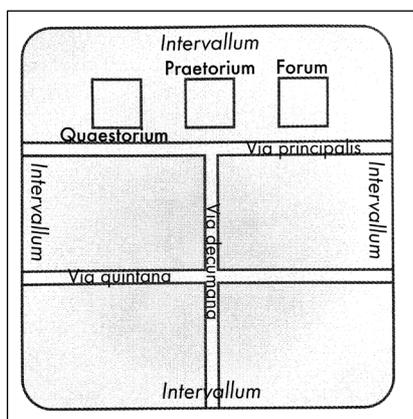


FIG. 6 - Configuration d'un camp de marche militaire romain de l'époque républicaine. (Tirée de : BADEL 2012, p. 29).

d'une inscription à proximité de la *Porta principalis dextera*. Datée de 23 av. J.-C., cette dédicace à l'empereur Auguste témoigne en effet que les remparts entourant la cité furent achevés deux ans seulement après le succès des Romains sur leurs antagonistes cisalpins<sup>23</sup>. Malgré cette victoire, l'on peut en déduire que la domination de Rome demeurait dans l'immédiat relativement précaire, et que la construction des murailles relevait donc de l'ordre des travaux prioritaires. Si comme l'indique le nom d'*Augusta Praetoria*, les premiers habitants furent pour la plupart composés de vétérans à qui l'on avait octroyé des terres, il devait néanmoins se trouver parmi eux un certain nombre de Salasses ayant entretenus de bonnes relations avec les Romains. En effet, la signature des dédicataires de l'inscription précitée mentionne le texte suivant : « *Salassi incolae qui initio se in coloniam contulerunt* ». Ainsi, contrairement à ce que laissent supposer les

écrits de Strabon, l'ensemble des Salasses ne semble pas avoir entièrement été réduit en esclavage<sup>24</sup>. Cette inscription laisse cependant deviner comment les Romains - selon une méthode bien connue - jouèrent probablement la carte des dissensions locales afin de contrôler le territoire. *Augusta Praetoria* constitue une création *ex nihilo* qui, en raison de son caractère rationnel et unitaire, est considérée au regard de certains chercheurs comme un modèle en matière d'urbanisme latin<sup>25</sup>.

<sup>23</sup> ZANOTTO 1968, p. 19-20.

<sup>24</sup> Strab., *Géogr.*, IV, 6 et 7; ZANOTTO 1968, p. 20.

<sup>25</sup> CORDI 1989, p. 25.

Comme nous l'avons mentionné, elle aurait selon Strabon été édifée à l'emplacement même du camp romain de *Terentius Varron*, ce qui dans les faits sous-tend que la trame urbaine fut influencée par le plan de ce type de structure particulière. (FIG. 6).

Différents auteurs considèrent cette hypothèse comme plausible et fondent leur argumentation sur la base de trois éléments. Le premier consiste en la superficie de la cité, qui correspondrait selon eux à quatre fois la surface occupée par celle d'un *castrum* comparable à celui édifé par les hommes de Varron. Le second argument réside dans le constat qu'à *Augusta Praetoria*, l'intersection du *cardo* et du *decumanus maximus* ne se fait pas au centre de ce dernier, mais au  $\frac{3}{4}$  de sa longueur en direction de l'ouest. Ce contraste par rapport à l'application usuelle de la *castrametatio* pourrait par conséquent être lié à un développement planimétrique de la ville établi à partir de l'emplacement originel du camp. Une certaine réserve doit cependant être émise, puisqu'il se pourrait également que cette configuration particulière ne résulte en réalité que de contraintes topographiques. Enfin, le troisième élément en faveur de cette hypothèse serait la position excentrée du forum, en laquelle on pourrait voir une réutilisation partielle du prétoire du *castrum* primitif<sup>26</sup>.

Mentionnons aussi l'existence d'un autre type d'études qui, se basant sur l'astronomie, postule l'existence d'un lien entre l'organisation du territoire et le contexte de croyances religieuses appartenant à la civilisation romaine. Dans le cas d'*Augusta Praetoria*, la trame urbaine aurait ainsi pu être orientée en fonction du solstice d'hiver et de la constellation du capricorne, pourvus tout deux d'un fort caractère symbolique<sup>27</sup>. Sans rejeter en bloc ce genre d'approche qui s'est révélé exact dans d'autres contextes géographiques, il convient toutefois d'être passablement prudent dans le cas de l'Italie du Nord, où bien peu de cadastres présentent une orientation astronomique, à l'image de Cesena ou de Rimini. Dans les rares cas où une telle disposition peut être constatée, il reste de plus extrêmement difficile d'en prouver l'intentionnalité<sup>28</sup>.

## 5. Conclusion

Au fil des siècles, le rôle charnière d'*Augusta Praetoria* s'est exprimé à travers une grande variété de formes dans cette cité que l'on surnomme parfois la « Rome des Alpes ». De l'époque romaine, cette véritable porte entre l'Italie, la Gaule, la Germanie et la Bretagne a conservé un nombre impressionnant de monuments qui témoignent d'une histoire parfois mouvementée, mais ô combien atypique. Avant de clore ce travail, présentons encore - rapidement et sans prétendre à l'exhaustivité - quelques-uns de ces vestiges qui, en lien avec notre thématique, mériteraient d'être visités. Parmi ces derniers, il s'entend qu'une attention particulière doit être accordée aux infrastructures militaires qui soulignent l'enjeu représenté par la maîtrise des axes de commerce et de communication transitant par la cité. A leur tour, ceux-ci ont trouvé leur manifestation dans les grands ouvrages de génie mis en place par les Romains, et dont certains sont encore visibles dans la région. C'est le cas par exemple des magnifiques ponts de Châtillon, de Pont-Saint-Martin et de Saint-Vincent, pour ne citer que ceux-ci. Il en est de même des tronçons de routes de cette époque, dont certains furent taillés dans la roche, comme à Bard ou au Grand Saint-Bernard. Le franchissement de ce dernier col constituera également une occasion de réfléchir au sujet du degré de difficulté réel que représentait l'ascension de ces sommets durant l'Antiquité, chose que la littérature ne parviendra jamais à faire de manière tout à fait convaincante. Terminons enfin en évoquant la présence de ces monuments qui, perdurant dans leur usage à travers les temps, expriment au plus haut point la grandeur passée d'*Augusta Praetoria* : l'arc d'Auguste, l'amphithéâtre et le cryptoportique du forum.

---

<sup>26</sup> MASSA 1987, p. 82-84.

<sup>27</sup> BERTARIONE, MAGLI, 2013.

<sup>28</sup> CHEVALLIER 1983, p. 35.

## 6. Bibliographie

- BADEL 2012                      BADEL C., *Atlas de l'Empire romain. Construction et apogée : 300 av. J.-C. - 200 ap. J.-C.*, Paris : Editions Autrement, 2012.
- BERTARIONE, MAGLI 2015    BERTARIONE S.V., MAGLI G., « Under Augustus sign: the role of Astronomy in the foundation of Augusta Praetoria Salassorum », dans : *Cambridge Archeological Journal*, 25, 2015, pp. 1-15.
- BOCCA, CENTINI 1995        BOCCA C., CENTINI MASSIMO, *Sulle tracce dei Salassi. Origine, storia e genocidio di una cultura alpina*, Ivree: Priuli & Verlucca, 1995.
- CHEVALLIER 1982            CHEVALLIER R., « L'archéologie en Val d'Aoste », dans : *Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France*, 1, 1982, pp. 30-32.
- CHEVALLIER 1983            CHEVALLIER R., *La romanisation de la celtique du Pô*, Rome : Ecole Française de Rome, 1983.
- CHRZANOVSKI 2006         CHRZANOVSKI L., *L'urbanisme des villes romaines de Transpadane (Lombardie, Piémont, Vallée d'Aoste)*, Montagnac : Editions Mergoïl, 2006.
- CORDI 1989                    CORDI F., *Aosta antica, la città romana*, Aoste: Tipografia valdostana, 1989.
- FRAMARIN, GALLORO 2007   FRAMARIN P., GALLORO S., « I sondaggi al Plan de Jupiter, negli anni 2005 - 2007 », dans : WIBLE F. *et al. Une voie à travers l'Europe*, Aoste , 2008, pp. 40-50.
- JOSPIN, DALAINE 2001        JOSPIN J.-P., DALAINE L., *Hannibal et les Alpes. Une traversée, un mythe*, Gollion, Infolio, 2011.
- MASSA 1987                  MASSA G.A., *Au sujet de certaines fortifications de la Cisalpine romaine*, Mémoire pour l'obtention du grade de maître ès arts, Université Laval, 1987.
- PAUTASSO 1972              PAUTASSO A., « Helvètes ou Salasses ? La monnaie du Val d'Aoste avant l'occupation romaine », dans : *Revue suisse de numismatique* 51, 1972, p. 40-46.
- PEYRE 1979                  PEYRE C., *La cisalpine gauloise du IIIe au Ier siècle avant J.-C.*, Paris : Presse de l'école normale supérieure, 1979.
- VACCHINA 1989              VACCHINA M., *Qui étions nous ?*, Aoste : Musumeci, 1989.
- WIBLE 2008                  WIBLE F., « Le Col du Grand Saint-Bernard à l'époque romaine d'après les sources écrites », dans : WIBLE F. *et al. Une voie à travers l'Europe*, Aoste, 2008, pp. 23-30.
- ZANOTTO 1968                ZANOTTO A., *Histoire de la Vallée d'Aoste*, Aoste : Editions de la Tourneuve, 1968.

# IL MONSORINO DI GOLASECCA

Théophile BURNAT

## 1. Introduction

### 1.1. Situation chronologique

Le complexe archéologique de Golasecca constitue l'une des entités culturelles les plus importantes de la protohistoire du nord de l'Italie. Il caractérise le premier Age du Fer alpin sur un vaste territoire étendu du Pô jusqu'au canton du Tessin, et du Val Sesia à Bergame en incluant les cols du S<sup>t</sup> Gothard et du G<sup>d</sup> S<sup>t</sup> Bernard. Cette situation en fera un intermédiaire de premier ordre entre le monde étrusque au sud et le domaine hallstattien au-delà des Alpes. Sur quelques 20'000 km<sup>2</sup> de territoire, on assiste en effet dès le Bronze récent à l'émergence d'une seule unité culturelle, dont il a été possible de documenter l'évolution jusqu'aux invasions celtiques de 388 av. n. è. dans les Alpes, et jusqu'à la conquête romaine plus au nord, dans le canton du Tessin<sup>1</sup>.

Dans l'ensemble de l'Europe, la transition du Bronze récent au Bronze final voit l'abandon des zones les plus densément peuplées. On assiste alors à une réorganisation sensible du territoire, probablement en lien avec les changements climatiques, qui prend cependant des formes diverses en fonction du contexte régional.<sup>2</sup> La plaine du Pô connaît alors un abandon définitif des villages littoraux du Bronze moyen, appelés « *terramare* » (terre noire), en référence aux monticules de terre sombre qui signalaient encore leur présence au XIX<sup>ème</sup> siècle. L'Italie septentrionale connaît en revanche de nouveaux habitats. Dès le XIII<sup>ème</sup> s. av. n. è. une démographie visiblement croissante coïncide avec l'essor d'un faciès culturel dit *protogolasecca*, en continuité relative avec la culture *Canegrate* du Bronze récent, elle-même proche des faciès antérieurs du Bronze moyen dont elle est issue. C'est pourquoi la « *civilisation de Golasecca* » représente « *une sorte de continuité culturelle du Bronze moyen à la conquête romaine.* »<sup>3</sup>

### 1.2. Situation géographique

Au sein de ce grand ensemble voisinant la culture de Villanova au sud et la culture d'Este vers l'orient, on distingue trois aires de concentration démographique auxquelles correspondent des faciès matériels spécifiques, mais aussi des époques d'occupation différentes : la zone occidentale située au sud du lac Majeur, qui comprend les centres de Sesto Calende, de Castelletto Ticino et de Golasecca (VA) ; la zone orientale autour de Côme (CO) ; et la zone septentrionale aux environs de Bellinzona dans

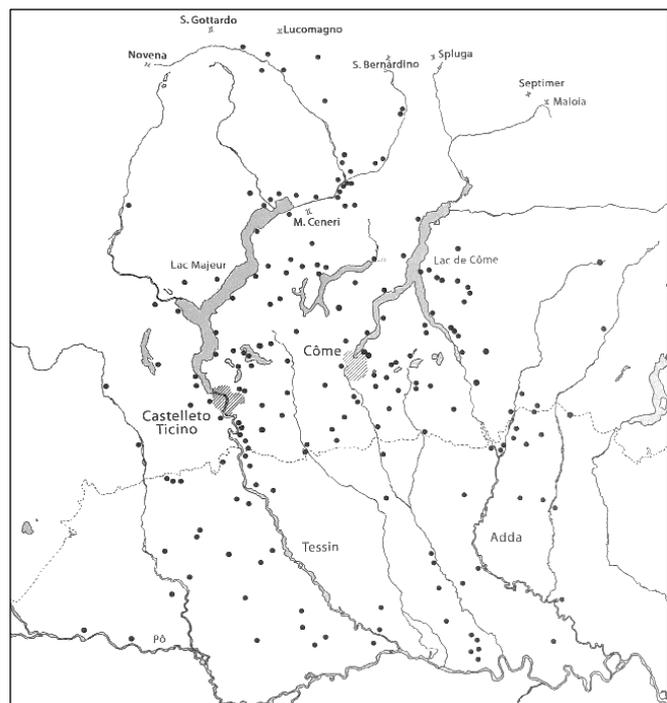


FIG. 1 - Carte des sites de la culture de Golasecca depuis le Bronze final jusqu'au début du IV<sup>ème</sup> s. av. n. è.

Les zones hachurées représentent l'aire des agglomérations proto-urbaines des environs de Cômes et Golasecca-Sesto Calende-Castelletto Ticino (Tiré de : LORRE, CICOLANI 2009, p. 40).

<sup>1</sup> CAGLIO, p. 38.

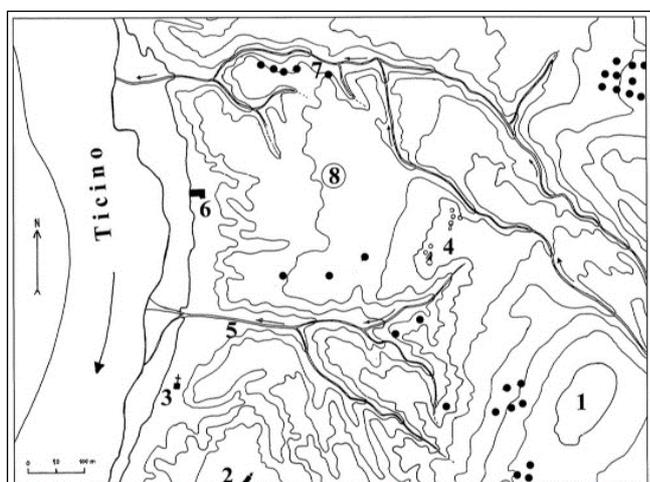
<sup>2</sup> GRASSI, MANGANI 2016, p. 158.

<sup>3</sup> CAGLIO, p. 6.

le canton du Tessin.<sup>4</sup> A partir du début de l'Age du Fer (G1A & G1B, soit entre 800 et 700 av. n. è.), le territoire se polarise en effet autour de deux centres proto-urbains : celui de Golasecca (VA), de fondation *ex nihilo*, et celui de Côme (CO), qui résulterait quant à lui d'un phénomène de syncrisme puisqu'il semble avoir réuni plusieurs habitats épars au Bronze final.<sup>5</sup> Ce n'est enfin qu'au VI<sup>ème</sup> s. av. n. è. que la région de Bellinzzone (TI) voit se développer une occupation qui perdurera jusqu'à l'époque romaine. En tout, on dénombre aujourd'hui plus de 170 sites associés à la culture de Golasecca. Ceux-ci présentent des dimensions variables mais sont répartis de façon relativement homogène sur la Lombardie occidentale, le Piémont oriental, le canton du Tessin et le Val Mesolcina (GR). (FIG. 1)

### 1.3. La nécropole de Monsorino

La nécropole de Monsorino appartient au groupe occidental de la culture de Golasecca (aussi dite « aire SGC » - Sesto Calende, Golasecca, Castelletto Ticino), qui réunit la majorité des vestiges de la rive lombarde du fleuve Tessin. Elle se situe à l'extrémité nord de la commune de Golasecca, sur une



— Siti della prima età del Ferro e toponimi del territorio di Golasecca. 1. Galliasco; 2. Lazzaretto; 3. cappella di Persualdo; 4. il Monsorino; 5. Valle Grande; 6. cascina Melissa; 7. Malvai; 8. gruppo di 45 tombe scavate nel 1985 e 1986. I cerchi pieni indicano le tombe segnalate dall'abate G.B. Giani (1824) (localizzazione approssimativa). Ridisegnato dalla carta tecnica regionale.

FIG. 2 - Les sites de la région de Golasecca.  
(Tiré de : DE MARINIS 2009, p. 471).

colline de quelques 250 m d'altitude qui surplombe la rive gauche du fleuve et le lac Majeur, à proximité de nombreux autres vestiges du premier Age du Fer. (FIG. 2). Le site est en outre délimité par la forêt de Malavalle au nord, et dominé par le M<sup>t</sup> Galiasco au sud-est. Comme pour l'ensemble de la culture de Golasecca, les vestiges d'habitat sont peu documentés en Lombardie, et ce sont principalement les structures funéraires telles que celles-ci qui ont permis d'identifier une occupation protohistorique.

A la fin de l'Age du Bronze, les champs d'urnes communs à l'ensemble de l'Europe documentent une pratique funéraire relativement égalitaire, comme en témoigne encore la nécropole de Canegrate et ses deux cent tombes en simples fosses, sans marquage

de surface ni disparité notable. A partir de l'Age du Fer en revanche, la culture de Golasecca se caractérise par une architecture funéraire complexe, composée de constructions de type *tumuli* qui présentent à la fois une diversité et une visibilité sans comparaison avec les structures du Bronze final. A Monsorino, la majorité des tombes découvertes sont constituées d'une fosse au fond pavé de galets et couvertes de deux ou trois dalles de pierre ; nous savons aujourd'hui que ce type était commun durant la première phase Golasecca (G1A, soit entre 910 et 760 av. n. è)<sup>6</sup>. Certaines des sépultures présentent cependant une structure plus complexe, où la fosse pavée a été remplacée par un véritable caisson de pierre. Dans l'ensemble, il semble d'ailleurs qu'un écart chronologique distingue ces deux groupes, comme si « [...] une fois abandonnée la modalité de déposition en fosse pavée, on avait adopté le caisson lithique comme nouveau modèle de sépulture ».<sup>7</sup> Certaines de ces sépultures sont enfin enceintes à l'intérieur d'enclos de pierres, qui selon les cas peuvent présenter

<sup>4</sup> RUFFAT 1994, p. 65.

<sup>5</sup> CAGLIO, p. 10.

<sup>6</sup> DE MARINIS 2009, p. 472.

<sup>7</sup> GRASSI, MANGANI 2016, p. 144 (trad. pers.).

un plan circulaire ou quadrangulaire. Ces enclos représentent d'ailleurs une spécificité du site. De même, les sépultures de la nécropole de Monsorino sont organisées sous la forme de conglomerats de tombes qui forment autant de « noyaux », ce qui constitue une particularité notable. Ceux-ci ont été interprétés comme la transcription spatiale de différents groupes sociaux, probablement des unités familiales. Les dizaines de sépultures identifiées au cours des recherches à Monsorino datent pour l'essentiel des VIII<sup>ème</sup> et VII<sup>ème</sup> s. av. n. è. (G1A-C). Elles représentent donc à la fois une source d'informations précieuse sur la première période de la culture de Golasecca, et une spécificité forte au sein de cet ensemble. Mais surtout, le site de Monsorino a été étudié dès les premières investigations archéologiques qu'a connu la région, bien avant qu'on y reconnaisse une occupation si ancienne.

## 2. Histoire de la recherche

### 2.1. Les recherches anciennes

Avec l'adoption généralisée de la religion chrétienne en Europe à partir du III<sup>ème</sup> s. de n. è. et le rituel d'inhumation qui l'accompagne, les vestiges pré- et protohistoriques qu'ont régulièrement déterrés les travaux agricoles - des urnes funéraires bien souvent - semblent avoir fait l'objet de plus de méfiance que de respect. A Golasecca du moins, c'était probablement le cas depuis le Moyen-Age. Si bien qu'au XVIII<sup>ème</sup> siècle encore, on a pu y voir un mauvais signe, allant jusqu'à interpréter les objets antiques comme autant de « *trésors anciens réduits en cendre par les démons* ». <sup>8</sup> Lorsque des artefacts sont déterrés par hasard, ils sont donc souvent détruits volontairement par les agriculteurs. Cette conception n'est cependant pas exclusive à cette époque et certains habitants auraient déjà compris ces objets comme les débris des tombes de leurs ancêtres, interprétant en tout cas avec raison les récipients comme des urnes cinéraires et les structures qui les entourent comme des tombes. <sup>9</sup> C'est dans ce contexte que, dès l'aube du XIX<sup>ème</sup> siècle, les premiers travaux sont entrepris pour étudier les vestiges de la région de Golasecca. En 1822 et 1823 en effet, l'abbé Giovan Battista Giani, un philologue et historien éclairé, entreprend des fouilles archéologiques dans la région durant les vacances d'automne que lui offre son poste de professeur à Milan. Y ayant repéré de nombreuses structures funéraires, Giani concentre ses premières investigations au nord du village de Golasecca : à Cascina Cornelia, sur le flanc du M<sup>t</sup> Galiasco et dans la plaine de Mallavalle notamment, mais aussi à Monsorino. Ces recherches permettent sur ce dernier site l'identification et la fouille d'une cinquantaine de sépultures, dont le matériel constituera le noyau des collections archéologiques de Giani, mais aussi le premier ensemble mobilier réuni de la culture de Golasecca. Une partie de ce matériel sera pourtant dispersée par Giani lui-même qui transmet certains éléments à ses collègues européens, raison pour laquelle quelques pièces sont encore conservées au Musée de St Germain-en-Laye, à Paris.

L'abbé Giani publiera les découvertes effectuées dès 1824, leur joignant une interprétation historique à la fois clairement inspirée de ses travaux d'historien, et cohérente avec les procédés de l'époque. Rappelons qu'en France par exemple, à la même période l'Empereur Napoléon III entreprend les premières fouilles d'Alesia, qui permettront avant tout d'illustrer les textes antiques. De même, Giani attribue les vestiges de Golasecca à un éclatant événement de l'histoire ancienne : le seconde Guerre Punique. Selon lui, les tombes de Monsorino seraient celles de soldats tombés lors de la bataille de 218 av. n. è. qui vit s'affronter Hnnibal le carthaginois et ses troupes aux légions romaines dirigées par *Publius Cornelius Scipion*. L'un des mérites de Giani est en effet d'avoir remarqué avec justesse que le matériel funéraire exhumé ne pouvait pas être romain. Selon lui, ce seraient donc les

---

<sup>8</sup> GRASSI, MANGANI 2016, p. 17.

<sup>9</sup> GRASSI, MANGANI 2016, p. 17.

populations locales de l'époque, les Insubres d'après les textes, qui en tant qu'auxiliaires de l'armée romaine auraient incinéré les soldats puniques morts par peur des maladies, avant de les enterrer avec leur vaisselle personnelle. Dans cette optique, les clôtures de pierre qui entourent les structures funéraires de Monsorino ont été interprétées comme les vestiges probables du camp de Scipion. Bien que cette interprétation se soit avérée inexacte, la publication de 1824 devait poser « *sans le savoir* » les bases de l'archéologie protohistorique lombarde et italienne. Sur les aspects méthodologiques et déontologiques de la recherche en particulier, Giani fait montre d'un comportement proprement novateur. Ayant obtenu en 1822 une convention d'exclusivité sur les vestiges archéologiques de la région par la *Deputazione Comunale di Golasecca* pour éviter les pillages, l'abbé Giani sera aussi le premier à éveiller l'attention des chercheurs d'Europe à qui, comme évoqué, de nombreux objets sont envoyés. Plus encore, l'homme de lettre ira jusqu'à conserver après ses fouilles des urnes funéraires intactes et scellées à destination des éventuels savants de passage désireux de vérifier ses résultats.<sup>10</sup> Plus tard, en 1852, la collection privée de l'ecclésiastique sera finalement cédée par lui-même au notable Ambrio Uboldi di Villaregio, assortie d'une clause obligeant ce dernier à céder avant sa mort les objets au *Museo Patrio di Archeologia* à S<sup>ta</sup> Maria di Brera à Milan où ils furent accueillis en 1868.

Entre temps, les travaux du début du siècle ont suscité un intérêt grandissant dans le milieu antiquaire, encore accru par un contexte fort nationaliste et par les progrès de la discipline archéologique. Ainsi en 1852, le fameux archéologue Giovanni Labus entreprend de nouvelles fouilles soutenues par l'*Istituto lombardo di scienze et lettere*. La même année, le numismate et professeur d'archéologie Bernardino Biondelli conteste les interprétations historiques de Giani. Selon lui, les structures funéraires de Golasecca sont d'origine gauloise. Il est en outre le premier à les appeler « *cromlech* » et à mobiliser le terme d'« *allée funéraire* », en référence au mégalithisme ouest-européen que l'on sait aujourd'hui dater du V<sup>ème</sup> millénaire av. n. è..

En 1865, c'est le célèbre archéologue français Gabriel de Mortillet qui effectue un voyage d'étude dans la région, non sans intention d'en ramener quelques objets pour le nouveau Musée National des



FIG. 3 - Panoplie de la première « tombe de guerrier » découverte à Sesto Calende  
(Tiré de : CAGLIO, p. 19, 21 et 24)

Antiquités de St Germain-en-Laye. Il fouille alors dans les environs de Golasecca notamment, où les clôtures de pierre lui semblent bien antérieures aux tombes qu'elles renferment. Le passage de Mortillet sera néanmoins décisif pour la compréhension de ces vestiges puisque, rejetant les thèses de Giani et de Biondelli, il est le premier à attribuer les tombes de Golasecca à une population celtique du premier Age du Fer, séquence chronologique adoptée l'année précédente au congrès de Stockholm. En 1867, Biondelli découvre à Sesto Calende la première « tombe de guerrier », sépulture en armes d'un éminent personnage golaseccien mort vers la fin du VII<sup>ème</sup> s. av. n. è. (FIG. 3)

A celle-ci se joindront au cours des recherches plusieurs autres exemples similaires, significatifs de la complexification sociale que connaît le premier Age du Fer alpin.<sup>11</sup>

<sup>10</sup> GRASSI, MANGANI 2016, p. 19.

<sup>11</sup> CAGLIO, p. 5.

En 1876 enfin, l'éminent « paethnologue » Pompeo Castelfranco qui effectue des recherches dans les environs depuis 1871 propose une première subdivision chronologique de la culture de Golasecca qui s'appuie sur la typologie des vestiges, et notamment les urnes cinéraires.<sup>12</sup> Il observe en effet une évolution typologique cohérente : aux urnes de céramique biconiques décorées de dents de loup semblent succéder des urnes globulaires, avant que les situles de bronze martelé, visiblement inspirées de la culture d'Este, ne les remplacent progressivement. (FIG. 4).

A ces trois types correspondent donc trois périodes, qui constituent aujourd'hui encore le fondement de la chronologie de Golasecca. (FIG. 5).

Ce n'est pourtant qu'à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, entre 1895 et 1904, que le procédé de sériation mis au point par Oscar Montelius permettra une structuration typo-chronologique précise des contextes

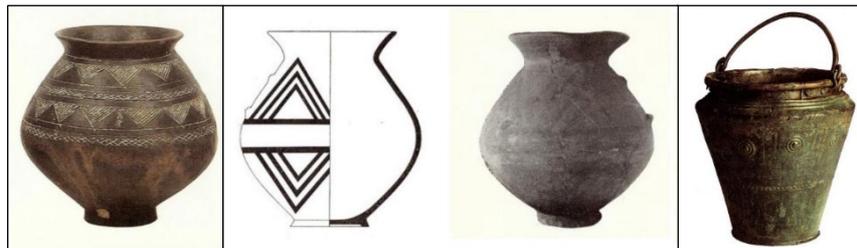


Fig. 4 - Urne biconique, urne globulaire et situle cinéraire de la culture de Golasecca, provenant respectivement des necropoles de Golasecca, Como-Cà Morta, Sesto Calende. (Tiré de : CAGLIO, p. 19, 21 et 24).

archéologiques de Golasecca, ouvrant la voie aux recherches des XX<sup>ème</sup> et XXI<sup>ème</sup> siècles.<sup>13</sup> D'une part, les structures funéraires du nord de l'Italie présentent en effet une forte variabilité territoriale; d'autre part, les vestiges des habitats qui leur correspondent ne sont encore que très mal connus à l'heure actuelle. C'est pourquoi la sériation typo-chronologique des objets ensevelis - urnes et fibules en premier lieu- constitue encore l'outil de datation le mieux adapté aux vestiges de Golasecca.<sup>14</sup>

Dates	Périodes chronologiques		Repères historiques	
-900	Âge du Bronze (2000-800)	Bronze final III (1200-800)	Monde hallstattien	
-850			Monde méditerranéen	
-800				Fondation de Carthage 814 av. J.-C.
-750	Premier âge du Fer ou HALLSTATT	Ha C1 Ha C2	Première période G1A (910-760) G1B	Fin des palafittes
-700				Dépôts métalliques
-650				Fondation de Rome 753 av. J.-C.
-600	Âge du Fer	Ha D1 Ha D2 Ha D3	Deuxième période G1C G2A G2AB G2B	Tombe del « carrettino »
-550				Acquisition de l'écriture à Golasecca
-500				Tombe du guerrier de Sesto Calende
-450	Second âge du Fer ou LA TÈNE	LTA1 LTA2 LTB1	Troisième période G3A1 G3A2 G3A3 LTB1	Fondation de Marseille vers 600 av. J.-C.
-400				Essor de Castelletto Ticino
-350				Essor de Côme
				Montée en puissance des Étrusques dans la vallée du Pô
				Fondation de Gênes
				Bataille de Marathon 490 av. J.-C.
				Fondation de Spina
				Essor de Côme
				Construction du Parthénon (447-438 av. J.-C.)
				Invasions gauloises en Italie du Nord
				Tombe à char à deux roues (Somme-Bionne)
				Prise de Rome par Brennus 388 av. J.-C.

Fig. 5 - Chronologie du complexe culturel de Golasecca (Tiré de : LORRE, CICOLANI 2009, p. 164)

<sup>12</sup> GRASSI, MANGANI 2016, p. 24.

<sup>13</sup> GRASSI, MANGANI 2016, p. 27.

<sup>14</sup> CAGLIO, p. 6.

## 2.2. Les recherches du XX<sup>ème</sup> siècle

Au cours de la première partie du XX<sup>ème</sup> siècle, les travaux archéologiques qui se poursuivent n'empêchent que difficilement les pillages de croître à la mesure de la célébrité des sites. A Monsorino, alors que de nouveaux *tumuli* sont régulièrement découverts, la *Soprintendenza Archeologica della Lombardia* fait même ériger un mur de protection en 1956. A partir des années 1970 pourtant, ce ne sont plus les pillages qui constituent la plus grande menace à la conservation des vestiges. Le projet de construction d'une bretelle d'autoroute pour relier les tunnels alpins à l'axe Milano-Laghi implique en effet l'érection d'un viaduc au-dessus de la rivière Tessin, qui doit traverser les sites protohistoriques.<sup>15</sup> La *Soprintendenza* est alors chargée d'une évaluation précise des risques archéologiques de la zone. En juin 1972, des prospections ponctuelles de vérification sont effectuées par le surintendant Mario Mirabella Roberti, déjà à l'origine du projet de protection des années 1950, et par son collègue Angelo Mira Bonomi, directeur du *Museo della Società Gallaratese per gli Studi Patri* de Gallarate. Mais ce n'est qu'en 1982 que la surintendante Anna Maria Tamassia donne son aval à la *Società Progettazioni Edili Autostradali*, aval assorti toutefois d'une série de prescriptions à la charge du commanditaire qui doivent garantir l'intégrité des vestiges. Ces prescriptions impliquent des investigations géologiques, géomorphologiques et archéologiques de qualité préventive, ainsi qu'un éventuel programme de fouilles extensives sur la zone concernée. Rapidement pourtant, les événements s'opposent au projet autoroutier. Alors que des recherches préliminaires sont lancées sur un secteur réduit de 3'000 m<sup>2</sup>, près de quarante sépultures sont mises au jour, dont six seront saccagées par des fouilles clandestines en juin 1985. En septembre, le *Ministero per i Beni Culturali e Ambientali* fait arrêter le chantier, qui ne reprendra qu'en décembre de la même année. L'autoroute est finalement inaugurée trois ans plus tard en 1988, après la découverte au cours des travaux de quatre tombes supplémentaires. Celles-ci portent à quarante-cinq le nombre de structures funéraires identifiées depuis 1970 sur le site de Monsorino, qui s'ajoutent aux dizaines de structures exhumées au cours du XIX<sup>ème</sup> siècle. Lors de ces recherches anciennes pourtant, le matériel n'a souvent fait l'objet que d'une documentation sommaire. Parfois il a été simplement prélevé, puis dispersé dans les collections privées, sur le marché des antiquités ou dans les musées européens. Aussi la documentation qu'ont permis les « fouilles autoroutières » s'est-elle avérée particulièrement instructive, en permettant notamment d'établir un premier relevé planimétrique général du site publié en 1986.<sup>16</sup>

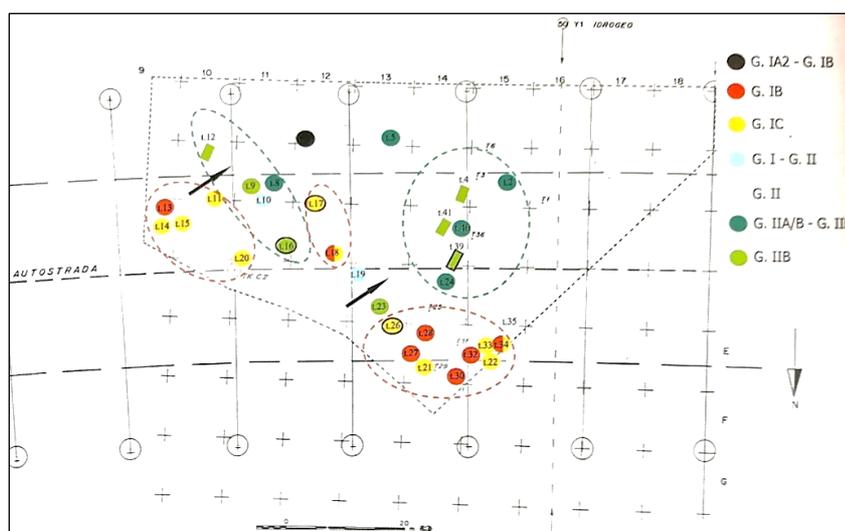


FIG. 6 - Relevé des structures funéraires de Monsorino  
(Tiré de : LORRE, CICOLANI 2009, p. 149)

Suite aux fouilles de sauvetage des années 1980, les recherches de terrain ont cédé la place à des entreprises ponctuelles de réfection et de restauration dans les années 1990, mais aussi de mise en valeur et d'exposition. En 2015 enfin, parallèlement à la restauration progressive des collections, une révision des inventaires et un travail d'archive a permis l'élaboration d'une nouvelle monographie dédiée au site, qui intègre les différentes phases de fouille

<sup>15</sup> GRASSI, MANGANI 2016, p. 13.

<sup>16</sup> GRASSI, MANGANI 2016, p. 14.

qu'il a connu et constitue depuis la source d'informations la plus complète sur les structures funéraires de Monsorino.<sup>17</sup> Elle contient notamment une version révisée du relevé planimétrique des structures, qui rend compte cette fois de la typologie des vestiges et de leur datation. (FIG. 6).

### 3. Les sépultures de *Monsorino di Golasecca*

Quel que soit le contexte archéologique concerné, l'interprétation des vestiges funéraires en termes de relations culturelles ou d'organisation sociale n'est pas sans poser de nombreux problèmes méthodologiques. Dans bien des cas, le domaine funéraire n'est pas représentatif de la société des vivants, et une grande prudence est de ce fait *a priori* de mise pour inférer les informations qui en sont issues sur une communauté et son fonctionnement. Pour ce qui concerne le complexe de Golasecca cependant, les vestiges funéraires constituent de loin l'information la plus abondante dont nous disposons, raison pour laquelle ils forment le fondement des interprétations historiques qu'il a été possible de produire. Il convient donc de garder à l'esprit les limites de ces conclusions, même si la richesse des données disponibles a offert aux chercheurs maintes pistes de réflexion dont on évoquera ici quelques exemples.

#### 3.1. Typologie des structures funéraires

A Monsorino comme dans l'ensemble de l'aire occidentale de la culture de Golasecca, on n'observe pas de nécropoles très étendues mais plutôt la présence de petits ensembles funéraires répartis sous forme de noyaux épars ; ce phénomène est probablement lié à la morphologie du territoire composé de collines fluvio-glaciaires entourées de zones marécageuses. Dans l'ensemble du complexe culturel alpin, le rite funéraire constaté relève presque exclusivement de la crémation. Au cours du XX<sup>ème</sup> siècle pourtant, les recherches de terrain menées dans la zone septentrionale de la culture de Golasecca avaient déjà montré que le canton du Tessin fait exception à cette règle. A partir du VI<sup>ème</sup> s. av. n. è. on observe en effet dans la région de Bellinzone l'adoption de l'inhumation, pratiquée en pleine terre dans une fosse allongée.<sup>18</sup> Mais les études récentes montrent clairement que dans l'aire occidentale également l'inhumation a pu remplacer la crémation dans certains cas exceptionnels, comme le montrent trois fosses allongées identifiées dans la nécropole de Pombia (NO), au sud du lac Majeur.<sup>19</sup> Même sporadique, l'adoption du rite d'inhumation dans l'aire occidentale représente donc un « *élément de nouveauté absolue* » qui n'a certainement rien d'anodin. Pour les chercheurs contemporains, « *La présence, dans des proportions opposées, des deux rites funéraires au sein des deux aires géographiques distinctes indique une contamination bidirectionnelle, phénomène somme toute naturel entre des territoires limitrophes et unis par une tradition culturelle commune, qui se reflète dans l'uniformité substantielle de leurs productions artisanales.* »<sup>20</sup>. A Monsorino, aucune inhumation n'a cependant pu être identifiée jusqu'à présent.

Comme évoqué, la datation des structures funéraires de l'aire occidentale semble indiquer « [...] *une évolution à partir des tombes en pleine terre, vers la mise en place d'une structure de protection de la tombe, représentée par les cas des tombes revêtues de pierres, jusqu'à la constitution de tombes en caisson.* ».<sup>21</sup> Cette évolution ne paraît pas uniforme pourtant, et si les tombes en pleine terre similaires à celles du Bronze récent caractérisent de toute évidence les premières phases de la culture,

---

<sup>17</sup> Voir GRASSI, MANGANI 2016.

<sup>18</sup> RUFFAT 1994, p. 66.

<sup>19</sup> GRASSI, MANGANI 2016, p. 140.

<sup>20</sup> GRASSI, MANGANI 2016, p. 144 (trad. pers.).

<sup>21</sup> RUFFAT 1994, p. 66.

y compris le *protogolasecca*, cela n'empêche pas qu'elles « [...] continuent à être utilisées pour les sépultures les plus pauvres, également durant les périodes suivantes ». <sup>22</sup>

Parmi les tombes à crémation de Monsorino, l'on distinguera donc en premier lieu les tombes simples en pleine terre héritées de l'Age du Bronze, et les sépultures architecturées caractéristiques du premier Age du Fer et spécifiques à l'aire occidentale et à la première phase Golasecca. <sup>23</sup> Mais si le caractère monumental de ces clôtures semble effectivement indiquer une distinction sociale croissante, le mobilier des tombes qu'elles renferment n'est en revanche pas plus riche que celui des autres sépultures. En réalité, la diversité des situations archéologiques reflète surtout une grande complexité culturelle. Ainsi peut-on distinguer, au sein de la seule aire occidentale de la culture de Golasecca, au moins six types de sépultures différentes, distantes aussi bien sur le plan chronologique que territorial, dont cinq sont représentés à Monsorino. <sup>24</sup> Parmi ces types, les sépultures monumentales dont les exemples de Monsorino sont les plus célèbres constituent certes des unités, mais qui n'échappent pas à une forte variabilité interne, de sorte qu'elles ont pu faire l'objet d'études et d'interprétations tout aussi variées.

### 3.2. Les sépultures monumentales

Si d'une part, l'adoption des tombes à enclos funéraires pourrait indiquer une influence au début de l'Age du Fer sur les Golasecchiens des populations établies sur les côtes tyrrhéniennes comme Populania ou Vetulonia, où cet usage semble antérieur. D'autre part, des tombes morphologiquement proches de celles de Castelletto Ticino et Sesto Calende sont attestées également en France et en Suisse. La présence à Golasecca de couvertures visibles en surface de type *tumuli*, en rupture avec les structures locales antérieures, souligne donc le lien de cette culture alpine avec les faciès hallstattiens, et particulièrement ceux d'occident. Enfin, la présence au centre de certains *tumuli* de Golasecca d'une structure construite de blocs de pierre couverts par une couche en terre - les « caissons funéraires », a été rapprochée par l'archéologue Michela Ruffa de la notion de « maison mortuaire » d'influence étrusque. C'est pourquoi « *La culture de Golasecca constituerait [...] le trait d'union non-seulement commercial mais aussi culturel entre l'Europe centrale et le monde méditerranéen.* » <sup>25</sup>

Quoi qu'il en soit, le VII<sup>ème</sup> s. av. n. è. qui voit se multiplier ces structures à Monsorino correspond effectivement à la période où les communautés de Golasecca commencent à assumer un rôle de lien commercial transalpin entre le monde méditerranéen et le domaine de Hallstatt. L'essor économique que cette activité a pu permettre pourrait donc être à l'origine d'une hiérarchisation progressive de la société que reflète la complexification du domaine funéraire : « *Avec la création de centres proto-urbains, on note un*

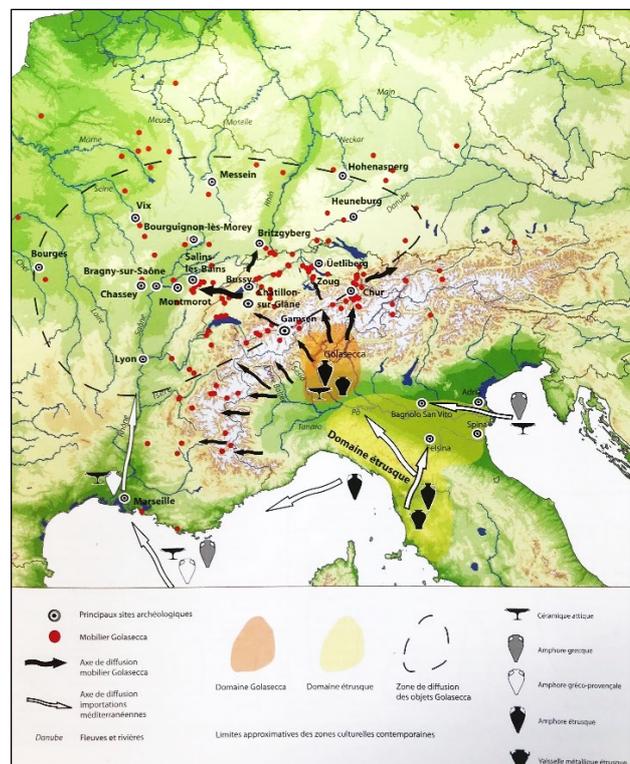


FIG. 7 - Carte des importations méditerranéennes et sud-alpines au cœur du monde celtique.

(Tiré de : LORRE, CICOLANI 2009, p. 165)

<sup>22</sup> RUFFAT 1994, p. 66.

<sup>23</sup> DEL DUCA 2001, p. 138.

<sup>24</sup> DEL DUCA 2001, p. 5 ; GRASSI, MANGANI 2016, p. 139-140.

<sup>25</sup> RUFFAT 1994, p. 67.

*enrichissement du mobilier funéraire qui laisse supposer la constitution d'une société hiérarchisée. Cet enrichissement est lié au fort développement économique résultant du contrôle des voies commerciales. Il s'accompagne de la nécessité de donner à la structure funéraire un aspect solennel.* »<sup>26</sup> Dans cette optique, l'apparition des tombes de guerrier dès le VII<sup>ème</sup> s. av. n. è. (G1C), puis des tombes à char telles que celles de Sesto Calende (VA) ou la Ca'Morta (CO) au siècle suivant (G2B) témoigneraient donc de l'avènement d'une élite sociale dont l'émergence a reposé sur le commerce transalpin. Les cartes de répartition du mobilier de Golasecca ne laissent en tout cas aucun doute sur l'existence de ces échanges et leur prospérité au premier Age du Fer. (FIG. 7).

Sur le plan morphologique, les clôtures et les allées funéraires construites du site de Monsorino présentent elles aussi une certaine diversité. En particulier, on constate, comme évoqué, des structures de plan circulaire et quadrangulaire, sans que leur datation ne puisse les distinguer. Or, on a pu observer sur les nécropoles de Ameno-Lortallo (NO), de Minusio-Ceresol et de Solduno (TI) que les tombes masculines, ainsi qualifiées sur la base du matériel qu'elles contenaient, étaient scellées à l'aide de dalles de couverture rondes, contrairement aux tombes visiblement féminines qui présentaient une dalle carrée. Il se pourrait donc que la différence morphologique entre les enclos de Monsorino renvoie au sexe du défunt.<sup>27</sup> Cependant il semblerait que la réalité archéologique soit plus subtile, puisque dans l'aire orientale du complexe culturel de Golasecca les données contredisent cette corrélation. Ainsi pour l'archéologue Raffaele de Marinis, éminent spécialiste, « *La distinction entre hommes et femmes dans l'usage des clôtures sépulcrales apparaît certainement à partir du VIII<sup>ème</sup> s. av. n. è. dans l'aire Golasecca, Sesto-Calende, Castelletto Ticino, et représente l'expression d'une bipolarité rituelle aux origines bien plus anciennes qui se manifeste sous des formes diverses [...] et tend à disparaître au moment où des différences socio-économiques stables se consolident dans le corps social* ». <sup>28</sup>

Au VI<sup>ème</sup> s. av. n. è. (G2B), au moment où l'élite aristocratique à connotation guerrière se distingue le plus nettement dans son appareil funéraire, il apparaît d'ailleurs que les sépultures les plus somptueuses ont également été bâties pour les individus féminins. Alors, les allées des tombes féminines se font plus riches et on y a prélevé notamment des ustensiles liés au rituel du banquet funèbre, qui prend visiblement une importance croissante à cette période.<sup>29</sup> Ainsi selon les fouilleurs de Monsorino, « *Le rôle dominant qu'il est possible d'inférer à partir des allées les plus riches implique également des figures féminines, qui assumeront un rôle significatif à travers un système dynastique, probablement sous l'influence des domaines étrusque et italique.* »<sup>30</sup> La connotation guerrière des « tombes de guerrier » et des « tombes à char » semble d'ailleurs essentiellement symbolique, puisque rien n'indique que la communauté de Golasecca ait adopté une structuration militaire particulière avant la fin du VI<sup>ème</sup> siècle.

---

<sup>26</sup> RUFFAT 1994, p. 66.

<sup>27</sup> DEL DUCA 2001, p. 7.

<sup>28</sup> DE MARINIS 2009, p. 481 (trad. pers.).

<sup>29</sup> CAGLIO, p. 24.

<sup>30</sup> GRASSI, MANGANI 2016, p. 158 (trad. pers.).

### 3.3. L'épigraphie de Golasecca

Première phase (fin VI <sup>ème</sup> siècle av. J.-C.)	Deuxième phase (IV <sup>ème</sup> s. av. J.-C. début I <sup>er</sup> s. apr. J.-C.)
↖ ↗	a ↖ ↗ ↖ ↗
↖ ↗ ↖ ↗	e ↖ ↗
↖ ↗ ↖ ↗	v ↖ ↗
† ‡	z ‡
⊙ ⊗	θ ⊙ ⊗
↓	i ↓
↘	k ↘ ↘
↘ ↘	l ↘ ↘
↘ ↘	m ↘ ↘ M
↘ ↘	n ↘ ↘
⊙ ⊙	o ⊙ ⊙ ⊙
↑	p ↑
↘ ↘	s ↘ ↘ ↘
ρ	q
⊙ ⊙	r ⊙ ⊙
⊙ ⊙	s ⊙ ⊙
× +	t ×
∨ ∨	u ∨
⊙	φ ⊙
∨	χ ∨

Fig. 8 - Evolution de l'alphabet « lépontique ». (Tiré de : LORRE, CICOLANI 2009, p. 75).

C'est également au VI<sup>ème</sup> siècle qu'un phénomène nouveau apparaît dans la région, que documente là encore le domaine funéraire. Dans une sépulture de Castelletto Ticino datée de 560 av. n. è. (G2A-G2B), on a en effet découvert la plus ancienne inscription connue relative à la culture de Golasecca. Celle-ci se présente sous la forme d'un gobelet gravé « *KOSIOISO* » (« je suis de Cosios »).<sup>31</sup> Actuellement, on compte en tout près de trois cent inscriptions dont les datations s'étendent entre le VI<sup>ème</sup> et le I<sup>er</sup> s. av. n. è. et qui ont permis de retracer l'évolution d'un alphabet singulier au cours de l'antiquité. (FIG. 8) Traditionnellement, on a qualifié la langue dans laquelle toutes ces inscriptions ont été écrites de « Lépontique », car certaines ont été découvertes dans le Tessin, où d'après les auteurs antiques vivaient les *Lépontes*. Cette appellation paraît pourtant réductrice, et ne rend certainement pas compte de l'ampleur de la diffusion de ce dialecte celtique dans le *circum alpin*.<sup>32</sup> On privilégiera pour cette raison l'appellation d'« alphabet de Lugano ».

A partir du V<sup>ème</sup> s. av. n. è. cependant, le centre proto-urbain de l'aire occidentale de la culture de Golasecca et le site de Monsorino subissent un abandon progressif, vraisemblablement au fur et à mesure de la croissance du centre oriental de Côme et de l'intensification des échanges avec l'Etrurie Padane. Raison pour laquelle c'est dans cette zone qu'on a retrouvé la majorité des inscriptions.



FIG. 9 - Céramique situliforme à rayures noires et rouges provenant de la Cà Morta (CO). (Tiré de : GRASSI, MANGANI 2016, p. 136).

Ces nouvelles routes commerciales exercent en tout cas une influence notable sur la culture matérielle de Golasecca, et on observe l'adoption de nouvelles formes, de nouveaux types de décoration ainsi que d'une gamme chromatique inédite, comme en atteste la céramique à rayures noires et rouges qui adopte la morphologie des situles. (FIG. 9)

Au milieu du IV<sup>ème</sup> s. av. n. è. enfin, le centre oriental de Côme subit lui aussi un déclin rapide que l'on attribue aux invasions gauloises de cette époque. Ces invasions mettront un terme à la Civilisation de Golasecca, ainsi qu'aux échanges transalpins avec l'Etrurie et la Grèce. Dans l'aire alpine et le canton du Tessin en revanche, la culture matérielle de Golasecca semble plutôt indiquer une transformation graduelle sous l'influence de la culture de La Tène, transformation qui annonce les nouvelles dispositions géographiques et culturelles, caractéristiques du second Age du Fer européen.

### 3.4. Reconstitution du rite funéraire

Sur le plan rituel, l'étude du site de Monsorino a également permis de reconstituer les principales étapes du rite funéraire qui y était pratiqué. Dans un premier temps, le défunt était étendu sur un bûcher funéraire, accompagné des objets de valeur qui lui étaient cher de son vivant et qualifiaient son identité sociale. Ce bûcher était préalablement bâti à l'extérieur du domaine funéraire, sans que l'on puisse toutefois connaître son emplacement précis. ni le temps qui séparait la mort d'un individu et sa crémation. Une fois le brasier éteint, les restes du défunt et de ses objets personnels étaient

<sup>31</sup> CAGLIO, p. 24.

<sup>32</sup> LORRE, CICOLANI 2009, p. 74.

récoltés parmi les cendres à l'aide d'une petite pelle de fer telle qu'on a pu en découvrir à l'intérieur des structures funéraires. Ces restes étaient ensuite placés dans l'urne cinéraire, parfois préalablement emballés dans un tissu dont aucun fragment n'a pu être conservé, mais dont les empreintes ont plusieurs fois pu être identifiées à la fouille. En plus des vêtements et des objets personnels du défunt dont la carbonisation montre qu'ils ont été incinérés avec le corps avant d'être placés dans l'urne, plusieurs objets étaient aussi ajoutés *a posteriori*, visiblement pour marquer le sexe ou le statut social de l'individu.

Dans l'aire occidentale de la culture de Golasecca comme à Monsorino, on observe exceptionnellement l'ajout, à l'intérieure même de l'urne, de divers petits récipients de céramique. Dans certains cas, tout un assortiment de table était même déposé dans la fosse, ainsi que des offrandes alimentaires. On remarque par ailleurs que les objets pouvaient être rituellement brisés avant d'être enterrés, comme c'est le cas de plusieurs des épées découvertes dans les « tombes de guerrier ». L'urne était enfin placée dans une fosse pavée et recouverte de terre, quelques fois surmontée d'un bol pour la sceller. Dans certains cas, les urnes peuvent aussi avoir contenu les restes de plusieurs personnes. Il semble cependant qu'il s'agit d'individus décédés dans un court laps de temps qui ont été incinérées puis ensevelis ensemble, la réouverture d'une structure funéraire étant *a priori* exclue. On a également pu constater l'existence de tombes vides, interprétées soit comme des cénotaphes, soit comme des tombeaux n'ayant simplement jamais servi. Après la fermeture de la sépulture, il semble qu'on a parfois encore pratiqué des offrandes alimentaires, comme en témoignent quelques ossements cuits de bovins découverts sur plusieurs dalles de couverture.<sup>33</sup> Dans l'aire occidentale, on a même pu constater des indices de libation et de nombreux fragments de vaisselle autour de certaines tombes, qui prouvent la fréquentation votive dont les nécropoles ont pu faire l'objet. Ce sont en revanche l'archéologie et ses ouvriers qui feront la pérennité de leur mémoire.

#### 4. Conclusion

Sur le plan historique, les vestiges funéraires de Monsorino témoignent donc de l'émergence à partir du Bronze récent d'une culture matérielle nouvelle, produite par une population en expansion démographique qui s'étend rapidement vers l'est puis vers le nord. Au VIII<sup>ème</sup> s. av. n. è. cette population fonde les premiers centres proto-urbains du domaine alpin, probablement sous l'influence du domaine étrusque où l'agglomération de Villanova en Emilia Campania a émergé dès le IX<sup>ème</sup> s. av. n. è.<sup>34</sup> Grâce à sa position géographique privilégiée, l'essor d'un commerce transalpin permettra en outre un enrichissement significatif des habitants de Golasecca ensevelis à Monsorino, et l'émergence d'une stratification sociale plus marquée avant que l'ouverture de nouvelles opportunités commerciales ne déplace le centre de gravité économique vers le levant et que la région ne soit progressivement désertée.

---

<sup>33</sup> CAGLIO, p. 37.

<sup>34</sup> GRASSI, MANGANI 2016, p. 157.

## 5. Bibliographie

- CAGLIO s.d. CAGLIO S., *La civiltà di Golasecca. Ritualità funeraria e ordinamento sociale nell'età del Ferro*, (document disponible sur Academia.edu : [https://www.academia.edu/32590169/La\\_civiltà\\_di\\_Golasecca.\\_Ritualità\\_funeraria\\_e\\_ordinamento\\_sociale\\_nell'età\\_del\\_Ferro.pdf](https://www.academia.edu/32590169/La_civiltà_di_Golasecca._Ritualità_funeraria_e_ordinamento_sociale_nell'età_del_Ferro.pdf))
- DEL DUCA 2001 DEL DUCA A., «Le strutture funerarie a carattere monumentale nell'area occidentale della cultura di Golasecca», in: GAMBARI F. M. (a cura di), *La birra e il fiume : Pombia e le vie dell'Ovest Ticino tra VI e V secolo a.C.*, Torino: CELID, 2001, p. 133-140.
- GRASSI, MAGNANI 2016 GRASSI B., MANGANI C. (dir.), *Nel bosco degli antenati. La necropoli del Monsorino di Golasecca (scavi 1985-86)*. Firenze: All'Insegna del Giglio, 2016.
- LORRE, CICOLANI 2009 LORRE C., CICOLANI V. (dir.), *Golasecca : du commerce et des hommes à l'âge du fer, VIII-Vème siècle av. J.-C.* [exposition], Musée d'archéologie nationale, château de Saint-Germain-en-Laye, 27 novembre 2009 - 26 avril 2010, Paris : Réunion des Musées Nationaux, 2009.
- RUFFAT 1994 RUFFAT M., « La nécropole de Dorbie Supérieure (Novara, Italie) et les couvertures des sépultures dans l'aire occidentale de la culture de Golasecca », in : *Documents d'Archéologie Méridionale. Structures de couverture et de signalisation des sépultures protohistoriques du Midi de la Gaule et des régions périphériques*, vol. 17, 1994, p. 65-68.
- DE MARINIS 2009 DE MARINIS R. C., « L'Area archeologica del Monsorino (Golasecca) », in : DE MARINIS R. C., MASSA S., PIZZO M., *Alle origini di Varese e del suo territorio : le collezioni del sistema archeologico provinciale*, Roma : « L'Erma » di Bretschneider, 2009, p. 471 – 482.

# PLAISANCE. HISTOIRE D'UNE CITE D'EMILIE ROMAGNE

Rania RICHARD

## 1. Introduction

Ce travail consiste à retracer l'histoire de Plaisance en Emilie-Romagne au travers de l'Antiquité. Celle-ci présente une histoire particulière. Cette ville n'a pas été fondée pour un avantage économique, mais pour maintenir la sécurité de la République romaine. En effet, après la Première Guerre Punique (264-241 av. n. è.), Carthage menace la paix romaine. Cette fois-ci ce n'est pas Hamilcar, ni l'un de ces fils Hasdrubal qui est aux commandes, mais bien Hannibal, son fils aîné. Voulant reprendre le pouvoir et l'influence politique perdues lors de la fin de la Première Guerre Punique. Après la prise de Sagonte et la réorganisation de son armée, le Carthaginois, prenant le chemin des Alpes, se dirige vers Rome.

Hannibal, ayant remarqué que les Gaulois qui occupaient la Plaine du Pô, étaient pour la plupart hostiles à Rome, propose à ces derniers une alliance contre leur ennemi commun. Leur promettant qu'ils ne subiraient plus le joug de Rome, les Gaulois n'hésitent pas un instant. Les Romains, ayant perdu le peu de contrôle qu'ils avaient sur les eux<sup>1</sup>, décident de préserver tout de même la mainmise sur la région de la Cisalpine en envoyant des colons dans la région qui vont s'établir dans la région de Crémone, en Lombardie, mais aussi de Plaisance, en Emilie-Romagne. Leur plan fonctionne jusqu'à ce que le Carthaginois arrive par les Alpes.

Depuis la Seconde Guerre Punique, la ville de Plaisance a évolué : un forum a été construit ainsi qu'un amphithéâtre, qui a même été le théâtre d'une querelle entre Vitellius et Othon en 69 de n. è. Malgré l'évolution de la ville au cours de l'Antiquité, bon nombre des bâtiments construits ont disparu sous les constructions médiévales et de la Renaissance.

## 2. Contexte historique de la naissance de la ville de Plaisance

La cité de Plaisance naît dans une des atmosphères les plus lourdes de l'histoire de Rome. Plaisance est fondée en 218 av. n. è.<sup>2</sup>, soit au début de la Seconde Guerre Punique. Cette dernière a été lancée suite à l'affront d'Hannibal lors de la conquête de Sagonte, en Espagne, ville alliée à Rome, alors qu'elle était hors de la zone d'influence de la Cité<sup>3</sup>. En prenant cette ville, Hannibal avait affirmé sa volonté de défier Rome et de menacer sa puissance ; Rome se prémunit, par conséquent, en établissant, entre autres, la colonie de Plaisance qui avait pour but de freiner la progression carthaginoise en territoire romain<sup>4</sup>.



Fig. 1 - Carte de la Gaule Cisalpine au IV<sup>e</sup> siècle av. n. è. (Tiré de : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Gaule\\_cisalpine#/media/Fichier:Gallia\\_Cisalpin-fr.svg](https://fr.wikipedia.org/wiki/Gaule_cisalpine#/media/Fichier:Gallia_Cisalpin-fr.svg).)

Il était évident pour Hannibal que, lors de son périple, il allait rencontrer énormément de peuples gaulois (FIG. 1). Or, récemment, les Gaulois cisalpins, pour la plupart, étaient sous l'autorité de Rome, mais certains comme les Boïens et les

Insubres ne semblaient pas vouloir rester sous son joug<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> On est en droit de penser que les Romains, à cette époque, n'avaient pas d'autorité sur les Gaulois.

<sup>2</sup> RENZI 1981, p. 23; DALL'AGLIO, FERRARI, METE 2012, p. 73.

<sup>3</sup> Liv., *Hist.*, XXI, 6-14.

<sup>4</sup> DAVID 2000, p. 46; BLOCH 2019.

<sup>5</sup> WALTER, GRIMAUD 1961, p. 74.

### 3. Colonie romaine ou latine ?

Plaisance est une colonie, mais de quel type est-elle ? Deux types de colonies, pour l'Antiquité romaine, se distinguent : romaine et latine ; avant de poser les différences les opposant il s'agit de comprendre ce qui se cache derrière le terme *colonia* chez les Romains. Venant de *colere* (litt. cultiver) ou de l'expression *ex cultu agri* (litt. sur le travail du champ) – car les colons se partageaient le territoire de la colonie – *colonia*, dans un premier temps désigne un groupe de citoyens ou d'alliés, règlementé et envoyé sur un territoire par un décret sénatorial. Sous la République la loi du sénatus-consulte, précisément la *Lex colonica*, permet à Rome d'occuper la totalité ou une partie du territoire conquis ou de fonder une nouvelle ville sur un domaine appartenant à l'Etat (*ager publicus*). Plus tard, sous l'Empire, vient s'ajouter le décret impérial.

Dans les premiers temps de la république romaine, les colonies sont exclusivement composées de citoyens romains, on appelle donc ce genre de colonie « romaine ». Puis, une autre forme de colonies naît : principalement composée d'autochtones latins mélangés à quelques citoyens romains<sup>6</sup>, elle s'organise comme un municipes de droit romain<sup>7</sup>; elle se nomme donc colonie latine.

Pour le cas de Plaisance, il est donc aisé d'affirmer qu'il s'agit d'une colonie latine, puisque les habitants de cette ville, pour la plupart, sont des autochtones de la région et qu'une garnison militaire s'installe afin de mettre en place une colonie militaire<sup>8</sup>.

### 4. Plaisance, cité antique ou établissement stratégique

Comme énoncé précédemment, les Gaulois, et plus particulièrement les Insubres et les Boïens (FIG. 1), sont des sujets romains jusqu'en 222 av. n. è. Or, ils n'attendent qu'une opportunité pour se révolter et cette occasion se présente sous les traits du chef de guerre punique Hannibal ; ils concluent avec lui une alliance, que Rome ne perçoit pas d'un très bon œil. La puissance romaine renforce son emprise sur les Gaulois. En premier lieu, Rome met en place la *Via Flaminia* (FIG. 2), voie reliant la ville à Rimini, port sur la Mer Adriatique<sup>9</sup>. Toute la construction de cette voie – la mise en place de pont, de tours de guet et de pose de déblais et de remblais – a été mise en œuvre par la censure de *Flaminius* en 220 av. n. è. Par cette *Via* les troupes armées peuvent progresser plus rapidement et en plus grande sécurité vers le nord, ce qui est important puisque le préteur qui est en charge de la Gaule Cisalpine se trouve à *Ariminum* (FIG. 2)<sup>10</sup>.

En second lieu, le Sénat établit de nouvelles colonies et des avant-postes en Gaule Cisalpine, notamment dans la région de Plaisance et de Crémone, deux colonies proches du Pô<sup>11</sup>. Ces dernières ont pour but de surveiller, en tout cas pour ce qui est de Plaisance, les Boïens, et les Insubres (FIG. 1) pour Crémone<sup>12</sup> et de freiner



FIG. 2 - Carte de l'Italie résumant les différentes voies romaines (Tiré de : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Via\\_Aemilia#/media/Fichier:Italy\\_topographic\\_map\\_ancient\\_Roman\\_roads.svg](https://fr.wikipedia.org/wiki/Via_Aemilia#/media/Fichier:Italy_topographic_map_ancient_Roman_roads.svg).)

<sup>6</sup> DAREMBERG, SAGLIO 1887, p. 1309.

<sup>7</sup> POTTIER, LAFAYE 1877-1919, p. 2022.

<sup>8</sup> DAREMBERG, SAGLIO, 1887, p. 1309.

<sup>9</sup> WALTER, GRIMAUD 1961, p. 92; PEYRE 1969, p. 165; RENZI 1981, p. 24; DE LA BLANCHARDIÈRE 2019.

<sup>10</sup> ASBY, FELL 1921, p. 127.

<sup>11</sup> *Liv.*, *Hist.*, XXI, 25.

<sup>12</sup> WALTER, GRIMAUD 1961, p. 92.

la progression d'Hannibal à la descente des Alpes<sup>13</sup>. Plaisance était alors la cinquante-troisième colonie romaine et la première en Gaule Cisalpine.

## 5. Plaisance durant le Moyen Âge

La ville de Plaisance a longtemps été sous domination lombarde. En effet, elle a probablement déjà été conquise sous le règne d'Alboino avec la première occupation lombarde (569-570). Dès l'époque médiévale de nombreux changements sont à noter, particulièrement dès le VII<sup>e</sup> siècle de n. è.; le territoire est réorganisé et les espaces sont transformés. Cependant la distinction des différentes phases est rendue difficile par les méthodes de fouille de l'époque où on attribue une priorité aux restes structurels. Le fait que l'époque médiévale utilise souvent des matériaux périssables pour construire ses bâtiments jouent aussi un grand rôle, car un grand nombre de ces édifices n'ont pas été préservés. Dès la Renaissance, un nouveau problème est souligné : la construction des palais et des caves détruit la stratigraphie de la ville. Malgré cela, les fouilles anciennes et nouvelles ont permis de retracer dans les grandes lignes l'évolution des changements apportés à Plaisance qui ont conduit à la cité de la Renaissance telle qu'on la connaît aujourd'hui<sup>14</sup>.

## 6. La ville de Plaisance

La ville de Plaisance ne possède que peu de vestiges antiques tout comme l'autre colonie qui a été fondée au même moment (Crémone), néanmoins, on peut supposer que par sa position géographique – le long du Pô, de la *Via Aemilia*, construite entre 189 et 187 pour relier la colonie à *Ariminum*, de la *Via Postumia* et le long du fleuve Tessin – la ville a dû jouer un important rôle économique après les événements de la guerre punique<sup>15</sup>.

### 6.1. Planimétrie

La ville a été fondée sur les bords d'une pente de la terrasse du Pô à un endroit qui était érodé par deux anciens lits probablement présents durant le Pléistocène. Elle a alors une forme pseudo-rectangulaire (FIG. 3 et FIG. 4) et exploite les pentes et les terrasses en tant qu'élément défensif sur lequel devait être posé un système de maçonnerie. Ceci explique la présence dans le périmètre urbain de 10 blocs sur le côté long et 6 sur le côté court<sup>16</sup>.

Comme on peut s'y attendre le tracé de la ville dépend des contraintes topographiques (FIG. 4) et il faut noter que le réseau routier contemporain suit encore assez bien le tracé de la ville à

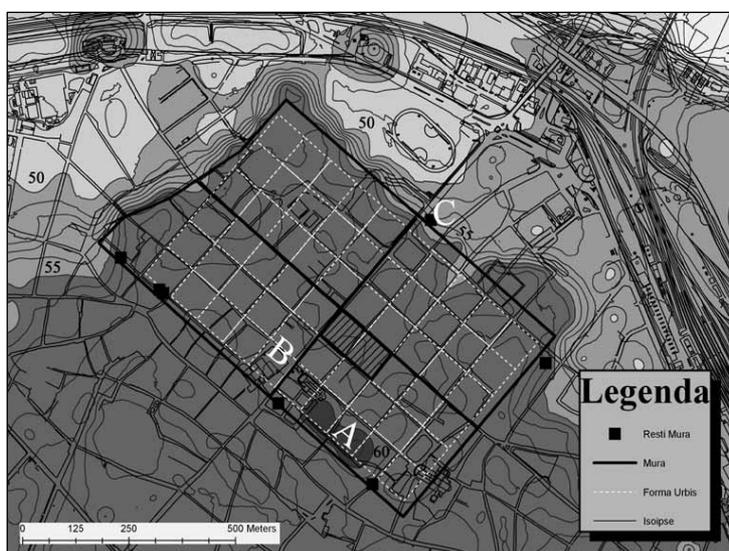


FIG. 3 - Planimétrie de la ville de Plaisance durant l'Antiquité.

Légendes : A = Via Sopramuro; B = Piazza Cavalli; C = Viale Risorgimento, amphithéâtre romain. (Tiré de :

[https://www.researchgate.net/figure/Planimetria-della-citta-di-Piacenza-con-indicazione-delle-curve-di-livello-equidistanza\\_fig6\\_269630802](https://www.researchgate.net/figure/Planimetria-della-citta-di-Piacenza-con-indicazione-delle-curve-di-livello-equidistanza_fig6_269630802).)

<sup>13</sup> RENZI 1981, p. 23.

<sup>14</sup> DALL'AGLIO, FERRARI, METE 2012, p. 73-74.

<sup>15</sup> DALL'AGLIO, FERRARI, METE 2012, p. 73.

<sup>16</sup> DALL'AGLIO, FERRARI, METE 2012, pp. 81-82.

l'époque romaine. Les carrefours routiers à la sortie des portes, quant à eux, indiquent les limites des zones d'habitations sous l'Empire<sup>17</sup>.

Pour ce qui est de l'emplacement des bâtiments, quelques rares sources mentionnent la présence d'un amphithéâtre entre la ville et la rivière, dont les traces se retrouvent près de l'escarpement nord de la

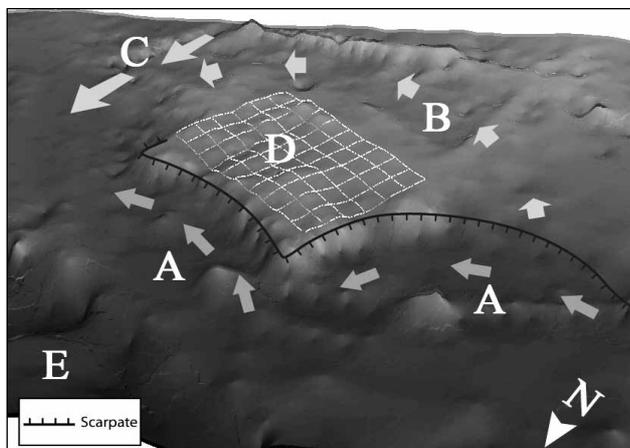


FIG. 4 - Modèle numérique du terrain de la ville de Plaisance. Légendes. A = ancien lit du Pô durant l'Holocène ; B= ancien méandre du Pô durant le Pléistocène ; C= lit de rivière de la Trébie du III<sup>e</sup> siècle av. n. è. ; D= terrasse du Pléistocène et base de la ville romaine ; E= cours actuel du Pô.

(Tiré de : [https://www.researchgate.net/figure/Modello-digitale-del-terreno-della-citta-di-Piacenza-A-antiche-anse-del-fiume-Po-di-fig5\\_269630802](https://www.researchgate.net/figure/Modello-digitale-del-terreno-della-citta-di-Piacenza-A-antiche-anse-del-fiume-Po-di-fig5_269630802)).

Aux limites de la zone habitée, on remarque une accumulation de vestiges de murs anciens comme le souligne le nom de *Via Sopramuro* (FIG. 5, n. 3). Non loin, sur la *Via Trebbiola* (FIG. 5, n. 5), une découverte s'avère intéressante : des murs sont construits en parallèle et côte à côte ; celui étant à l'intérieur, que nous allons nommer « mur 1 », se trouve au-dessus par une légère dénivellation et l'autre, « mur 2 », se trouve près de l'escarpement de la colline. Le mur 1 daterait du III<sup>e</sup> siècle de n. è. et le mur 2 daterait du VI<sup>e</sup> siècle de n. è. Deux hypothèses concernant cette seconde construction sont mises en avant : la première la considère comme un consolidement défensif doublant l'épaisseur du mur d'enceinte,

la terrasse 29<sup>18</sup> ; les sources antiques affirment qu'il a été brûlé lors du conflit entre Othon et Vitellius en 69 de n. è.<sup>19</sup>. Le *forum*, lui, se situe vers le sud-ouest, au carrefour du *Cardo* et du *Decumanus* (FIG. 5) où se trouvent les églises de S. Pietro et S. Martino. Quant aux bâtiments usuels du forum, aucune trace de théâtres, de basiliques, de thermes et de temples n'a été mise au jour, donc établir un plan précis du forum s'avère, pour l'instant, impossible<sup>20</sup>.

A partir du III<sup>e</sup> siècle de n. è., un nouveau mur défensif est construit. Il devait suivre le périmètre du précédent mur ou coïncidait avec lui et avec les limites de la ville impériale. Ces traces sont particulièrement présentes dans le Sud et l'Ouest de la ville. Ce mur était constitué d'un ensemble de briques liées au mortier et réalisé avec du matériel de réutilisation.

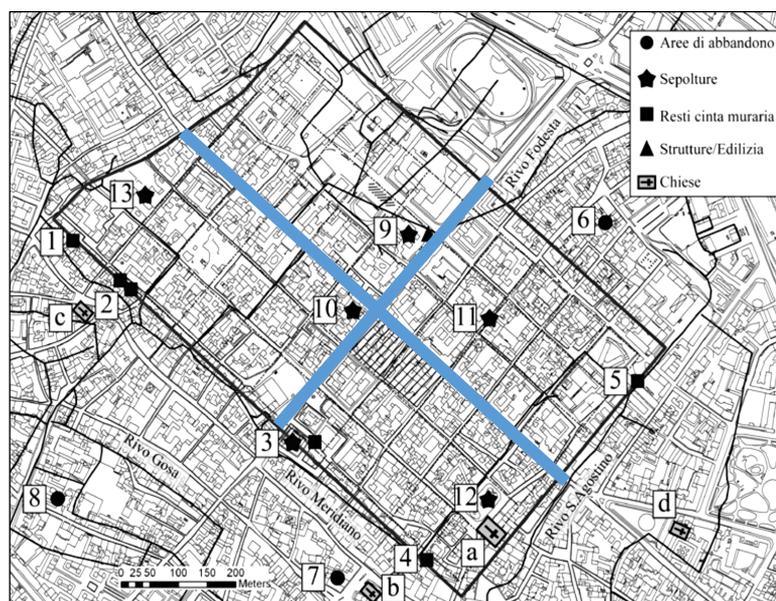


Fig. 5 - Planimétrie de la ville de Plaisance .

Légendes : 1: Place Duomo; 2: Via Monte Pietà; 3: Via Sopramuro; 4: Via Chiapponi; 5: Via Trebbiola; 6: Via Genocchi angolo vicolo del Guazzo 7: Place S. Antonino 8: Via Nova; 9: Scuola Mazzini; 10: Via Roma; 11: Via Genocchi; 12: Place Duomo. a: Cathédrale; b: S. Agostino; c: S. Brigida; traits foncés: *cardo* et *decumanus*.

(Tiré de : [https://www.researchgate.net/figure/Planimetria-della-citta-di-Piacenza-con-la-localizzazione-dei-principali-rinvenimenti-fig7\\_269630802](https://www.researchgate.net/figure/Planimetria-della-citta-di-Piacenza-con-la-localizzazione-dei-principali-rinvenimenti-fig7_269630802)).

<sup>17</sup> DALL'AGLIO, FERRARI, METE 2012, p. 83.

<sup>18</sup> DALL'AGLIO, FERRARI, METE 2012, p. 82.

<sup>19</sup> Tac., *Hist.*, II, 21.

<sup>20</sup> DALL'AGLIO, FERRARI, METE 2012, p. 82.

comme il a été le cas à Vérone ; la deuxième voudrait que le premier mur se soit effondré, mais il nous est impossible de dater quand cela se serait produit<sup>21</sup>.

Pour ce qui est de l'Antiquité tardive, le territoire habité ne se réduit pas, bien que des signes de décroissance démographique et des phases d'abandon se fassent remarquer. La présence des églises les plus anciennes dans la partie Est permet d'affirmer que la principale concentration des habitations se faisait dans cette zone de la ville. A noter aussi que la stratigraphie est mieux conservée à l'Ouest qu'à l'Est, une conservation sûrement liée à l'accumulation de gravats.

Les espaces ouverts auraient aussi évolué. Selon quelques documents médiévaux, la campagne aurait été plus proche des murs de l'enceinte, prenant la place de la banlieue de l'époque précédente. Ce phénomène est observable notamment sur la *Via Genocchi* (FIG. 5, n. 6) et la *Piazza S. Antonino* (FIG. 5, n. 7). Ce phénomène de ruralisation touche aussi la *Via Nova* où quelques structures murales se confondent avec un espace ouvert. Lorsque ces zones sont mentionnées par les sources médiévales, elles sont toujours décrites avec une présence de jardins, suggérant une forme de « campagne urbaine »<sup>22</sup>.

Dès la période lombarde, comme mentionné auparavant, le matériau utilisé est plus modeste et périssable par rapport à l'Antiquité. Aussi, à cette époque, on note le début des sépultures à l'intérieur de la ville, notamment dans la *Cortile di Scuola Mazzini* (FIG. 5, n. 9) ainsi que dans la zone du *Cardo* et du *Decumanus*<sup>23</sup>.

## 7. Conclusion

En conclusion, le but de la fondation de la ville de Plaisance, tout comme celle de Crémone, était de freiner d'une part l'arrivée d'Hannibal, d'autre part de garder sous surveillance les Boïens et les Insubres. Pour le premier cas, on peut affirmer que ce rôle a été accompli périodiquement. Pour ce qui est de l'autre raison, le but de la fondation de la ville a été satisfait, bien que les Gaulois Boïens et les Insubres eussent réussi à venir en aide à Hannibal en contre-attaquant les Romains. Cette colonie a donc été le témoin d'un bon nombre de défaites romaines, mais a aussi été le premier lieu de victoire de la République durant cette guerre difficile. Elle a également été, avec la voisine ville de Crémone, une tête de pont importante pour la romanisation de la Cisalpine.

La planimétrie de la ville traduit la volonté de créer une « forteresse » militaire. Par les dénivellations, les terrasses, les escarpements, la présence du Pô non loin, les possibilités de protéger la ville sont multiples. Non seulement la topographie du lieu a joué un rôle important, mais aussi l'érection d'une enceinte a largement contribué à la protection du lieu. Enfin, dès l'époque médiévale, un nouvel élément se met en place : jusqu'à lors les nécropoles se trouvaient hors de la vie urbaine, or, dès ce moment on creuse des tombes dans la ville, mais surtout, on utilise les tracés antiques telles que le *Cardo* ou le *Decumanus* pour y ensevelir des défunts.

Pour ce qui est des vestiges archéologiques de la ville, il semblerait que les premiers témoins ne soient apparus que lors du Haut Moyen Âge. Très peu de témoins antiques ont été retrouvés, dont certains sont réaffirmés par leur mention dans la littérature antique, comme l'amphithéâtre. Beaucoup de vestiges antiques ont notamment été détruits lors de la construction de caves et de palais lors de la Renaissance. Le forum, quant à lui, a pu être situé, bien que l'emplacement des bâtiments habituellement installés dans le forum nous échappe encore.

---

<sup>21</sup> DALL'AGLIO, FERRARI, METE 2012, p. 83.

<sup>22</sup> DALL'AGLIO, FERRARI, METE 2012, p. 84.

<sup>23</sup> DALL'AGLIO, FERRARI, METE 2012, p. 85.

## 8. Bibliographie

- Tac., *Hist.* TACITE, *Histoires*, traduit par H. Le Bonniec, Paris: Les Belles Lettres, 1989.
- Liv., *Hist.* TITE-LIVE, *Ab Urbe Condita libri*, traduction par A.-M. Adam, Paris, Les Belles Lettres, 1994.
- ASBY, FELL 1921 ASBY, T., FELL, R. A. (1921). « The Via Flaminia », in: *The Journal of Roman Studies*, 11, 1921, p. 127.
- BLOCH 2019 BLOCH, R., « Rome et Empire romain », *Encyclopædia Universalis*, 2019.
- DALL'AGLIO, FERRARI, METE 2012 DALL'AGLIO, P. L., FERRARI, K., METE, G., *Dalla città romana alla città tardoantica: trasformazioni e cambiamenti nelle città della pianura padana centro-occidentale*. Braga: Citcem, 2012.
- DAVID 2000 DAVID, J.-M., *La République romaine de la deuxième guerre punique à la bataille d'Actium, 218-31*, Paris : Du Seuil, 2000.
- DE LA BLANCHARDIERE 2019 DE LA BLANCHARDIERE, N., « Emilie ». *Encyclopædia Universalis*, 2019.
- PEYRE 1969 PEYRE, C., « Problèmes actuels de la recherche. Sur la civilisation celtique dans la Cispadane », in : *Revue Archéologique* 1969, p. 165-177.
- RENZI 1981 RENZI, R., *Histoire de l'Emilie-Romagne à travers ses lieux*. Bologne Office provincial du tourisme de Bologne comité de coordination pour les activités promotionnelles des villes d'art des villes thermales et de l'Apennin d'Emilie-Romagne, 1981.
- STOCCHI 1984 STOCCHI, S., *Emilie Romane, Plaine du Pô*. Yonne: Zodiaque, 1984.
- WALTER, GRIMAUD 1961 WALTER, G., GRIMAUD, *Hannibal*. Paris : Hachette, 1961.

# RAVENNE DANS L'ANTIQUITÉ TARDIVE : L'EXEMPLE DU MAUSOLÉE DE *GALLA PLACIDIA*

Soraya SANCHEZ

## 1. Introduction

Située non loin du delta du Pô, Ravenne a joué un rôle économique et politique majeur durant l'Antiquité tardive. L'évolution de cette petite cité du Nord de l'Italie en capitale impériale au V<sup>ème</sup> siècle de notre ère a laissé des traces et notamment au niveau de l'urbanisme. Le mausolée de Galla Placidia est l'un des témoignages des changements architecturaux et stylistiques de la période tardo-antique à Ravenne.

Après avoir pris connaissance du contexte global lié à cette ville à la fin de l'Antiquité ainsi que des éléments importants de la vie de Galla Placidia par le biais de lectures, je me suis finalement intéressée au mausolée en soi. L'étude de différents rapports à propos de l'architecture et des mosaïques de ce lieu a donné lieu à divers débats à son propos. Tout cela permet de proposer une synthèse qui soit cohérente avec la problématique de ce travail, soit l'analyse architecturale et stylistique du mausolée de Galla Placidia comme marqueur de l'importance de Ravenne en tant que capitale de l'Empire romain d'Occident.

## 2. Ravenne, dernière capitale de l'Empire romain d'Occident

La date exacte de l'annexion de la ville de Ravenne à l'Empire romain n'est pas connue. Cependant, la première flotte romaine attestée dans son port, celle de *Metellus*, légat de Sylla, est attestée en 82 avant notre ère<sup>1</sup>. Le port de *Classis*, à 4 kilomètres au Sud-Est de Ravenne, probablement développé par Jules César puis par Auguste devient rapidement un lieu de commerce important. Il était relié au Pô par un large canal nommé *Fossa Augusti*.

Durant l'Antiquité, la ville de Ravenne se présentait sous la forme d'un *oppidum* rectangulaire, naturellement défendu au Nord et au Sud par des dunes, ainsi que par des cours d'eaux, des marais et la mer. Cette position géographique très stratégique est importante dans l'histoire de la ville car c'est notamment grâce à cette caractéristique que Ravenne est choisie comme capitale de l'Empire romain d'Occident. En effet, en 402 de notre ère, le siège de l'Empire romain d'Occident est déplacé depuis Milan à Ravenne sous le règne de *Flavius Honorius*, père de Galla Placidia. Milan était devenue trop exposée aux attaques barbares et Stilicon, décide de déplacer la capitale vers un lieu plus facile à défendre. Stilicon était d'origine vandale, mais il parvient à gravir les échelons de la hiérarchie militaire romaine jusqu'à obtenir le statut de *magister militum*, de maître des soldats, avant de devenir régent de *Flavius Honorius* à la mort de son père Théodose I<sup>er</sup> en 395 de notre ère.

Ravenne connaît alors une période prospère. Elle devient un lieu de résidence royale et on y construit des bâtiments représentant le pouvoir politique. Des fouilles archéologiques menées entre 1908 et 1914 par G. Ghirardini ont par exemple mis au jour les restes d'un édifice considéré comme un palais impérial. Cependant, cette découverte n'a pas fait l'objet d'une publication complète et bien que ces vestiges soient communément nommés « Palais de Théodoric », il est probable que leur datation soit antérieure à cet empereur, soit de l'époque impériale romaine<sup>2</sup>.

En plus du développement du centre politique dans la cité, les édifices religieux ont aussi connu une période de floraison à cette époque. En effet, le christianisme croît dans l'empire romain depuis la

---

<sup>1</sup> BOVINI 1980, p. 3.

<sup>2</sup> CIRELLI 2010, p. 244-245; DUVAL 1960, p. 337-371.

promulgation de l'édit de Milan par l'empereur Constantin Ier en 313 de notre ère. En 380 de notre ère, le christianisme doit être adopté par toute la population de l'empire selon les clauses de l'édit de Thessalonique promulgué sous Théodose Ier. On édifie ainsi à Ravenne à cette époque la basilique ursienne, le baptistère des orthodoxes, l'église Santa Croce, le mausolée de Galla Placidia et les églises de San Giovanni Evangelista et San Francesco. Il s'agit d'une affirmation de la jeune foi chrétienne de la part des dirigeants de l'Empire, qui donnent au peuple de riches lieux de rassemblement religieux.

### **3. Le mausolée de Galla Placidia, un témoignage architectural et artistique représentatif de l'Antiquité tardive**

#### **3.1. L'impératrice Galla Placidia, une figure importante pour la ville de Ravenne**

Galla Placidia est née en 388 à Thessalonique et elle est la fille de l'Empereur romain d'Orient Théodose I<sup>er</sup> et de Galla, elle-même fille de l'Empereur Valentinien I<sup>er</sup>. Elle grandit à la cour de Constantinople, mais à la mort de son père, lorsque son demi-frère *Arcadius* est nommé Empereur romain d'Occident, elle se rend avec lui à Milan. Après avoir été prise en otage par les Wisigoths et avoir été mariée à leur roi Athaulf en 414, Galla Placidia voit son rôle politique prendre de l'ampleur. À la mort de son premier mari en 415, elle retourne à Ravenne où son frère lui impose un mariage avec Constance III. Ce mariage lui donne deux enfants, *Honorina* et Valentinien. En 423, peu après la mort de Constance III, *Honorius* la fait exiler avec ses enfants à Constantinople. Cependant, *Honorius* meurt la même année et Galla Placidia retourne à Ravenne où elle prend la régence de l'Empire romain d'Occident au nom de son fils Valentinien III qui, du haut de ses six ans, est encore trop jeune pour régner. Galla Placidia maintient la cour à Ravenne qui est une ville géographiquement mieux protégée que Rome et Milan.

Elle joue un rôle important dans le développement de la cité. Très engagée en matière de religion<sup>3</sup>, elle mène à bien plusieurs projets de constructions religieuses dont l'architecture et le style marquent une ère de transition, à peine initiée quelques temps plus tôt à Milan. En effet, certains monuments de Milan comme la basilique Saint-Laurent marquent le début d'une période de changement en termes de style qui rompt avec la tradition antique de Rome. Le christianisme, désormais bien implanté avec une iconographie développée, peut s'imposer à l'intérieur des édifices religieux. C'est à Ravenne que ce phénomène se développe clairement, notamment par la volonté de Galla Placidia, dont la foi en la religion chrétienne est très prononcée. Le mausolée qu'elle fait édifier vers 430 en est l'un des exemples les plus représentatifs. Aujourd'hui encore, ce monument est un jalon important dans la chronologie car il marque à la fois une rupture avec le style paléochrétien développé à Rome tout en conservant des réminiscences antiques qui l'ancrent dans une tradition glorieuse du passé.

#### **3.2. Quelques notes architecturales et artistiques sur le mausolée de Galla Placidia**

À l'origine le mausolée était destiné à accueillir la dépouille de l'impératrice, mais il y a débat quant au fait que son corps ait pu y être entreposé. Il est probable que l'édifice ait rapidement servi

---

<sup>3</sup> STORONI MAZZOLANI 1975, p. 250-272.



FIG. 1 - Vue extérieure du mausolée de Galla Placidia.  
(Tiré de : SMITH 1977, p. 10).

d'oratoire. Les sarcophages que l'on peut admirer en son intérieur ont probablement été ajoutés à la fin de l'époque médiévale et ne sont pas d'origine. La vision que l'on peut avoir de ce mausolée actuellement ne correspond plus à ce qu'il était à l'origine (FIG. 1). En effet, à sa construction il s'agissait d'une annexion au narthex de l'église Santa Croce alors qu'aujourd'hui il semble s'être développé de manière autonome dans le paysage. Aussi, la façade était autrefois parée de marbres et les côtés étaient soutenus par des pilastres qui ont disparu suite à un affaissement. Ravenne et le delta du Pô subissent un phénomène de subsidence qui provoque un affaissement naturel du sol. Le

mausolée a subi un affaissement de 1,50 mètres à cause de ce phénomène, ce qui biaise le rendu visuel global de l'architecture de nos jours. Il s'agit d'un monument en briques dont le plan est en croix latine. Mesurant actuellement 12,75 mètres depuis la branche Nord à la branche Sud de la croix et 10,25 mètres entre les branches Est et Ouest, il est surmonté d'une tourelle quadrangulaire qui protège la coupole semi-sphérique intérieure. Les quatre ailes présentent un toit à double pans qui couronne un fronton dans lequel on trouve une fenêtre. Chaque aile comporte trois arcatures aveugles en façade et deux sur les côtés.

Bien que l'architecture extérieure soit modeste, il en est tout autrement de l'intérieur qui est richement orné de mosaïques développant un programme iconographique lié à l'Ancien et au Nouveau Testament. Il s'agit d'une métaphore du bon chrétien qui ne devait pas vivre dans le luxe, mais être riche à l'intérieur. Trois niches voutées s'organisent sous la coupole semi-sphérique ornée d'une mosaïque représentant un ciel rempli de plus de 800 étoiles ainsi qu'une croix et le tétramorphe dans les écoinçons (FIG. 2). Les voûtes des branches Est et Ouest présentent des mosaïques montrant des animaux venant s'abreuver à une source dans un décor végétalisé stylisé. La lunette sous la voûte de la branche Nord, à l'entrée du mausolée représente l'image du Bon Pasteur (FIG. 3). Cette iconographie d'origine antique a été reprise dans l'iconographie chrétienne et elle représente le Christ veillant sur ses brebis. Le fond est végétalisé de manière réaliste et le style s'inscrit encore dans la tradition antique.



FIG. 2 - Vue de la voûte centrale.  
(Tiré de : SMITH 1977, p. 20).

La rupture stylistique est plutôt visible dans la mosaïque qui fait face à celle du Bon Pasteur (FIG. 4). On y voit un homme auréolé et portant une croix se dirigeant vers un bûcher avec un livre à la main.



FIG. 3 - Mosaïque représentant la figure du Bon Pasteur. (Tiré de SMITH 1977, p. 20).

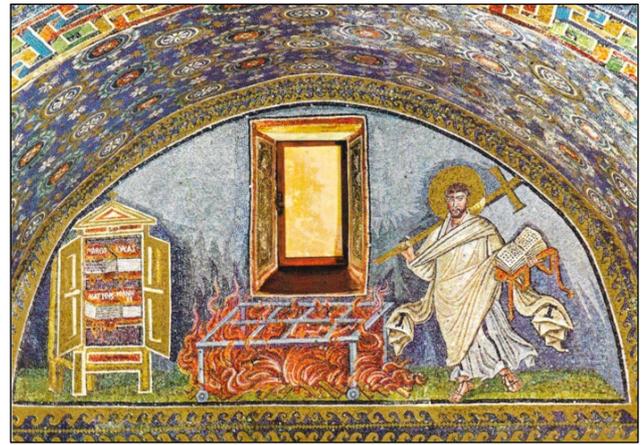


FIG. 4 – Mosaïque représentant probablement le martyr de Saint Laurent (Tiré de SMITH 1977, p. 18).

De l'autre côté du bûcher se trouve une petite armoire abritant quatre livres qui portent le nom des quatre évangélistes : Marc, Luc, Mathieu et Jean. Le fond est uni avec un simple tapis végétal au sol, la perspective n'est pas respectée et on cherche plutôt à représenter un monde imaginaire plutôt que le monde réel.



FIG. 5 - Mosaïque aux motifs de méandres colorés (Tiré de : BOVINI 1980, p.69).

Cette iconographie représente probablement Saint-Laurent se dirigeant vers le gril, instrument du supplice qui en fait un martyr. Cette interprétation ne fait pas l'objet d'un consensus et de vifs débats sont encore alimentés à son propos de nos jours, bien que cette hypothèse soit la plus communément admise<sup>4</sup>. Les tesselles de ces mosaïques présentent des couleurs très lumineuses rendues possibles grâce à la technique de la pâte de verre colorée développée par les verriers vénitiens à cette époque (FIG.5). Aussi, on intègre des matériaux précieux comme les tesselles dorées qui sont également développées à l'époque tardo-antique et qui apportent de la lumière et de la brillance en plus de la richesse inhérente à ce matériau. Aussi, la plupart des éléments architectoniques traditionnels sont ici remplacés par des mosaïques planes aux décors géométriques ou naturalistes.<sup>5</sup> On trouve notamment des motifs de méandres géométriques colorés sur les voûtes, des rubans pour le contour des sousarches et des motifs végétalisés stylisés autour des lunettes.

#### 4. Conclusion

Ravenna constitue un jalon historique en ce qui concerne l'Empire romain d'Occident, mais cette ville est importante également en termes d'histoire religieuse, d'architecture et d'art. Son développement au V<sup>ème</sup> siècle en fait un témoignage important pour cette période. Le mausolée témoigne de ces quatre aspects. En effet, sa construction est initiée par l'impératrice Galla Placidia qui affirme ainsi son pouvoir politique et sa richesse ainsi que sa dévotion envers la foi chrétienne. Caractéristique de l'architecture tardo-antique, le mausolée développe une iconographie de transition s'inscrivant à la fois dans une tradition antique et dans les nouvelles formes artistiques qui se développent ensuite durant tout le Moyen-Âge.

<sup>4</sup> ZEILLER 1934, p. 43-53.

<sup>5</sup> RANALDI 2011, p. 23.

À la chute de l'Empire romain d'Occident, Ravenne n'est pas abandonnée pour autant puisqu'elle va successivement être la capitale convoitée du royaume d'Italie sous Odoacre, puis la capitale du royaume Ostrogoth sous Théodoric qui y développe l'arianisme. Finalement, Justinien, empereur romain d'Orient reprend la ville en 540 qui redevient alors un haut-lieu du christianisme, notamment avec la construction de la basilique de San Vitale, juste à côté du mausolée de Galla Placidia.

La ville de Ravenne mène aujourd'hui une politique de mise en valeur de son patrimoine historique. Ainsi, depuis 1996, le mausolée de Galla Placidia ainsi que d'autres monuments paléochrétiens de la ville, sont inscrits au Patrimoine mondial de l'UNESCO. Cela permet de maintenir ces édifices dans un bon état de conservation et de les promouvoir dans les circuits touristiques.

## 5. Bibliographie

- BOVINI 1980                    BOVINI G., *Ravenne. Art et histoire*, Ravenne : Longo, 1980.
- CIRELLI 2010                    CIRELLI E., « Ravenna. Rise of a Late Antique Capital », dans : *Debating urbanism. Within and Beyond the Walls A.D. 300-700.*, Leicester: University of Leicester, 2010, p. 239-263.
- DELIYANNIS 2010                DELIYANNIS D.M., *Ravenna in Late Antiquity*, New York : Cambridge University Press, 2010.
- DUVAL 1960                    DUVAL N., « Que savons-nous du palais de Théodoric à Ravenne ? », dans : *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, tome 72, 1960, p. 337-371.
- RANALDI 2011                    RANALDI A., “*Dalla realtà sensibile all'astrazione. La volta stellata del mausoleo di Galla Placidia*”, dans : KNIFFITZ L. (ed.), *Architettura e mosaico*, Ravenne : Museo d'Arte della Città di Ravenna, 2011, p. 20-42.
- SMITH 1977                    SMITH C., *Ravenne*, Ravenne : Salera, 1977.
- STORONI MAZZOLANI 1975        STORONI MAZZOLANI L., *Galla Placidia*, Milan : Rizzoli, 1975.
- ZEILLER 1934                    ZEILLER J., « Sur une mosaïque du Mausolée de Galla Placidia à Ravenne », dans : *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres* 78, 1, 1934, p. 43-53.



# SPINA : LES GRECS DANS LA MER ADRIATIQUE ET AU-DELÀ

Thérèse MONNARD

## 1. Introduction

La cité de Spina se trouvant à l'embouchure du Pô était un lieu stratégique pour les échanges commerciaux entre la Méditerranée et l'Europe centrale. Durant plusieurs siècles, elle a donc accueilli des centaines de commerçants venant surtout de Grèce. Dans ce dossier, il sera alors question de comprendre le caractère des échanges entre Athènes et Spina, mais aussi le statut de la cité. Pour ce faire, on commencera avec un rapide panorama de la présence grecque en Adriatique, avant de s'intéresser concrètement à la cité étrusque de Spina, au travers de l'étude de sa nécropole, de son habitat, de son économie et de sa religion. Un petit excursus sera également dédié à la cité d'Adria.

## 2. Les Grecs en Adriatique

Les auteurs antiques nous disent qu'à la suite de la guerre de Troie, plusieurs héros, qu'ils soient Troyens ou Achéens, sont venus s'installer sur les côtes de la mer Adriatique. On retrouve particulièrement la mention d'Anténor et de Diomède. On dit que le premier a fondé la cité qui deviendra *Patavium* (Padoue) et que le second, après avoir fondé plusieurs cités dont *Argyrippa*, en Daunie (Pouilles actuelles), fonde la ville de Spina. Son importance est telle en Adriatique qu'un sanctuaire lui est dédié, dans la région du Delta du Pô<sup>1</sup>.



FIG. 1 - Carte des colonies grecques et des emporia, dans la partie méridionale de la mer Adriatique. (Tiré de : BRACCESI 1977, p. 370).

Durant l'époque archaïque, les commerçants grecs se rendaient déjà dans cette région, afin de s'approvisionner en ambre<sup>2</sup>. On voit, dès lors, apparaître les premières fondations grecques (FIG. 1), dans le sud de la mer Adriatique, comme par exemple Corcyre et Orikos, longtemps attribuées à des colons eubéens<sup>3</sup>. Désormais, on sait que les colons étaient corinthiens<sup>4</sup>. Par la suite, dans le courant du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., Corinthe et Corcyre fondent les cités d'Epidamne-Dyrrachion et d'Apollonia en Illyrie<sup>5</sup>. Au VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., les Cnidiens fondent Kerkyra Melaina<sup>6</sup> et les Eginètes arrivent dans la plaine du Pô.

Au V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., les Grecs fréquentent déjà Spina<sup>7</sup>. En effet, les archéologues ont retrouvé des inscriptions grecques datant de la seconde moitié de ce siècle. On voit aussi qu'il y a une grande importation de céramique attique, que l'on retrouve en quantité dans les nécropoles<sup>8</sup>. Les

<sup>1</sup> CABANES 2001, p. 38.

<sup>2</sup> BRACCESI 1977, p. 53.

<sup>3</sup> CABANES 2001, p. 43.

<sup>4</sup> CABANES 2001, p. 45.

<sup>5</sup> CABANES 2001, p. 48.

<sup>6</sup> CABANES 2001, p. 54.

<sup>7</sup> CABANES 2001, p. 55.

<sup>8</sup> CABANES 2001, p. 56.

Grecs ne viennent donc plus dans la région pour l'ambre, mais pour les ressources de la Vallée du Pô, notamment pour les céréales<sup>9</sup>. C'est surtout durant le IV<sup>e</sup> siècle que l'on voit une réelle colonisation des rivages adriatiques, par les colons grecs<sup>10</sup>.

En effet, durant les siècles précédents, Grecs et Etrusques étaient en contact surtout grâce au commerce et beaucoup moins grâce à la colonisation<sup>11</sup>. Plusieurs études ont été faites, afin de comprendre quel chemin (FIG. 2), les commerçants grecs empruntaient pour arriver jusqu'au Delta du Pô et plusieurs chercheurs pensent qu'ils devaient naviguer le long de la côte épirote et traverser à hauteur d'Ancône, pour continuer le long des rives italiennes, on y retrouve plusieurs petites *emporía*<sup>12</sup>. Les cités d'*Epidamne-Dyrrachion* et d'*Apollonia* devaient également servir d'escales<sup>13</sup>.



FIG. 2 - Restitution de la route de navigation des commerçants athéniens. (Tiré de : BRACCESI 1977, p. 368).

### 3. Spina

#### 3.1. Histoire de la recherche

Le site de Spina a disparu progressivement du paysage, entre le X<sup>e</sup> siècle et le XVI<sup>e</sup> siècle de notre ère, à cause des inondations progressives et de l'agrandissement de la lagune. Il est toutefois identifié, dans le courant du XX<sup>e</sup> siècle, à la suite de travaux visant à réduire ce genre de phénomènes<sup>14</sup>. Les érudits s'intéressent à cet endroit depuis le Moyen Age et au XVII<sup>e</sup> siècle et un médecin bolognais, G. F. Bonaveri, émet déjà l'hypothèse que le site se trouve dans la Vallée Trebba, près de Comacchio. Elle sera validée deux siècles plus tard. En effet, en 1922, on retrouve fortuitement des céramiques attiques, ainsi que des bronzes, dans cette même vallée<sup>15</sup>.

C'est l'archéologue A. Negrioli qui mènera les premières fouilles, dans les années 1920. Dix ans plus tard, S. Aurigemma les reprend et met au jour, dans la Vallée Trebba, la partie nord de la nécropole, exhumant plus de 1200 tombes. Dans les années 1950, sous la direction de P. E. Arias et de N. Alfieri, directeur du Musée archéologique National de Ferrare, les archéologues s'occupent de la partie sud et découvrent 3000 autres tombes. Par la suite, on s'intéressera à la Vallée Mezzano, afin d'étudier le noyau urbain<sup>16</sup>. Actuellement, plusieurs études sont réalisées à l'Université de Zurich, notamment par le biais d'A. Mistireki<sup>17</sup>.

<sup>9</sup> BRACCESI 1977, p. 135.

<sup>10</sup> CABANES 2001, p. 56.

<sup>11</sup> D'ERCOLE 2005, p. 167.

<sup>12</sup> BRACCESI 1977, p. 71.

<sup>13</sup> BRACCESI 1977, p. 24.

<sup>14</sup> DI FRANCESCO 2011, p. 7.

<sup>15</sup> DI FRANCESCO 2011, p. 8.

<sup>16</sup> DI FRANCESCO 2011, p. 9.

<sup>17</sup> <http://www.archaeologie.uzh.ch/de/klarch/Forschung/Qualifikationsprojekte/Dissertationen/Mistireki-Aleksandra.html> (consulté le 13.06.19).

### 3.2. Cadre géographique

Spina se trouve sur la côte ouest de l'Adriatique (FIG. 3), au sud du delta du Pô, directement rattachée à un ancien bras du fleuve. Le paysage antique était complètement différent du paysage actuel. En effet, ces changements sont dus à l'érosion de la chaîne des Apennins et à tous les sédiments qui sont transportés par le Pô. Les Etrusques semblent s'être établis à Spina, afin d'avoir un accès rapide à la mer, ainsi qu'un port bien abrité, car il ne donnait pas directement sur la large<sup>18</sup>.



FIG. 3 – Localisation de la cité de Spina. (Tiré de BRACCESI 1977, p. 371).

### 3.3. Cadre chronologique

La cité remplit sa fonction d'emporion du VI<sup>e</sup> au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>19</sup>. En effet, les Etrusques fondent Spina en 540 av. J.-C. Représentant l'accès à l'Etrurie padane pour les Méditerranéens, elle va jouer un rôle dominant, dans l'Adriatique. C'est durant la Pentécontaétie que la cité va vivre son apogée, de part ces contacts réguliers avec les Grecs<sup>20</sup>. Toutefois Spina n'est pas une colonie grecque, mais bien une installation étrusque, profitant aux Méditerranéens<sup>21</sup>.

Durant le IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., l'activité économique de la cité diminue. Les chercheurs pensent que c'est dû au repli des Etrusques vers le sud-ouest, suite à l'arrivée des Celtes, dans la Vallée du Pô. Ce qui est toutefois étonnant, c'est que les échanges avec Athènes restent importants, malgré la Guerre du Péloponnèse. La ville est détruite brutalement, dans la première partie du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., probablement par des Celtes. Au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., l'ancienne cité du delta du Pô n'est plus qu'un village, ne se retrouvant pas dans les itinéraires de l'époque augustéenne<sup>22</sup>.

### 3.4. Nécropole

Comme il a été mentionné ci-dessus, les archéologues ont mis au jour plus de 4000 tombes, dans la Vallée Trebba et la Vallée Pega (FIG. 4). Ce qui est très intéressant dans cette nécropole, c'est le grand nombre de vases attiques à figure rouge (FIG. 5) que l'on a retrouvé<sup>23</sup>, mais aussi le fait que Grecs et Etrusques ont été inhumés aux mêmes endroits, avec un rite, un mobilier et une orientation similaires<sup>24</sup>. On voit aussi qu'il y a des mélanges culturels tant chez les uns que chez les autres<sup>25</sup>.

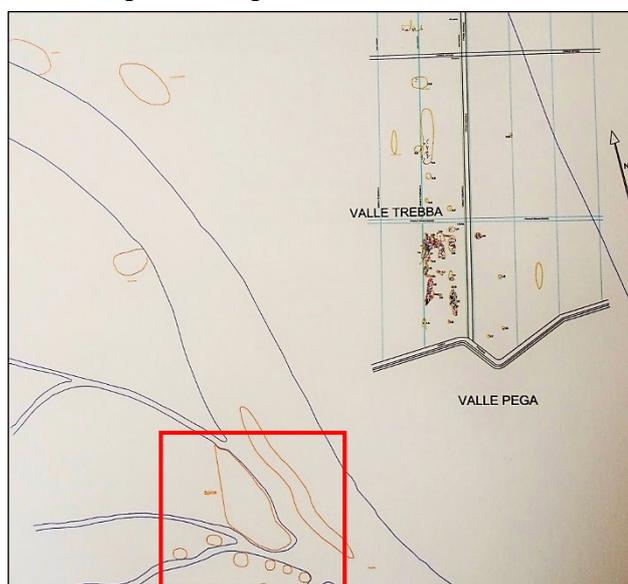


FIG. 4 - Localisation de la nécropole nord-est de Spina (Tiré de REUSSER 2017, Taf. 54).

<sup>18</sup> DI FRANCESCO 2011, p. 6.

<sup>19</sup> DI FRANCESCO 2011, p. 3.

<sup>20</sup> BRACCESI 1977, p. 148.

<sup>21</sup> CABANES 2001, p. 55.

<sup>22</sup> DI FRANCESCO 2011, p. 14.

<sup>23</sup> DI FRANCESCO 2011, p. 3.

<sup>24</sup> D'ERCOLE 2005, p. 177.

<sup>25</sup> DI FRANCESCO 2011, p. 16.

C. Di Francesco nous dit que : « pour les incinérations, les restes étaient soit directement posés au fond du coffre, soit mis dans un vase, ou plus rarement dans des coffres en argile ou en marbre, le tout déposé dans le coffre en bois, avec le mobilier funéraire. S'il n'y avait pas de coffre, les cendres pouvaient être mises dans un tissu, puis déposé dans un trou dans la terre. Comme marqueur de tombes, on a soit un monticule de terre, soit un gros galet de rivière posé verticalement. On peut distinguer les tombes féminines des masculines, par le mobilier. En effet, chez les femmes, on retrouvait des éléments pour le tissage, des ornements et objets cosmétiques, mais aussi des hydries, des pelikai, des pyxides. Pour les hommes, on a surtout des strigiles et des armes<sup>26</sup> ».



FIG. 5 – Exemple de céramique attique à figures rouges.  
(Tiré de : Braccesi 1977, p.350).

En général, à Spina, le mobilier est celui du banquet. On retrouve donc soit de grands vases, comme des *ænochoés*, des *olpai*, des hydries, soit des vases à boire, comme des *skyphoi* et des *kylikes*. Il y a, dans la plupart des sépultures, un cratère posé au niveau de la tête du défunt. Dans les inhumations des enfants, on retrouve plutôt des petits vases, des jouets en terre cuite et des amulettes. Dès le milieu du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., on remplace les vases attiques à figures rouges par des vases en bronze étrusques. Les quelques vases attiques sont des biens familiaux qui semblent avoir été transmis sur plusieurs générations<sup>27</sup>.

Suite à la crise politique et économique d'Athènes, dans la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., on remplace totalement la céramique grecque par de la céramique produite par les Etrusques. Dans les sépultures grecques, on a quelques inscriptions et quelques amphores gréco-italiotes et, dans les sépultures indigènes, on retrouve des éléments typiques appartenant aux Vénètes et aux Celtes<sup>28</sup>.

éléments typiques appartenant aux Vénètes et aux Celtes<sup>28</sup>.

### 3.5. Habitat

Spina était une ville lagunaire dans le paysage du delta du Pô (FIG. 6). Construite au confluent d'un ancien bras du Pô, le Spinete, l'agglomération était dispersée, semblable aux autres villes côtières de l'Adriatique septentrionale. Bien avant la venue des Grecs, la cité de Spina avait un noyau urbain structuré<sup>29</sup>. En effet, elle était organisée selon un plan orthogonal et avait un port à proximité. Le noyau urbain se trouve dans l'actuelle Vallée Mezzano, sur environ six hectares<sup>30</sup>. Les habitations prenaient place dans des îlots rectangulaires et ne devaient pas avoir plus d'un étage<sup>31</sup>.

Les archéologues ont retrouvé, à différents endroits, des couches de destructions et de reconstructions dues à de nombreux incendies et inondations. En effet, les habitations

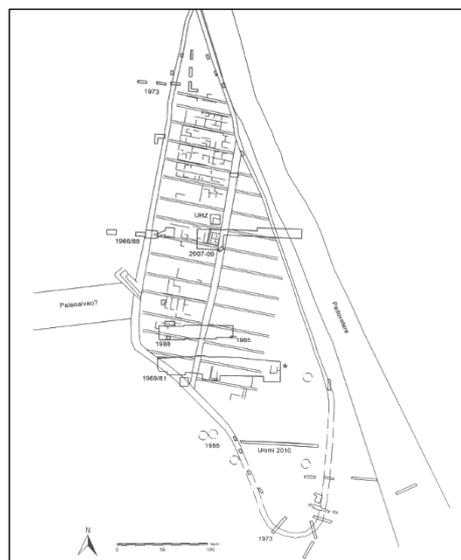


FIG. 6 – Plan de Spina  
(Tiré de : REUSSER 2017, Taf. 27).

de Spina étaient construites en bois, avec des cloisons en roseau tissé et recouvert d'argile, le tout se tenant sur une plateforme en argile. Les fouilles ont mis au jour un mobilier varié, avec des fragments

<sup>26</sup> DI FRANCESCO 2011, p. 17 (Traduction de l'italien par l'auteure).

<sup>27</sup> DI FRANCESCO 2011, p. 18.

<sup>28</sup> DI FRANCESCO 2011, p. 19.

<sup>29</sup> BRACCESI 1977, p. 143.

<sup>30</sup> DI FRANCESCO 2011, p. 14.

<sup>31</sup> REBECCHI 1998, p. 286.

de tables, des vases de banquet à figures noires et rouges, de la céramique étrusque, des fragments d'assiettes en bois, des paniers en osier, des broches, des poids, etc<sup>32</sup>.

### 3.6. Economie

Le mobilier et les structures funéraires ne laissent voir, à Spina, aucune hiérarchisation de la société grecque. En effet, elle devait être essentiellement composée de commerçants et d'esclaves<sup>33</sup>. Même si Grecs et Etrusques tiraient leur subsistance dans les ressources naturelles, en pratiquant plusieurs activités, comme l'agriculture, l'élevage et la pêche<sup>34</sup>. C'est surtout durant le V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., que l'on a des contacts commerciaux très importants entre Athènes et l'emporion du delta du Pô<sup>35</sup>.

En effet, comme Spina est placée à l'entrée de la Vallée du Pô, il n'est pas étonnant de rencontrer des commerçants venus de Méditerranée, le voyage entre la Grèce et l'Italie devant durer environ trois semaines. En échange de leurs produits, les Grecs ramenaient chez eux, de grandes quantités de céréales, mais aussi des métaux, des chevaux, des porcs et des poules<sup>36</sup>.

Une fois arrivés à Spina, les produits méditerranéens étaient transportés dans le nord, par les différentes routes commerciales, jusqu'en Europe centrale<sup>37</sup>.

### 3.7. Religion

On n'a que peu d'éléments concernant la vie religieuse à Spina. On peut donc se demander si les sanctuaires étaient faits en matière périssable, comme les habitations, ou si l'intérêt pour la fouille de la nécropole était trop grand. Toutefois, quelques éléments, comme des inscriptions<sup>38</sup> grecques et étrusques et des statuettes en terre cuite, représentant des animaux, des fruits et des personnages féminins<sup>39</sup>, nous montrent qu'il devait y avoir plusieurs lieux de culte dans la région, dont un dans la Vallée Lepri, un autre dans la Vallée Pega et un autre, de plus petites dimensions, dans la Vallée Trebba, à proximité de la nécropole<sup>40</sup>. Le sanctuaire le plus important devait se trouver le long de la rive gauche de l'ancien bras du Pô, à environ trois kilomètres de la cité, sur une colline<sup>41</sup>.

## 4. Adria

La cité d'Adria se situe également dans le delta du Pô, à quelques kilomètres au nord de Spina. Il s'agit aussi d'une fondation étrusque, toutefois, c'est d'abord dans cet *emporion* que les commerçants grecs se sont installés, dès le milieu du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>42</sup>. Les archéologues ont retrouvé de la céramique étrusque datée entre la fin du VII<sup>e</sup> siècle et le début du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>43</sup>. A cette époque, les Etrusques avaient déjà organisé la ville avec un plan orthogonal, des canaux et des îlots d'habitation. Comme pour Spina, les maisons étaient construites avec des matériaux périssables. Dans les nécropoles, se situant autour de celles-ci, on a retrouvé des céramiques attiques à figures noires et rouges<sup>44</sup>, datant de la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>45</sup>. Par la suite, au V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., les

---

<sup>32</sup> DI FRANCESCO 2011, p. 15.

<sup>33</sup> DI FRANCESCO 2011 p. 20.

<sup>34</sup> DI FRANCESCO 2011, p. 22.

<sup>35</sup> BRACCESI 1977, p. 137.

<sup>36</sup> DI FRANCESCO 2011 p. 24.

<sup>37</sup> DI FRANCESCO 2011, p. 25.

<sup>38</sup> REBECCHI 1998, p. 135.

<sup>39</sup> DI FRANCESCO 2011, p. 29.

<sup>40</sup> DI FRANCESCO 2011, p. 28.

<sup>41</sup> REBECCHI 1998, p. 223.

<sup>42</sup> LECLANT 2011, p. 21.

<sup>43</sup> D'ERCOLE 2007, p. 160.

<sup>44</sup> LECLANT 2011, p. 21.

<sup>45</sup> RODRIGUEZ 2008, p. 249.

commerçants grecs abandonnent progressivement Adria pour Spina. On le voit notamment à travers du mobilier funéraire. En effet, les importations attiques diminuent à cette période. Malgré son déclin, la cité d'Adria reste toujours active, à l'époque romaine<sup>46</sup>.

## 5. Conclusion

Dans ce dossier, nous avons pu voir que Spina et Adria n'étaient pas directement des fondations grecques et que les commerçants athéniens ne s'étaient pas approprié ces villes, afin d'avoir le monopole sur l'entrée de la Vallée du Pô. En effet, pour les Grecs, Spina et Adria sont simplement des emporia qui servent de plaque tournante entre la Méditerranée et l'Europe transalpine, même s'ils se sont installés et ont partagé des éléments culturels avec les Etrusques, comme on peut le voir d'après l'étude des nécropoles et de leur mobilier.

## 6. Bibliographie

- |                   |   |
|-------------------|---|
| CABANES 2001      | CABANES P., <i>Histoire de l'Adriatique</i> , Paris : Seuil, 2001.  |
| BRACCESI 1977     | BRACCESI L., <i>Grecità adriatica</i> , Bologne : Pàtron, 1977.   |
| D'ERCOLE 2005     | D'ERCOLE M. C., « Identités, mobilités et frontières dans la Méditerranée antique. L'Italie adriatique, VIII <sup>e</sup> -V <sup>e</sup> s. av. J.-C. », in <i>Annales. Histoire, Sciences Sociales</i> , vol. 60 <sup>e</sup> année, no. 1, 2005, p. 165-181.                 |
| D'ERCOLE 2006     | D'ERCOLE M. C., « Figures hybrides de l'identité : le cas de l'Adriatique préromaine (VI <sup>e</sup> -IV <sup>e</sup> s. av. J.-C.) », in : LUCE J. M., <i>Identités ethniques dans le monde grec antique, Actes du Colloque Toulouse 2006</i> , Pallas, 73, 2007, p. 159-179. |
| DI FRANCESCO 2011 | DI FRANCESCO C., <i>Spina</i> , Ferrara : Museo Archeologico Nazionale di Ferrara, 2011.  |
| LECLANT 2011      | LECLANT J., <i>Dictionnaire de l'Antiquité</i> , 2 <sup>e</sup> éd, Paris : PUF, 2011.  |
| REBECCHI 1998     | REBECCHI F., <i>Spina e il delta padano : Riflessioni sul catalogo e sulla mostra ferrarese</i> , Rome : L'Erma di Bretschneider, 1998.   |
| REUSSER 2017      | REUSSER C., <i>Spina – Neue Perspektiven der archäologischen Erforschung</i> , Verlag Marie Leidorf GmbH, 2017.   |
| RODRIGUEZ 2008    | RODRIGUEZ P., <i>Pouvoir et territoire</i> , Publications de l'Université de Saint Etienne, Centre de recherche en Histoire, 2008.  |

---

<sup>46</sup> LECLANT 2011, p. 21.

# L'ÉTRURIE PADANE : LE SITE DE FORCELLO

Noa AEBY

## 1. Introduction

Installés en Italie vers le XI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., les Étrusques contrôlaient un territoire correspondant à la Toscane, à l'Ombrie occidentale et au nord du Latium, territoire délimité par les Apennins au nord, les côtes tyrrhéniennes à l'ouest, l'Arno à l'est et le Tibre au sud. L'apogée de la civilisation étrusque survint aux VII<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles, période durant laquelle ils étendirent leur territoire en Italie centrale, en Campanie et dans la vallée du Pô (FIG. 1).<sup>1</sup> C'est donc au VI<sup>e</sup> siècle que les Étrusques,

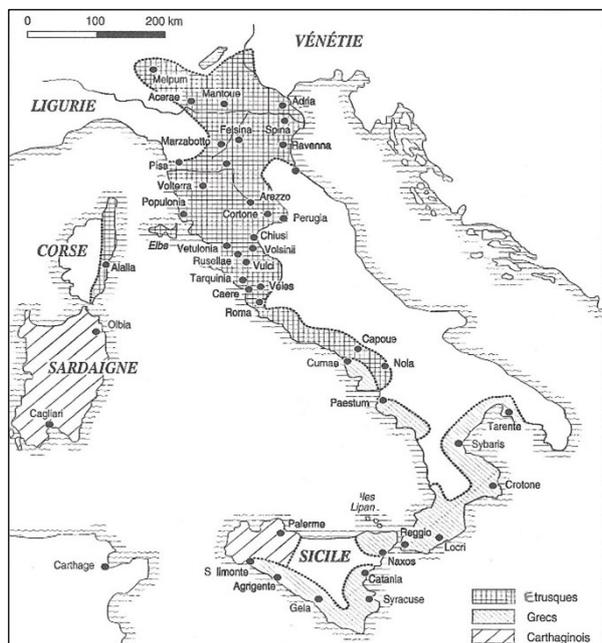


FIG. 1 : L'expansion étrusque au VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

(Tiré de : IROLLO, 2004, p. 9).

cherchant des débouchés commerciaux, commencèrent à s'établir dans la plaine padane, le long des axes commerciaux. S'ensuivirent des échanges fructueux avec les commerçants grecs naviguant sur la mer Adriatique et mouillant dans les ports d'Adria et de Spina ; avec les populations de la culture de Golasecca qui occupaient le territoire correspondant à la Lombardie occidentale, au Piémont oriental et au canton du Tessin et contrôlaient les cols alpins menant aux vallées du

Rhin et du Rhône ; avec les Vénètes au nord du Pô, et avec les Celtes d'Europe centrale et occidentale<sup>2</sup>. Ce dossier portera en premier lieu sur les relations commerciales en Étrurie padane, puis il se penchera sur le site de Forcello, un des plus anciens centres étrusques dans la plaine padane, et sur le rôle de celui-ci dans le commerce de cette région.

## 2. Le commerce en Étrurie padane

Lorsque les Étrusques virent leur commerce avec les Celtes du sud de la France décliner du fait de la concurrence croissante de l'*emporion* de Massalia fondé vers 600 av. J.-C., ils décidèrent de renforcer leur présence dans la plaine padane.<sup>3</sup> Ainsi, dès 540 av. J.-C., ils fondèrent des centres tels que Marzabotto (BO) et Forcello di Bagnolo San Vito (MT), situé au bord du Mincio. Ces fondations vinrent s'ajouter aux importants points commerciaux que sont les ports d'Adria et de Spina, et les villes de *Felsina* (Bologne), de Parme et de *Melpum* (Milan).<sup>4</sup> La Vallée du Pô était une région particulièrement importante car elle permettait de faire la liaison entre les Celtes d'Europe centrale et le monde méditerranéen. Le passage vers les Alpes via l'Étrurie padane longeait le Mincio, puis passait par Brescia, Bergamo, Como, Monte Ceneri, Bellinzona et le col du Saint Bernardino.<sup>5</sup> Aux VI<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles av. J.-C., l'Italie du nord ne connaissait pas encore la monnaie frappée. La monnaie en vigueur consistait en *aes rude*, des fragments de bronze détachés de barres ou de pains

<sup>1</sup><http://www.parcoarcheologicoforcello.it/etruschi-del-forcello>

<sup>2</sup>DE MARINIS 2008, p. 133 et DE MARINIS 1988, p. 68.

<sup>3</sup>Chapitre basé sur DE MARINIS 2007, p. 203-206 et p. 265-268.

<sup>4</sup>ROBERT 2004, p. 80-81.

<sup>5</sup>DE MARINIS, 1988, p.71.

de forme définie, mais sans marque, dont la valeur était déterminée uniquement par leur poids.<sup>6</sup> Il était évidemment possible d'échanger des biens contre d'autres biens. Les Celtes, par exemple, échangeaient de l'étain et de l'ambre contre des produits méditerranéens tels que l'huile d'olive, le vin, les céréales, le porc salé, les céramiques attiques, la vaisselle de bronze étrusque, et les flacons à parfums ou à onguents en verre polychrome.

Au début du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., les villes de *Felsina* et de Marzabotto furent conquises par les Celtes et le site de Forcello fut abandonné. Les Étrusques restèrent dans la région et fondèrent Mantoue et d'autres petits centres le long du Mincio. Mais les invasions gauloises avaient mis fin au réseau commercial qui avait fait la prospérité de l'Étrurie padane. En fait, des Celtes s'établissaient dans la région depuis déjà deux siècles et occupaient progressivement des cités. L'invasion des Sénon au début du IV<sup>e</sup> siècle, qui s'emparèrent de dix-huit cités étrusques du Nord, sonna le glas de l'influence étrusque dans la plaine padane.<sup>7</sup>

### 3. Le site de Forcello

Situé au bord du Mincio (FIG. 2), un affluent du Pô, près de Mantoue, ce site a été découvert suite à la récolte d'objets archéologiques dans cette zone après les labours, dans les années 1960 et 1970. De 1980 à 1983, 157 carottages ont été faits sur 19 hectares pour évaluer la superficie de la zone archéologique en prévision des fouilles. L'extension de l'établissement a été évalué à 12 hectares. Il s'étendait sur une zone de forme triangulaire, le sommet étant au sud-est et la base au nord-ouest.<sup>8</sup> La découverte de mobilier étrusque et



FIG. 2 - Localisation du site de Forcello  
(Tiré de : DE MARINIS 2007, p. 27)

d'inscriptions étrusques sur céramiques, et par là même, l'intérêt porté à une agglomération étrusque située si loin au nord a permis de réunir le financement nécessaire pour deux campagne de fouilles, en 1983 et 1985. Depuis lors, plusieurs campagnes de fouilles, menées par l'Université de Milan sous la direction du prof. Raffaele C. de Marinis, ont été effectuées dans les secteurs R-S 17-19 (FIG. 3).<sup>9</sup>

Les fouilles ont montré que l'établissement étrusque de Forcello a été construit selon un plan orthogonal régulier, partiellement modifié avec le temps. En effet, la zone habitée est traversée par un axe principal orienté SE/NW, large de 15 m, qui croise perpendiculairement des axes parallèles plus étroits. Les maisons, construites selon les mêmes modules et orientations, étaient de plan rectangulaire, avec des cloisons internes, et étaient bâties exclusivement avec des matières périssables (bois, roseaux, paille, argile crue, limon). Elles nécessitaient donc des travaux d'entretien constants ou des reconstructions périodiques, surtout suite à des incendies.

<sup>6</sup>DE MARINIS 2007, p. 248.

<sup>7</sup>ROBERT 2004, p. 50-51.

<sup>8</sup><http://www.parcoarcheologicoforcello.it/etruschi-del-forcello>

<sup>9</sup>Chapitre basé sur DE MARINIS 2007, p. 11-92.

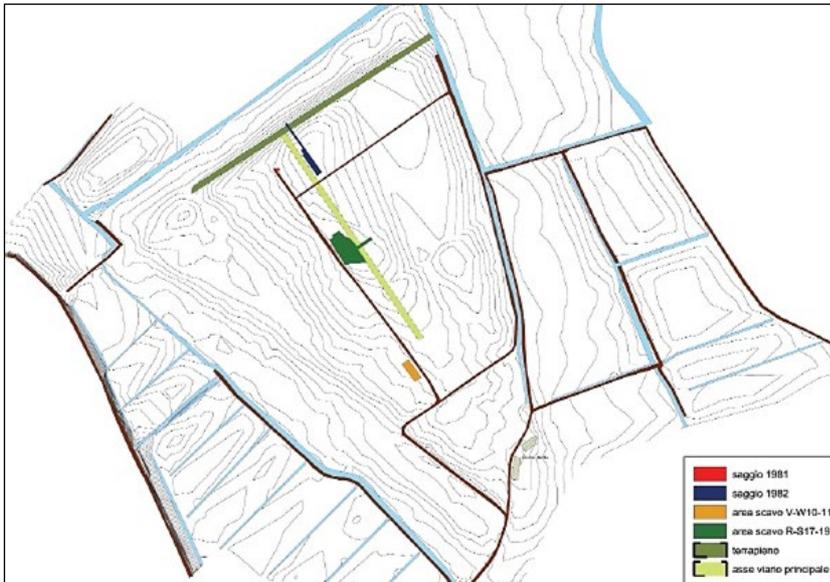


FIG. 3 - Plan des fouilles du site de Forcello (Tiré de : DE MARINIS, 2007, p. 26)

Les tranchées effectuées en 1982 ont montré que le site était protégé au nord-ouest par un talus en argile de 5 m de large à la base, renforcé par une palissade en bois, et cela dès la fondation de l'agglomération. Vers 480/475 av. J.-C., après une inondation qui a déposé une couche de sable de 60 cm d'épaisseur, un deuxième remblai a été construit, probablement en brique et mortier, à 33 m du premier vers l'intérieur de la zone bâtie. Il est resté en usage jusqu'à

l'abandon du site. D'après la prospection aérienne, un remblai devait également protéger les côtés est et ouest. En revanche, rien n'indique la présence d'un ouvrage défensif au côté sud-est. Le Forcello étant une colline principalement formée par l'accumulation de couches anthropiques, les fouilles réalisées dans les secteurs R 18-19 et S 18, sur une superficie d'environ 160 m, ont permis d'esquisser la succession des différentes phases d'habitation nommées de A à I ; A correspondant à la phase la plus récente (voir Tableau en page suivante).

Phase	Période	Structures
I	Fondation de l'agglomération	Phase mal connue. Présence d'une habitation.
H	530-520 av. J.-C.	Zone artisanale en plein air dédiée à la métallurgie du bronze et du fer, avec une série de foyers et de fosses servant à stocker l'eau et à décanter l'argile. Présence de scories de forges, de battitures, de chûtes métalliques, de barres et de lingots en bronze, d'objets inachevés et d'outils.
G	520-510 av. J.-C.	Une seule grande maison
F	510-500 av. J.-C.	Peut-être suite à une inondation, la zone a été aplaniée pour y reconstruire des maisons. La maison F1 est la mieux connue puisqu'un incendie a préservé les vestiges recouverts d'argile pour niveler le terrain au lieu d'être déblayés. Le sol était en terre battue et les murs en <i>Blockbau</i> , à savoir formés de rondins horizontaux entrecroisés. Elle occupait une surface de 175 m <sup>2</sup> et était divisée en quinze pièces rectangulaires séparées par des cloisons en bois. Leur agencement présentait cinq pièces centrales de 21 m <sup>2</sup> , avec des petites pièces d'environ 7 m <sup>2</sup> , chacune alignée le long des côtés sud-ouest et nord-est de la maison, probablement servant de zones de stockage car on y a retrouvé des amphores et des grains à l'origine conservés dans des sacs. Une des grandes pièces servait de cuisine, comme l'atteste la découverte d'un poêle portatif à plaque perforée, de meules et d'un grand nombre de récipients céramiques.
E	entre 500 et 490 av. J.-C.	cf. phase H. La phase E ne dure que quelques mois ou années.
D	490-470 av. J.-C.	Après l'incendie (Phase F), nivelage des décombres, surélévation de la zone avec une couche d'argile de 20 à 70 cm d'épaisseur, et construction d'une maison.
C	470-450 av. J.-C.	Démantèlement complet de la maison de la phase D et remplacement par une maison de plan rectangulaire de 12,3 x 5,2 m. Le long de l'axe médian, trois poteaux équidistants soutenaient le faite du toit. Elle était composée d'une grande pièce de 10 m de long et d'une pièce plus petite mesurant 2 x 5,2 m ; celle-ci contenait 186 pots remplis de fèves, blé, orge, lentilles et pois, laissant penser à un entrepôt. Destruction de la maison par un violent incendie ; les restes de l'effondrement, au lieu d'être enlevés, ont été scellés par une couche de remplissage.
A et B	450-380 av. J.-C.	Phases mal connues : les structures ont été détruites par les travaux agricoles. Durant cette période, les tuiles avaient remplacé le toit de chaume des maisons en <i>Blockbau</i> des phases G, F et D.

#### 4. Forcello et le commerce en Étrurie padane

Les fouilles archéologiques ont permis de dater la fondation du site vers 540 av. J.-C., et son abandon environ 150 ans plus tard, au début du IV<sup>e</sup> siècle, probablement vers 388 lors des invasions gauloises.<sup>10</sup> Les découvertes effectuées ont révélé que Forcello était le principal établissement étrusque connu pour cette époque en Lombardie, et aussi le site étrusque situé le plus au nord à l'époque archaïque. A cette époque, les eaux du Mincio étaient plus étendues, ce qui fait que Forcello se trouvait sur une presqu'île, à proximité d'une anse aux eaux peu profondes, protégée du courant principal et donc utilisée comme port. Il s'agissait d'un centre de grande importance pour le commerce entre la Méditerranée et l'Europe, puisqu'il se trouvait au croisement de deux axes commerciaux : la voie terrestre, qui partait des cités étrusques d'Italie centrale et passait par les Apennins et les centres de Marzabotto et de Bologne, et la voie maritime, qui partait du bassin égéen, arrivait aux ports d'Adria ou de Spina et poursuivait par voie fluviale. Les marchandises qui arrivaient dans les ports

<sup>10</sup>Chapitre basé sur le site internet du parc archéologique de Forcello.

d'Adria et de Spina étaient transbordées sur des embarcations adaptées à la navigation fluviale, remontaient le Pô et le Mincio, puis rejoignaient le nord par voie terrestre via la Vallée de l'Adige et les routes piémontaises menant à Brescia et Bergamo, puis aux cols alpins. L'autre axe bifurquait vers le sud via *Felsina* et les routes transapennines.

Un grand nombre d'amphores de transport, majoritairement pour le vin et l'huile, ont été retrouvées sur le site, surpassant en quantité tous les autres sites d'Étrurie padane.

Les nombreuses céramiques attiques, à simple vernis noir, ou à figures noires ou rouges, dont certaines ont été réalisées par de grands maîtres athéniens, rendent compte de l'aisance matérielle des habitants de Forcello (FIG. 4-6).



FIG. 4 - Fragment de cratère attribué au peintre de Kleophon, vers 430 av. J.-C. (Tiré de : DE MARINIS 2007, p. 149)

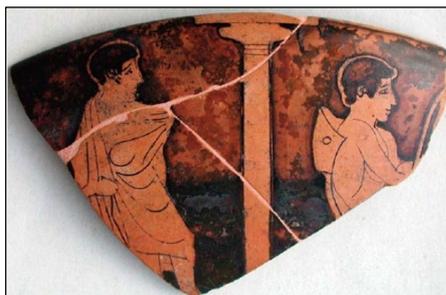


FIG. 5 - fragments de kylix du milieu du V<sup>e</sup> s. av. J.-C. (Tiré de : DE MARINIS 2007, p. 147)

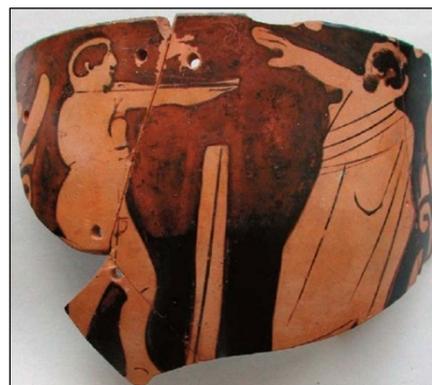


FIG. 6 - Fragment de skyphos du Fat-boy group, début du IV<sup>e</sup> s. av. J.-C. (Tiré de : DE MARINIS 2007, p.155)

Les objets en provenance de la Méditerranée orientale comptent également des flacons à parfum en verre polychrome provenant principalement de Rhodes, des perles de verre dont certaines ont peut-être été produites à Forcello même, deux coquilles de cyprès de la Mer Rouge, une poupée



FIG. 7 - sceau-scarabée représentant Bès combattant un lion (Tiré de : DE MARINIS 2007, p. 195)

corinthienne en argile et un sceau en forme de coléoptère en jaspe vert de fabrication phénico-chypriote qui représente le dieu égyptien Bès combattant un lion (FIG. 7), retrouvé dans le niveau d'incendie de la maison F1. De l'Étrurie provenaient des métaux travaillés ou semi-finis, ainsi que de la vaisselle de bronze liée à la consommation du vin. Les objets provenant du commerce avec les populations de la vallée du Pô, des Alpes et d'au-delà des Alpes comprennent, plutôt que des objets de prestige, des objets d'usages courant. Ont notamment été retrouvés des fibules, des boucles d'oreilles et des pendentifs de la culture de Golasecca, ainsi que des fibules de la fin du Hallstatt et de La Tène provenant de la région correspondant au sud-ouest de l'Allemagne, à la Bourgogne et à la région de la Marne.

Quant à la production locale de Forcello, elle comprend la plupart des céramiques de table et de cuisine (FIG. 8); beaucoup d'objets en fer tels que des clous, des poignées, des anneaux, des crochets, des couteaux, des faucilles, des pointes de lance et même quelques fibules ; de nombreux objets en bronze catégorisés dans vaisselles, armes, outils, éléments de meuble, parures et statuettes. Comme le nombre de bêtes élevées sur le site est supérieur aux besoins de la consommation locale, il est probable que les habitants de Forcello faisaient commerce de porcs salés et de produits laitiers de vaches, de brebis et de chèvres.<sup>11</sup>

<sup>11</sup>DE MARINIS 1988, p.197.



FIG. 8 - Vaisselle de table étrusco-padane des phases A, B et C (Tiré de : DE MARINIS 2007, p. 237)

## 5. Conclusion

Les découvertes faites sur le site de Forcello ont mis en évidence la présence massive d'importations de Grèce mais aussi les échanges avec les Vénètes, avec les populations des Alpes centrales et de la zone transalpine et avec les populations de la vallée du Pô. Le site a par exemple livré des céramiques et des fibules de la culture de Golasecca, ainsi que des fibules du Hallstatt et de la Tène attestant également des relations entre Forcello et l'Europe centrale. Ce site est donc un bon indicateur de la diversité des échanges dans cette région où toutes ces cultures se rencontraient et commerçaient.

## 6. Bibliographie

- BRIQUEL 1999      BRIQUEL, D., *La civilisation étrusque*, Poitiers : Arthème Fayard, 1999.
- DE MARINIS 1988      DE MARINIS, R. C., *Gli Etruschi a nord del Po. Mantova, Palazzo Ducale - Galleria dell'Estivale, 21 settembre 1986 - 12 gennaio 1987*, Catalogo della mostra, Volume 1 (2a ed., Zeta Università 9), Udine : Campanotto, 1988.
- DE MARINIS 2007      DE MARINIS, R. C., *L'abitato etrusco del Forcello di Bagnolo S. Vito (Mantova) : le fasi arcaiche* (2 edizione con aggiunte e correzioni), Firenze : Comune di Bagnolo San Vito, 2007.
- DE MARINIS 2008      DE MARINIS, R.C., « Aspetti degli influssi dell'espansione etrusca in val padana verso la civiltà di golasecca » dans : DELLA FINA G. M. (dir.), *La colonizzazione etrusca in Italia : Atti del XV Convegno Internazionale di Studi sulla Storia e l'Archeologia dell'Etruria*, Rome : Edizioni Quasar, 2008, p. 115-146.
- IROLLO 2004      IROLLO, J.-M., *Histoire des Étrusques*, France : Perrin, 2004.
- ROBERT 2004      ROBERT, J.-N., *Les Étrusques*, Paris : Les Belles Lettres, 2004.

# LES PALÉOVÉNÈTES : ENTRE ADRIA ET ESTE

Estelle VUILLEUMIER

## 1. Introduction

Ce travail consistera à se pencher sur la population dite des Paléovénètes ou Vénètes, qui peuplèrent le nord de l'Italie durant la protohistoire et l'Antiquité. Nous nous pencherons sur leur origine mythique, l'histoire de la recherche, mais aussi leurs coutumes, les habitations et agglomérations, les nécropoles, le culte religieux, leur économie et leur artisanat.

## 2. Les Paléovénètes

### 2.1. Origines

Les Paléovénètes, ou Vénètes, sont un peuple d'origine indo-européenne installé en Italie du Nord qui aurait vécu vers la fin du premier millénaire avant notre ère. Il est mentionné par plusieurs auteurs latins, comme Tite-Live ou Virgile, qui racontent tous deux l'origine supposée et légendaire des Paléovénètes. En effet, Tite-Live, dans son *Histoire romaine*, parle des Vénètes comme une coalition de Troyens et d'Hénètes ayant chassé les Euganéens de la région pour prendre leur territoire :

*« Après avoir chassé les Euganéens, qui habitaient entre la mer et les Alpes, Hénètes et Troyens occupèrent cette contrée. L'endroit où ils débarquèrent tout d'abord se nomme Troie<sup>1</sup>, et c'est de là que le bourg de Troie tire son nom. L'ensemble de la nation a reçu le nom de Vénètes<sup>2</sup>. »*

Virgile, quant à lui, parle lui aussi d'une invasion troyenne dans son *Enéide*. Il mentionne uniquement le troyen Anténor, lors d'une discussion entre Vénus et Jupiter. Il serait, selon l'auteur, le fondateur, de Padoue, la capitale Vénète :

*« Une même infortune, accablés de misère / Les traque encor. Quel terme y fixes-tu, grand roi ? / Anténor, lui, put bien, épargné par les Grecs, / Sonder les golfes d'Illyrie et franchir sauf / Les sources du Timave aux royaumes liburnes, / Mer déchainée qui par neuf bouches bruyamment / Sur les monts gronde, inonde et assourdit les champs, / Put y fonder Padoue, y loger ses Teucères, / Les doter d'un nom neuf, y suspendre les armes / De Troie, s'y reposer en confort et en paix,[...]»<sup>3</sup>*

Les deux auteurs attribuent ici une origine troyenne aux Vénètes, qui, si l'on se fie à eux, seraient des survivants de la guerre de Troie. Ils auraient fui la ville pour se diriger vers l'ouest, avec à leur tête Anténor, qui fonde Padoue. Cela ferait de cette ville la plus vieille cité italienne, qui serait en concurrence avec la future Rome d'Enée et la première cité grecque sur le sol de la péninsule italienne. Il faut savoir que Tite-Live est né à *Patavium*, nom antique de Padoue, tandis que Virgile est né à Mantoue. Ces deux villes, se situant dans la plaine du Pô, ont probablement été des villes touchées par les peuplades vénètes, mais on peut aussi supposer qu'il y a une volonté de mise en avant du lieu d'origine des deux auteurs.

---

<sup>1</sup> Identifié avec l'actuelle ville de Padoue.

<sup>2</sup> Liv., *Hist.*, I, 1.1-3.

<sup>3</sup> Verg., *Aen.*, I, 240-249.

## 2.2. Histoire de la recherche

Les premières découvertes archéologiques ont eu lieu vers 1876, lors de travaux agricoles dans le domaine de Boldo Dolfin, dans la ville d'Este<sup>4</sup>. Des fouilles furent alors lancées entre 1876 et 1877. Les premières trouvailles Vénètes, comme des stèles gravées, furent, dans un premier temps, considérées comme étrusques. Les fouilles se déroulèrent tout autour de l'actuelle ville d'Este (FIG. 1), et révélèrent des centaines de tombes et notamment la fameuse Situle Benvenuti (FIG. 2) en 1880 ; de plus, entre 1880 et 1890 on peut mentionner l'identification d'un important dépôt de matériel votif, attestant l'existence d'un lieu de culte. Ces découvertes aboutirent à une première publication en 1882 de la part d'A. Prosdocimi<sup>5</sup>, mentionnant une nouvelle civilisation nommée « atestina », provenant du nom ancien d'Este, *Ateste*. Des nouvelles découvertes au XX<sup>ème</sup> siècle démontrèrent que la *civilisation atestine* ne se limitait pas à Este, mais avait un territoire plus étendu, passant vers le lac de Garde et au bord du Mincio, situés au nord du Pô, mais aussi près des Alpes, comme au bord du fleuve Livenza et du Tagliamento. Le terme de *Paléovénète*, ou *civilisation paléovénète* est alors adopté à la place de civilisation atestine. Le terme de paléovénète est aujourd'hui un terme général pour nommer les civilisations préromaines de cette région, tandis que le terme de civilisation atestine désigne plus strictement les Vénètes de la région d'Este.

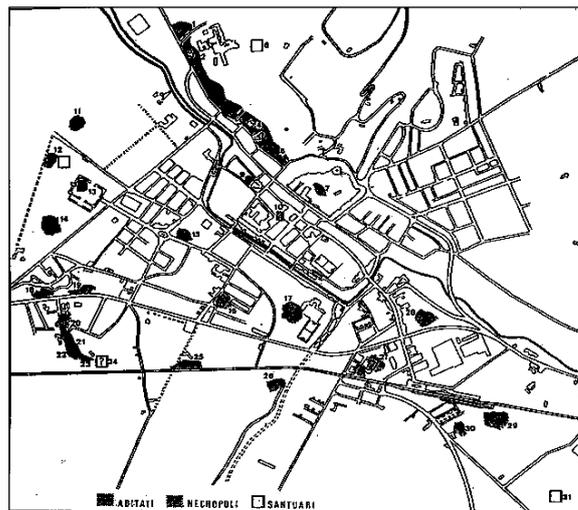


FIG. 1 - Plan de la ville d'Este et des principales découvertes archéologiques. (Tiré de CAPUIS 1993, p.115).

Depuis le XX<sup>ème</sup> siècle, on découvre donc de nouveaux sites comme la nécropole de Montebelluna (TV)<sup>6</sup>, fouillée entre 1959 et 1969, qui démontre une occupation vénète dans la vallée du fleuve Piave dès le VIII<sup>ème</sup> siècle avant notre ère, ou encore le centre culturel de Lagole di Calalzo (BL). On trouve des inscriptions vénètes même de l'autre côté des Alpes, comme à Würmlach (Autriche), lesquelles attestent de l'expansion de cette population vers le nord de l'Europe. Les études de langue permettent d'affirmer que le vénète est bien une langue indo-européenne autonome et non pas une dérivation de l'illyrien, comme suggéré à la base par W. Heilbig<sup>7</sup>. Au niveau de la chronologie, les débuts de l'occupation paléovénète à Este commencent aux alentours de 900 avant notre ère, ce qui correspond au Hallstatt B2. Les thèmes de recherche sont principalement tournés vers les tombes et nécropoles, au vu du grand nombre de découvertes<sup>8</sup>. Toutefois, les lacunes documentaires dues aux fouilles anciennes, laissent des zones

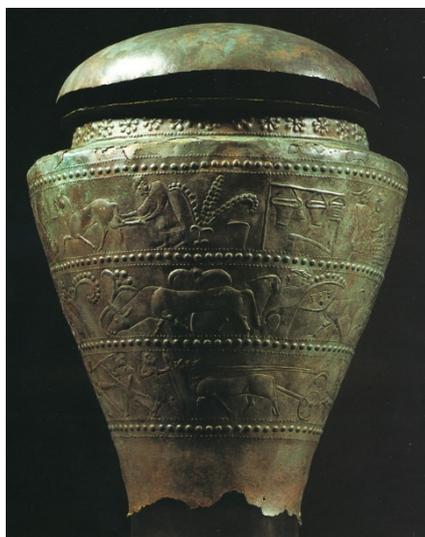


FIG.2 - Situle Benvenuti. (©R.C. De Marinis).

<sup>4</sup> CAPUIS 1993, p. 35.

<sup>5</sup> CAPUIS 1993, p. 36.

<sup>6</sup> CAPUIS 1993, p. 40.

<sup>7</sup> CAPUIS 1993, p. 41. Les habitats et les lieux de culte sont de plus difficile identification en raison de l'emploi presque exclusif de matériaux de construction périssables.

<sup>8</sup> CAPUIS 1993, p. 44.

d'ombre dans les connaissances de cette population, qui commence à être mieux connue seulement grâce aux fouilles archéologiques d'époque moderne.

### **2.3. Les habitats**

Dans la région d'Este, ou plus largement de Padoue, les premiers peuples de l'Âge du Bronze colonisent le nord de l'Italie. Déjà dans des sociétés organisées économiquement et politiquement, on trouvera un grand nombre de mobilier dans la région, notamment des tombes similaires à des tombes princières. La culture Villanovienne, culture principalement de l'Âge du Fer qui touche les territoires étrusques, sera présente sur le territoire au Bronze Final, laissant des nécropoles contenant du mobilier comme des fibules, des urnes funéraires ou encore des épées tordues. La culture paléovénète émergera à l'Âge du Fer à la suite de la culture Villanovienne.

La diffusion large de la culture paleovénète laisse imaginer la présence sur le territoire de plusieurs centres d'habitat. Toutefois, le manque de fouille extensives ainsi que l'occupation ininterrompue de certaines villes, comme Adria, Este, ou encore Padoue rend l'étude de ces sites difficile, car les phases les plus anciennes d'occupation ont été oblitérées.

On sait que les habitations vénètes sont faites de matériaux périssables, au vu de l'absence de restes de constructions en pierre et des traces de trou de poteaux. Les maisons comportaient généralement une seule pièce, le sol était fait d'argile, les murs en plâtre et le toit en paille et en branches. On note aussi la présence de silos, mais aussi d'infrastructures externes, comme des palissades. Les maisons sont toutes de la même taille et sont toutes agencées dans le même sens, même les maisons de plus haute hiérarchie, comme on le voit à partir du V<sup>ème</sup> siècle avant notre ère à Este. Les zones d'habitation sont toujours placées à des endroits stratégiques, comme Adria (RO) qui aura de nombreux contacts avec les Grecs. Elles sont soit sur des collines, soit au bord des rivières et lacs, comme à Garde (VE), ou soit dans les plaines, comme à Padoue.

Les agglomérations s'organisent en forme de « taches de léopards ». En effet, le centre urbain se trouve composé de plusieurs éléments. Tout d'abord, le noyau principal est composé d'un secteur résidentiel et de production. Celui-ci est entouré d'une campagne structurée et de centres « charnières », qui sont des agglomérations de petite taille, éloignées du centre urbain mais faisant partie de son territoire.

### **2.4. L'économie**

L'économie des Vénètes est axée sur plusieurs domaines. D'abord, l'agriculture, qui, comme à l'Age du Bronze, est très structurée, et l'élevage. Celui-ci est diversifié, bien qu'essentiellement constitué de moutons, pour leur laine, mais aussi de chevaux, que l'on retrouve dans les nécropoles, mais aussi mentionnés chez Homère, ou encore Euripide<sup>9</sup>, qui attestent le commerce de ces animaux dont la qualité dans la course est renommée dans l'Antiquité. L'élevage et la vente de chevaux sont donc essentiels pour la région, mais ces animaux sont aussi employés pour la guerre et comme facteur de distinction sociale. Au niveau de l'économie agraire, la vigne, que les Romains exploiteront pour produire le vin rhétique, mais aussi le millet, l'avoine, le blé, les fèves et les lentilles sont cultivés avec un système de jachère. Quant à la céramique, on a encore peu d'informations sur le mode opératoire effectué par les Vénètes. On sait que les vases les plus anciens sont modelés, puis le tour est introduit entre le VIII<sup>ème</sup> et le VII<sup>ème</sup> siècle avant notre ère. La céramique est d'abord cuite en fosse, puis, au V<sup>ème</sup> siècle avant notre ère, des innovations technologiques de cuisson amèneront à la production de céramique grise. Pour le métal, la production d'objets était faite à la cire perdue et

---

<sup>9</sup> CAPUIS 1993, p. 102.

surtout par forgeage, comme dans le cas des situles en bronze. On sait qu'il y avait des fonderies, comme à Montebello Vicentino (VI), mais aussi des activités de transformation du fer et de forgeage.

## 2.5. Les nécropoles

Les nécropoles se trouvent en dehors de l'habitat, généralement au bord des rivières. Les études sur les nécropoles se basent sur un principe d'« archéologie de la mort », visant à étudier la culture et la civilisation, ainsi que sa hiérarchie au travers des tombes.

Le rite funéraire à proprement parler est la crémation, mais, faute de fouilles anciennes, on retrouve peu d'*ustrinum*, lieu de la crémation, et on ignore comment ce rite s'effectuait ; la présence d'un lit en bois est toutefois concevable. Le défunt était paré de vêtements et de bijoux, mais aussi d'autres objets qui étaient ensuite placés dans la tombe avec lui, soit dans un ossuaire, soit à côté. Les objets funéraires sont des indicateurs du sexe, mais aussi du rang social du défunt et de son âge. L'urne cinéraire était probablement recouverte d'un tissu ou d'un vêtement du mort, selon un principe d'anthropomorphisation volontaire. Des études encore en cours visent à analyser les sols pour trouver la présence d'éléments en matière périssable qui auraient disparu au cours du temps.

La tombe elle-même varie en fonction du temps et de la région. On peut avoir de simples fosses quadrangulaires, présentant parfois une dalle de couverture, des tombes à caisson en bois et des tombes à « *dolio* ». Les fosses ne sont pas forcément individuelles : on peut retrouver plusieurs vases funéraires dans la même structure, laissant penser à des réouvertures dans le cadre d'un groupe familial. Il arrive que certains vases soient vidés dans un autre et retournés. On a découvert que les tombes étaient signalées par un petit tumulus, indiquant l'emplacement de la sépulture. On trouve aussi, surtout dans le second Âge du Fer des fosses funéraires sans mobilier ou avec peu de mobilier de mauvaise qualité. D'après certains chercheurs, ces tombes seraient des tombes d'esclaves, qui auraient servi de mort d'accompagnement à leur maître<sup>10</sup>, ou alors des tombes allochtones qui pratiquaient d'ordinaire l'inhumation. Les deux cas sont possibles et ne sont pas forcément dissociables. On trouve aussi dans de nombreuses nécropoles, comme à Este, Padoue ou encore dans la nécropole de San Massimo des tombes contenant des chevaux, ce qui démontre le lien entre l'homme et le cheval dans la région.

## 2.6. Les lieux de culte

En ce qui concerne les cultes, on a retrouvé beaucoup de dépôts votifs. On n'a pas d'informations sur des temples architecturés, qui auraient été eux aussi en matière périssable, mais on constate qu'ils avaient plutôt des lieux sacrés à côté des agglomérations, où l'on relève des délimitations entre les espaces sacrés et civils. À Este, par exemple, se trouve le sanctuaire de *Reitia*, découvert en 1880. Le sanctuaire se situe non loin de la ville, en localité Baratella. On y vénèrait donc *Reitia*, une déesse féminine à l'aspect d'une *potnia théron* ayant manifestement une grande place dans le culte vénète et qui partage des similitudes avec Diane/Artémis, ou encore Héra et Cérès<sup>11</sup>. Les fouilles ont permis de documenter des objets votifs, comme de la vaisselle de libation, mais aussi des « modèles », des manuels alphabétiques (FIG. 3)



FIG. 3 - Plaque alphabétique retrouvée à Este dans le sanctuaire de *Reitia*. (Tiré de : <https://www.venetostoria.com/?p=4965> )

<sup>10</sup> CAPUIS 1993, p. 83.

<sup>11</sup> BONNEFOY 1992, p. 32.

offert lors des cultes. C'est dans les sanctuaires que le plus grand nombre d'inscriptions vénètes ont été répertoriées.

### 3. Conclusion

La fin de la culture paléovénète est principalement due aux invasions celtiques que le nord de l'Italie connaît vers la fin de l'Âge du Fer ; les Paleovénètes disparaîtront définitivement lors de l'arrivée de Romains et de l'intégration de leur territoire à Rome.

La culture paléovénète est une culture multiple et ancienne, qui pose les fondements de l'histoire italienne. Si elle fut oubliée pendant longtemps, on voit à quel point elle est en réalité proche de Rome. La même mythologie, mais aussi la puissance économique de l'époque la mettrait presque à égalité avec Rome. On y voit un peuple organisé, reliquat de la culture villanovienne, qui présente une culture et un mode de vie élaboré. Axés sur l'économie, c'est un peuple indépendant tout en gardant et cultivant des relations avec les autres peuples de la Gaule Cisalpine.

### 4. Bibliographie

- BONNEFOY 1992      BONNEFOY Y., *Roman and European Mythologies*, Chicago : The University of Chicago Press, 1992, Traduit par W. Doniger d'après le *Dictionnaire des mythologies et des religions des sociétés traditionnelles et du monde antique*, Paris : Flammarion, 1981.
- CAPUIS 1993      CAPUIS L., *I Veneti : Società e cultura di un popolo dell'Italia preromana*, Biblioteca di archeologia 19, Milano : Longanesi, 1993.
- Liv. *Hist*      Tite-Live, *Histoire Romaine I*, Texte et traduction par Jean Bayet (texte) et Gaston Baillet (Traduction), Paris : Les belles-Lettres, 1985.
- Verg. *Aen*      Virgile, *L'Énéide*, traduction d'Olivier Sers, texte établi par Jacques Perret, Paris : Les belles-Lettres, 2015



# **BRIXIA : L'URBANISME DE LA VILLE ROMAINE**

Sandra S. DA SILVA

## **1. Introduction**

Située non loin du Lac de Garde, la ville de Brescia, bien qu'ayant souffert du raid des Huns en 452 de notre ère, possède encore des vestiges de son époque romaine. Elle présente en effet un exemple d'urbanisme romain classique quoique particulier. Afin de pouvoir aborder l'urbanisme de la ville à cette époque, il est avant tout important d'évoquer les différents contacts, conflits, traités et accords que le peuple des Cénomans a eu avec les Romains.

La partie principale du dossier se penche sur l'urbanisme romain de cette ville principalement pendant les époques augustéennes, flavienne et sévérienne. Ainsi, elle aborde plus précisément la trame urbaine classique romaine, le forum fermé, édifice public par excellence, ainsi que les installations d'eau, indispensables à une ville romaine.

## **2. Histoire de la ville de Brescia**

### **2.1. Les Cénomans et les premiers contacts avec Rome**

La ville de Brescia, située dans l'actuelle région italienne de la Lombardie, est traversée par la rivière *Mella*, affluent de l'*Oglio*, et est cernée au nord et à l'est par une série de montagnes entourant le lac de Garde.

Les sources littéraires du I<sup>er</sup> siècle av. n. è. citent déjà la ville de Brescia comme étant la capitale des Cénomans, un peuple celtique originaire de la région française du Mans ayant migré au V<sup>e</sup> siècle av. n. è. Polybe nous raconte que c'est vers 225 av. n. è., lors de la guerre contre les populations gauloises d'Italie septentrionale, que les Romains proposent une alliance stratégique aux Cénomans ainsi qu'aux Vénètes<sup>1</sup>. Après la victoire romaine, les Cénomans étendent leur aire d'influence ainsi que leur prestige parmi les autres populations de la Cisalpine, grâce à cette alliance<sup>2</sup>.

Afin de consolider la conquête du territoire gaulois, les Romains déduisent en 218 av. n. è. les deux colonies de Cremona et Piacenza au grand mécontentement des populations de la Cisalpine dont la plupart suivent Hannibal qui vient de passer les Alpes. A la fin de la Deuxième Guerre punique, à laquelle les Cénomans ne prennent pas part, ces derniers rompent leur traité avec Rome et s'allient à d'autres populations de la Cisalpine pour s'emparer de Piacenza, qui tombe, et assiéger Cremona, sans succès. Ils sont finalement défaits en 197 av. n. è. et à ce moment une collaboration étroite et loyale entre Romains et Cénomans se met en place avec la conclusion, en 194 av. n. è., d'un traité d'alliance. Le rôle des Cénomans est alors de contrôler ainsi que d'affronter les populations septentrionales pénétrant en Italie<sup>3</sup>.

### **2.2. La romanisation du territoire et la concession du droit latin**

Grâce aux échanges commerciaux toujours plus intenses, dus notamment aux voies de communication fluviales, lacustres et terrestres, le processus de romanisation mûrit au cours du II<sup>e</sup> siècle av. n. è. La vivacité de l'artisanat local mais aussi la fertilité de la terre et la beauté naturelle du territoire incitent des personnalités venues surtout d'Italie centrale et méridionale à y investir leur capital.

C'est suite à la guerre sociale, entre 91 et 89 av. n. è., que le *Ius Latii*, soit le droit latin se rapprochant de la citoyenneté, est accordé aux communautés italiennes alliées, comptant parmi elles les

---

<sup>1</sup> Polybe, *Histoire*, II, 5

<sup>2</sup> *Museo Santa Giulia* 1998, p. 11.

<sup>3</sup> *Museo Santa Giulia* 1998, p. 12.

Cénomans. Par la même occasion, la ville de Brescia reçoit le statut de colonie latine sans pour autant faire l'objet d'un apport de colons. Le territoire est alors partagé en lots, réalisés suivant une orientation prédéterminée, ordonné et défriché. Il n'est pas étonnant de constater que ces changements et cette déforestation entraînent une augmentation de la production agricole et profitent ainsi à l'économie de la région<sup>4</sup>.

### 2.3. Du droit latin à l'Empire en passant par l'obtention de la citoyenneté

En 49 av. n. è. les Transpadans deviennent citoyens romains avec la promulgation de la *Lex Roscia* émise par le préteur *Lucius Roscius Fabatus*, pour le compte de Jules César. Le lien avec ce dernier et la présence en territoire transpadan d'exilés mariaux originaires d'Italie centrale et ayant vécu les luttes entre Marius et Sylla, nourrissent les sentiments pro-césariens et, une fois le dictateur mort, pro-octaviens. Après avoir reçu la citoyenneté, les Bressans sont attribués à la tribu *Fabia*.

A présent habités par des citoyens romains, les centres urbains de la Transpadanie se voient attribuer le statut de municipale.

C'est finalement en 8 av. n. è. que l'empereur Auguste accorde à la ville de Brescia le statut de colonie avec le nom de *Colonia civica Augusta Brixia* ; la ville est intégrée à la *X Regio*. Brescia connaît alors une véritable croissance économique, comme l'attestent les différents témoignages archéologiques et épigraphiques parmi les plus abondants et les plus intéressants de l'Italie septentrionale<sup>5</sup>.

Ce sont les Huns, enfin, qui ont raison de la ville romaine de Brescia qu'ils saccagent et brûlent en 452 de notre ère<sup>6</sup>.

## 3. L'urbanisme de la ville de Brescia

### 3.1. Le sanctuaire républicain



FIG. 1 – La cella du sanctuaire républicain (Tiré de : <https://commons.wikimedia.org/w/index.php?curid=40142123>)

Concernant la période républicaine, la ville de Brescia est caractérisée par une construction tout à fait remarquable. Il s'agit d'un sanctuaire bâti sur une ample terrasse entre les pentes de la colline du Cidneo et le *decumanus maximus*<sup>7</sup>. L'aire en question présente un premier édifice daté du II<sup>e</sup> siècle av. n. è. Cependant, les restes encore visibles de nos jours sont datés du I<sup>er</sup> siècle av. n. è., sans doute réalisés pour célébrer l'obtention du droit latin par la ville de Brescia en 89 av. n. è. Ce sanctuaire républicain est constitué de quatre *cellae* contiguës situées sur un podium avec des escaliers d'accès individuels et un portique (ou *pronaos*)

commun soutenu par des colonnes à chapiteaux corinthiens<sup>8</sup>. Chaque architrave comporte une fresque en relief présentant des têtes de bœufs entre lesquelles pendent des guirlandes de feuilles avec des fruits (noix, pommes de pin ou encore raisin) ainsi que des rubans tressés. Les quatre *cellae* constituant le sanctuaire sont voûtées et divisées en trois nefs par deux rangées de quatre colonnes aux chapiteaux ioniques<sup>9</sup>. Une inscription, retrouvée sur le sol de la première *cella* et certainement accrochée au-dessus de la porte d'accès, témoigne de l'évergétisme de *Lucius Hostilius Fronto* et

<sup>4</sup> Museo Santa Giulia 1998, p. 12.

<sup>5</sup> Museo Santa Giulia 1998, p. 13-14.

<sup>6</sup> Museo Santa Giulia 1998, p. 20.

<sup>7</sup> Museo Santa Giulia 1998, p. 28.

<sup>8</sup> ROSSI 2014, pp. 201-205.

<sup>9</sup> Museo Santa Giulia 1998, p. 28.

*Caius Clodius Mergo* pour la réalisation des stucs et des fresques du sanctuaire<sup>10</sup>. Le sol de mosaïques de chaque salle est divisé de la même manière : la nef centrale présente un sol de tesselles blanches dans un cadre noir, les deux nefs latérales ainsi que le sol composant le fond de la salle sur laquelle se tient le support de la statue de culte, sont formés de morceaux de marbre coloré encadrés d'une bordure de pierre rose de Malcesine<sup>11</sup>. Quant aux murs de chaque *cella*, ils portent chacun un décor peint. Par exemple, ceux de la *cella* occidentale, conservés sur une hauteur de 2,20 m, sont décorés de fresques avec des éléments rappelant le premier et le deuxième style pompéien (FIG. 1). En effet, on retrouve, sur les côtés longs de la salle, un *velum* peint avec des guirlandes accompagnées de rubans et, au-dessus de celui-ci, des dalles rectangulaires de marbre coloré bordées d'une frise en méandre. Correspondant aux colonnes délimitant les nefs entre-elles, des colonnes au chapiteau ionique sont reproduites en peinture sur ce même mur. Quant au mur de fond, derrière l'estrade dédiée à la statue de culte et certainement délimitée par des éléments architecturaux en pierre ou en stuc, un décor de carrés de couleurs vives y est représenté<sup>12</sup>. Le reste de l'habitat du I<sup>er</sup> siècle av. n. è., à l'exception des *domus* et du sanctuaire, est réalisé en matériaux périssables, soit en bois ou encore en argile<sup>13</sup>.

### 3.2. La colonie augustéenne

#### 3.2.1. L'organisation des rues et les murailles

Ce n'est qu'en 89 av. n. è., à la suite de la promulgation de la *Lex Pompeia de Gallia Citeriore* et de l'élévation de la ville au rang de colonie, que Brescia se dote d'un premier système urbanistique en s'agrandissant au pied de la colline du Cidneo, ainsi elle est protégée des vents froids du Nord. Il est toutefois généralement admis que la structuration urbaine définitive de Brescia survient à l'époque augustéenne et se termine à l'époque de Tibère<sup>14</sup>.

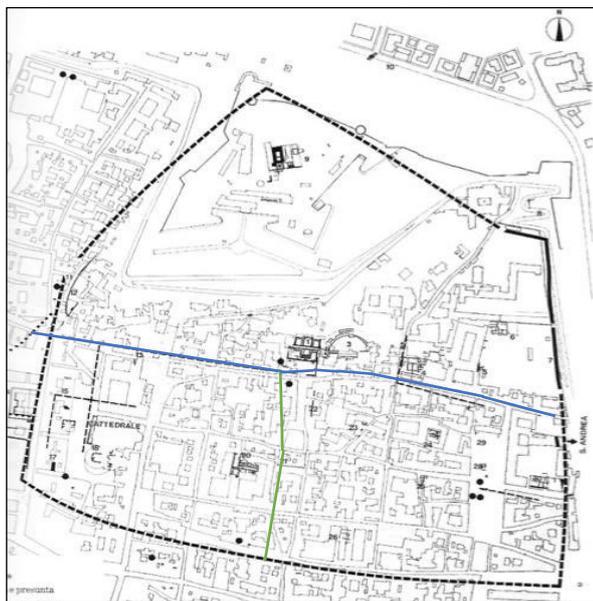


FIG. 2 – Plan de Brescia. Le pointillé désigne les murs de la ville, la ligne horizontale le Decumanus et la verticale le Cardo (Tiré de : SENA CHIESA 1990, p.493).

La ville de Brescia, au début de l'Empire, se pose en véritable exemple du modèle que Rome souhaite donner aux nouvelles colonies de par la régularité de son implantation, des types de bâtiments, de la technique de maçonnerie et du choix des éléments décoratifs. La ville est alors entourée d'une première muraille dont le périmètre cours sur les rues *X Giornate*, *Antiche Mura*, *Tosio* et *Brigida Avogadro*, où une partie de mur subsiste sous le mur médiéval (FIG. 2). Entre la fin de la période républicaine et le début de la période augustéenne, on trouve des exemples de bâtiments résidentiels, témoins du tracé urbain maintenant clairement délimité. A l'époque augustéenne même, la zone du château est agencée de bâtiments allongés à plan rectangulaire et la ville voit s'ériger plusieurs *domus*<sup>15</sup>.

<sup>10</sup> Museo Santa Giulia 1998, p. 29.

<sup>11</sup> ROSSI 2014, p. 207-217.

<sup>12</sup> ROSSI 2014, p. 223-257.

<sup>13</sup> Museo Santa Giulia 1998, p. 29.

<sup>14</sup> Museo Santa Giulia 1998, p. 15-20.

<sup>15</sup> Museo Santa Giulia 1998, p. 15.

Après la bataille de *Bedriacum* (Calvatone, CR) en 69 de n. è., Vespasien encourage la reconstruction des centres de la région ayant subi des dommages dus à la guerre. Brescia se montre alors à la hauteur des plus importants sites d'Italie centrale dans son raccord précis entre l'aire théâtrale et l'aire du forum. La ville, partagée en *insulae* régulières, possède le fameux système des deux axes principaux typiquement romain. Ainsi, le *Decumanus Maximus*, tracé citadin de la *Via Aemilia* provenant de Milan et Bergame, entre dans la ville par la *Porta Bruciata*, passe aux pieds du Capitole et sort de la ville par la *Porta Sant'Andrea* en direction de Vérone (Fig.1). Parallèlement à cet axe Est-Ouest, la ville romaine de Brescia possède plusieurs *decumanes* secondaires. Le *Cardo Maximus*, déjà tracé à l'époque augustéenne, part de la *Piazza del Foro*, suit le tracé de *Via Francesco Crispi*, traverse la *Porta Matolfa* de *Via Tosio* et part en direction de Cremona (FIG. 2). Comme pour le *Decumanus*, la ville présente encore les vestiges de *cardines* mineurs<sup>16</sup>.



FIG. 3 – La Victoire ailée  
(Tiré de : [www.fondazionebresciamusei.it](http://www.fondazionebresciamusei.it) )

### 3.2.1. Le forum romain et le théâtre

Point de convergence des deux voies principales de la ville, le forum est, dans sa phase la plus ancienne, délimité au nord par le sanctuaire républicain, soit le complexe cultuel le plus important de toute l'Italie septentrionale du I<sup>er</sup> siècle av. n. è. Mais c'est le Capitole, érigé vers 73-74 de notre ère sous le règne de Vespasien qui se dresse aujourd'hui encore au nord du forum. Ce temple a livré une statue féminine unique en bronze, réalisée à la cire perdue, vêtue d'un *chiton* et d'un manteau (FIG. 3). Il s'agit d'une Victoire ailée bien documentée dans l'art romain<sup>17</sup>.

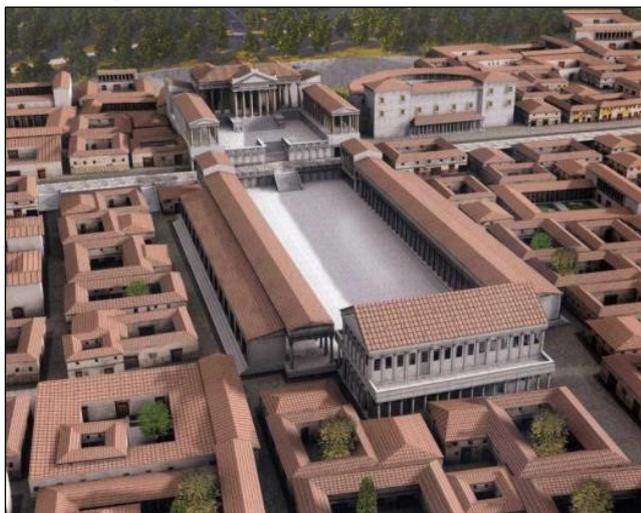


FIG. 4 – Reconstitution du forum et du théâtre (Tiré de : [www.turismobrescia.it](http://www.turismobrescia.it) )

Le forum fermé est donc composé de trois parties distinctes mais regroupées : le Capitole, soit l'aire sacrée, une aire publique de marché ainsi qu'une basilique (FIG. 4). On accède au Capitole par l'intermédiaire d'un escalier débouchant également sur le *Decumanus Maximus* traversant le forum. Notons que l'aire sacrée ainsi que la partie publique sont délimitées à l'Est et à l'Ouest par un portique massif dont il ne reste aujourd'hui qu'une colonne monolithique de marbre au croisement entre la *Piazza del Foro* et le *Vicolo Lungo*. Comme c'est de rigueur pour ce genre de forum, une basilique vient fermer l'espace au sud. Dans ce cas précis, les vestiges de cette basilique à plan quadrangulaire, construite vraisemblable à l'époque augustéenne et restructurée à l'époque flavienne, sont encore visibles sur le bâtiment n°3 de la *Piazzetta Giovanni Labus*<sup>18</sup>.

En lien avec le forum fermé, le théâtre se tient un peu plus à l'Est. Sa *cavea*, d'une capacité de 15'000 spectateurs, profite du dénivelé de la colline à laquelle elle est adossée. Le théâtre de Brescia devait

<sup>16</sup> Museo Santa Giulia 1998, p. 17.

<sup>17</sup> Pour aller plus loin : ROSSI 2002, p. 401-403.

<sup>18</sup> Museo Santa Giulia 1998, p. 17-18.

être un des plus grands théâtres de la *X Regio* derrière celui de Pola (Croatie) ou encore de Vérone<sup>19</sup>. L'édifice aurait été érigé à l'époque flavienne en calcaire, en marbre de diverses couleurs et, seulement dans la partie la plus haute du déambulatoire, en briques. Ayant eu son apogée à l'époque sévérienne, la scène ainsi que le mur de scène subissent des dommages entre le V<sup>e</sup> et le VI<sup>e</sup> siècle de notre ère, sans doute suite à un tremblement de terre<sup>20</sup>.

### 3.2.2. Aqueduc et édifices de bains

La structuration urbaine de la villa de Brescia permet également de fournir à la population les services indispensables à une ville romaine. En effet, des témoignages épigraphiques et archéologiques attestent l'approvisionnement en eau de la ville par un aqueduc, réalisé sous Auguste, reliant la ville à la vallée de la *Trompia*. La présence d'un aqueduc témoigne de l'importance de la ville de Brescia en tant que carrefour routier et centre d'une région fertile et riche. L'abondance de cette eau permet alors la construction de fontaines ainsi que de bains publics, favorisant une meilleure hygiène. Les restes d'un pavement de mosaïques, ayant appartenu à un édifice de bains, ont d'ailleurs été retrouvés sous *Via Gasparo da Salò*<sup>21</sup>.

## 4. Conclusion

La ville de Brescia possède toutes les caractéristiques de l'urbanisme romain régulier imposé par Rome. La ville présente en effet une zone extra-muros et une zone intra-muros délimitées par un *pomerium* construit : une muraille. On y trouve également les deux axes principaux si chers à l'urbanisme romain : le *Decumanus* et le *Cardo*. Ces axes se croisent ingénieusement au centre de la ville, représenté par un édifice monumental fermé et flanqué d'un théâtre, édifice de spectacle par excellence.

## 5. Bibliographie

- |                         |   |
|-------------------------|---|
| Museo Santa Giulia 1998 | Museo di Santa Giulia. <i>L'età romana : La città, le iscrizioni</i> . Milano: Electa.1998  |
| ROSSI 2002              | ROSSI F. (ed.), <i>Nuove ricerche sul Capitolium di Brescia</i> , Milan : Edizioni ET, 2002.  |
| ROSSI 2014              | ROSSI F., <i>Un luogo per gli dei : L'area del Capitolium a Brescia</i> , Florence : All'insegna del Giglio, 2014.  |
| SENA CHIESA 1990        | SENA CHIESA G. (éd), <i>Milano capitale dell'Impero Romano 286-402 d.C. Catalogo della mostra, 24 janvier-22 avril 1990</i> , Milan : Silvana editore 1990. |

---

<sup>19</sup> Museo Santa Giulia 1998, p. 44.

<sup>20</sup> Museo Santa Giulia 1998, p. 18.

<sup>21</sup> Museo Santa Giulia 1998, p. 19.



# **BRIXIA : L'ARCHITECTURE DOMESTIQUE À TRAVERS LES EXEMPLES DE S. GIULIA**

Mathilde MORENO

## **1. Introduction**

Le musée de Santa Giulia à Brescia, installé dans un ancien monastère érigé à l'époque lombarde<sup>1</sup>, se situe sur une grande partie d'un quartier résidentiel romain. Il recouvre le complexe de *domus* dit de Santa Giulia<sup>2</sup> ainsi que celui *dell'Ortaglia*, sur lequel nous nous concentrerons plus particulièrement, composé de deux *domus* d'époque impériale. D'une surface totale de plus de 2700 m<sup>2</sup>, leur état de conservation est très bon, grâce à leur ancienne insertion dans le périmètre horticole du monastère notamment, et les fouilles qui ont pu y être effectuées ainsi que leur inclusion dans le musée en font un des exemples les plus significatifs d'architecture domestique romaine de la Cisalpine.<sup>3</sup> Nous aborderons donc le contexte dans lequel se situait ce complexe et décrirons l'architecture des deux maisons, afin d'en obtenir un aperçu global et d'en saisir les caractéristiques générales.

## **2. Les *domus dell'Ortaglia***

Le complexe de *domus dell'Ortaglia* comprend la *domus di Dioniso* et la *domus delle Fontane*, dont l'occupation s'étend de la fin du I<sup>er</sup> siècle avant notre ère au IV<sup>ème</sup> siècle de notre ère. Elles se situent dans un quartier résidentiel situé au nord-est de la ville antique de *Brixia*. Délimité par la zone du forum à l'ouest, ce quartier est localisé au nord du *decumanus* et limité à l'est par l'enceinte de la ville et au nord par le mont Cidneo. Des constructions résidentielles n'y sont attestées que dès la fin de la République. La situation privilégiée de cet espace, tant par son emplacement proche du centre que pour des critères plus topographiques, comme la vue ou l'ensoleillement, permet de penser qu'il s'agissait d'un quartier très prisé. De plus, l'architecture des maisons ainsi que leurs décors et leur durée d'occupation, quasiment continue sur près de 400 ans, permettent de dire qu'elles étaient destinées à des individus de haut niveau social. La grandeur des parcelles varie pour des raisons topographiques, et celle des *domus dell'Ortaglia* semble relativement irrégulière, plus petite que celle des *domus* de Santa Giulia situées plus à l'ouest<sup>4</sup>, qui ne seront pas traitées ici. Ces deux habitations font partie d'une seule insula et sont mitoyennes.<sup>5</sup>

### **2.1. Plan général des *domus***

Le plan de ces deux *domus* a été modifié et réadapté et elles ont subi, par moments, d'importants travaux. Les phases datant d'avant le II<sup>ème</sup> siècle de notre ère ne sont pas connues pour la *domus di Dioniso* (FIG. 1). Il n'a pas non plus été possible de définir avec précision ses limites, sauf à l'est où un mur mitoyen la sépare de la *domus delle Fontane*, et où une différence de niveau indique plus particulièrement la limite entre les deux habitations.

La *domus delle Fontane* (FIG. 2) a été en revanche occupée dès la fin du I<sup>er</sup> siècle avant notre ère jusqu'au début du IV<sup>ème</sup> siècle de notre ère.

---

<sup>1</sup> Ce complexe monastique semble exister depuis l'an 754 de notre ère (MORANDINI 2003, p. 27).

<sup>2</sup> BROGIOLO 2005.

<sup>3</sup> MORANDINI 2003, p. 17, 27, 37.

<sup>4</sup> Plus précisément sous le cloître du monastère : BROGIOLO 2005.

<sup>5</sup> MORANDINI 2003, p. 21-30.

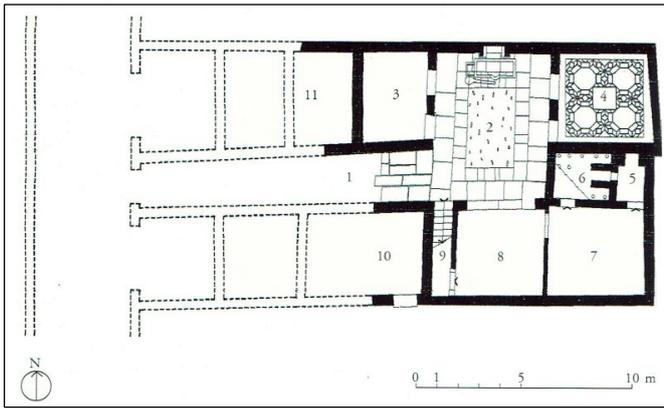


FIG. 1 - plan du rez-de-chaussée de la domus di Dioniso (Tiré de : MORANDINI 2003, p. 42).

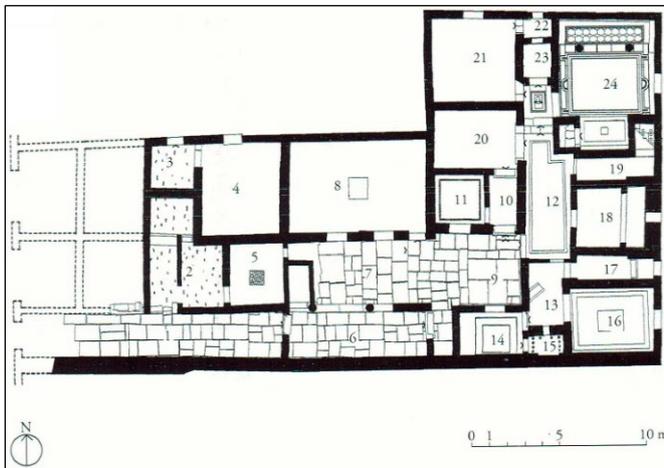


FIG. 2 - plan du rez-de-chaussée de la domus delle Fontane (Tiré de : MORANDINI 2003, p. 57)

Il a été possible d'identifier différentes phases de construction. De nombreuses modifications ont eu lieu lors de la deuxième phase, au II<sup>ème</sup> siècle de notre ère. La taille de la cour et une partie du portique qui terminait le couloir dallé par lequel on y accédait ont vu leur taille réduite au profit de la construction de pièces supplémentaires, notamment de réception. D'autres pièces ont été réaménagées et l'appareil décoratif des sols et des parois a été modifié. Des fontaines ont également été ajoutées.

Le plan de la maison a une nouvelle fois été quelque peu modifié au III<sup>ème</sup> siècle et certaines mosaïques les plus significatives de cette habitation ont notamment été réalisées. On peut finalement également relever quelques modifications ultérieures à cette phase.

On accédait à ces *domus* par un *cardo* secondaire. Les portes d'entrée se trouvaient du côté ouest de ces habitations et un long couloir dallé (*fauces*) menait à une cour également dallée et munie d'un *impluvium*, à partir de laquelle on accédait aux différentes pièces de la maison. À l'avant des bâtiments,

le long du couloir, se trouvaient des pièces probablement de service ou étant liées à une activité artisanale ou commerciale. Il se peut que ces locaux aient été loués. Toutes deux étaient munies de plusieurs *triclinia* et salles de réception (FIG 1 : pièces 3, 4, 8; FIG 2: pièces 5, 8, 14, 16, 24), ainsi que de *cubicula* (FIG 1: pièce 6; FIG 2: pièces 11 et 23), de cuisine (FIG 1: pièce 5; FIG 2: pièce 22), de locaux de service, telles qu'une salle dotée de chauffage par hypocauste dans la *domus delle Fontane* (FIG 2: pièce 15), et d'espaces de passage. Elles possédaient également un étage, comme le suggèrent les marches inférieures d'escaliers en pierre calcaire, situés au sud de la cour dans la *domus di Dioniso*, et des restes de pavement et de parois qui les constituaient. Ils étaient composés de salles de service et de réception. Entre le mur de ces *domus* et les remparts se trouvait un espace interprété comme un *viridarium*, un jardin ornemental, avec la présence probable d'un *hortus*, un jardin potager, auquel il était possible d'accéder notamment depuis la *domus delle Fontane*.<sup>6</sup>

## 2.2. Techniques de construction et de revêtement

Les maisons sont bâties en *opus caementicium* composé de matériau tout venant en calcaire lié à du mortier. Les parois internes ainsi que celles de l'étage supérieur pouvaient être faites de bois ou d'argile. Les parois étaient ensuite recouvertes d'un enduit composé de chaux mélangée à du sable ou à de la poudre de marbre, et dont les différentes couches appliquées deviennent successivement de plus en plus fines. Sur la dernière des couches étaient réalisées des fresques. On peut relever la présence d'une mosaïque pariétale en pâte de verre, liée à un nymphée dans une pièce de la *domus delle Fontane*. Les portes et les cadres des fenêtres étaient en bois peint, et des vitres étaient insérées

<sup>6</sup> MORANDINI 2003, pp. 30, 33, 41-42, 53-59, 67.

dans les cadres des fenêtres. Leurs charnières en métal ont laissé des marques visibles sur les seuils et les bords de fenêtre en calcaire local. Les colonnes pouvaient se composer de terre cuite recouverte de stuc, ou de marbre.

Les plafonds se composaient de planches en bois et de poutres épaisses. Ces derniers étaient souvent recouverts d'un faux plafond peint, dont des fragments ont été retrouvés, composés de faisceaux de roseaux qui étaient suspendus aux poutres par des crochets de fer et recouverts de plâtre sur lequel étaient appliquées les couleurs. La toiture était composée de tuiles en terre cuite, tout comme les autres éléments qui pouvaient faire partie de cette couverture, tels que les antéfixes.<sup>7</sup>

Les sols étaient de différentes natures. Le pavement des couloirs et des cours se composait de dalles en calcaire local. Dans les zones de service et les pièces secondaires, les sols étaient plutôt simples, souvent en mortier de tuileau (*cocciopesto*), composé d'un mélange de chaux, de sable et de fragments de terre cuite qui lui donnent sa couleur rouge-orange caractéristique, ou en béton de mortier avec des inclusions calcaires. Ces sols sont imperméables et très compacts. Les salles de réception étaient le plus souvent pavées de mosaïques. On peut par ailleurs relever la présence rare d'un *emblema* d'*opus sectile* dans une des salles de la *domus delle Fontane*.

L'approvisionnement en eau de ces *domus* se faisait, avant le II<sup>ème</sup> siècle, grâce aux *impluvia* présents dans les cours. Toutes deux ont ensuite été reliées à l'aqueduc public, comme la majorité des habitations de ce quartier. Leur connexion a probablement eu lieu au II<sup>ème</sup> siècle, moment auquel de grands travaux ont eu lieu dans ces maisons. Il s'agit d'un privilège rare, mais sa grande occurrence dans cette zone pourrait éventuellement s'expliquer par l'abondance de l'eau dans la région. Un système d'adduction et d'évacuation de l'eau, lié aux fontaines et aux bassins en marbre qui se trouvaient dans ces deux *domus*, composé notamment de tuyaux en plomb (*fistulae*), a donc été aménagé sous le sol de ces habitations et relié au système de canalisation de la ville.<sup>8</sup>

### 2.3. La domus di Dioniso : le cortile dei Pigmei et la sala di Dioniso

Deux pièces de la *domus di Dioniso* seront abordées ici, avec une attention portée à leur appareil décoratif. Le *cortile dei Pigmei* (FIG. 1 : pièce 2), comprenait sur sa paroi nord une niche au-dessous de laquelle, proche du mur, se trouvaient deux petits bassins rectangulaires qui étaient composés de dalles en pierre et alimentés en eau. Les peintures de cette paroi représentent des scènes nilotiques, figurant notamment des Pygmées aux prises avec un hippopotame. Cette fresque date du II<sup>ème</sup> siècle de notre ère, période pendant laquelle ce type de thématiques, très courantes à l'époque augustéenne à Rome et à Pompéi, sont à nouveau à la mode, mais de manière simplifiée.

Les décors d'une des trois salles de réception, la *sala di Dioniso* (FIG. 1 : pièce 4; FIG. 3), ont pu également être datés stylistiquement du II<sup>ème</sup> siècle de notre ère.

---

<sup>7</sup> MORANDINI 2003, pp. 33-36, 87-88.

<sup>8</sup> MORANDINI 2003, pp. 31-32, 80-82.

Le sol de la salle est pavé d'une mosaïque en noir et blanc dont la scène centrale, l'*emblema*, est polychrome, orienté de façon à pouvoir être admiré depuis les trois lits disposés en fer à cheval face



FIG. 3 - Mosaïque et parois peintes de la Sala di Dioniso  
(Tiré de : MORANDINI 2003, p. 44).

à l'entrée et représente Dionysos en train d'abreuver une panthère. L'*emblema* est inséré dans une trame géométrique typique du II<sup>ème</sup> siècle, dans laquelle sont représentés divers autres éléments, dont des canthares et des végétaux, tels que des sarments de vigne. Les parois de cette pièce sont tripartites : le socle est décoré d'une plinthe noire composée de rectangles contenant des oiseaux et des plantes dites « à feuilles d'eau » qui sont alternés avec des masques théâtraux. Une partie médiane jaune contient des cadres dans

lesquels sont représentés des scènes marines, des viviers, des paysages sacrés ou encore des figurations faisant référence à des thématiques érotiques. Les différents cadres sont séparés par des sortes de candélabres entourés de végétaux. Les peintures de cette pièce sont un exemple parlant du goût archaïsant typique du et insérée dans une trame géométrique typique du II<sup>ème</sup> siècle. Le décor de la plinthe et la représentation de viviers sont par exemple fréquents dans le III<sup>ème</sup> et IV<sup>ème</sup> styles pompéiens. On peut cependant relever différents éléments qui indiquent que ces fresques ont été réalisées au II<sup>ème</sup> siècle, tels que la division de la paroi en plusieurs registres, la combinaison des couleurs ainsi que le mélange de thèmes archaïsants, parfois représentés de façon quelque peu imprécise, ou encore l'absence de scènes représentant la nature. Cette composition montre une recherche dans le choix des motifs, assemblés de manière raffinée et un goût archaïsant, se référant notamment à la peinture hellénistique et romaine plus ancienne. Les décors du sol et des parois rappellent la fonction de salle de banquet qu'avait la pièce, également en évoquant une atmosphère idyllique aux invités.<sup>9</sup>

#### 2.4. La domus delle Fontane : la sala delle Colonne

De nombreuses pièces présentent une architecture et un appareil décoratif tout à fait intéressants pour la compréhension de cette habitation. Nous allons nous pencher sur la plus grande des cinq salles de réception, la *sala delle Colonne* (FIG. 2 : pièce 24 ; FIG. 4).

Cette salle est divisée en trois parties distinctes : la partie centrale était couverte d'une voûte en berceau, soutenue par des parois au sud de la pièce et par deux colonnes en pierre calcaire au nord. Les parois de la partie nord présentent, sous un placage de marbre, des *tubuli* qui permettaient de chauffer la salle et de l'isoler de l'humidité. Le pavement se constitue de riches mosaïques polychromes réalisées entre la fin du II<sup>ème</sup> siècle et le début du III<sup>ème</sup> siècle de notre ère, comme l'indiquent les motifs décoratifs et les couleurs utilisées. Leur composition est recherchée et adaptée à l'architecture pluripartite de la pièce. La plus grande partie, celle du centre, présente une vive polychromie, et est décorée d'étoiles composées de losanges qui délimitent des carrés dans lesquels sont figurés des végétaux, des éléments géométriques ou encore de la vaisselle. Le carré central figure un masque théâtral réalisé avec des tesselles plus petites que celles utilisées pour le reste de la

<sup>9</sup> MORANDINI 2003, p. 42-51.

mosaïque et est orienté vers l'entrée. Les tons rouges et vert de cette mosaïque ainsi que le type de fleurs représentées sont fréquents en Cisalpine, surtout pendant la première moitié du III<sup>ème</sup> siècle.

La polychromie de la mosaïque située au sud de la pièce est plus sobre et elle se compose d'un motif géométrique en double T accompagné de losanges, au centre duquel, dans un cercle inscrit dans un carré, est représenté un nœud de Salomon. Ces motifs sont entourés de cadres composés de tresses ou de vagues. La mosaïque du nord de la pièce est séparée de la centrale par une série de cadres rectangulaires et de motifs végétaux. Elle est entourée d'une bordure noire et composée, sur fond foncé, de deux rangées d'hexagones contenant des rosettes à six pétales. Les quatre hexagones centraux sont composés de triangles colorés et permettaient probablement d'indiquer un endroit hiérarchiquement important ou l'emplacement d'un meuble. Ce type de motif est attesté en Italie du Nord au II<sup>ème</sup> et début du III<sup>ème</sup> siècle. Il ne reste que peu de vestiges du décor des parois, exception faite de la paroi septentrionale dont les hexagones peints concordent avec le décor du pavement.<sup>10</sup>

### 3. Conclusion

Ce bref aperçu nous a amené à nous figurer la structure générale de ces habitations. Il nous a également permis d'appréhender quelques éléments que peut nous apporter l'étude de l'architecture domestique romaine. Il est notamment possible de relever le rôle important que jouent les décors dans l'identification des fonctions des pièces et leur hiérarchisation, ainsi que dans la datation des différentes phases de construction et plus généralement de ces maisons. En outre, il est possible d'aborder des questions d'ordre social. Finalement, on peut relever que la structure et l'appareil décoratif de ces deux *domus* semblent renvoyer à un modèle canonique d'architecture romaine, mais dont les éléments ont été adaptés selon les goûts des commanditaires et le travail des artisans<sup>11</sup>. Certaines de leurs caractéristiques, notamment au niveau de leurs décorations, semblent être propres à la Cisalpine tandis que d'autres sont similaires à celles d'habitations d'Italie centrale. Ces maisons constituent donc un précieux témoin de l'architecture et des appareils décoratifs de cette région au II<sup>ème</sup> et III<sup>ème</sup> siècle de notre ère.

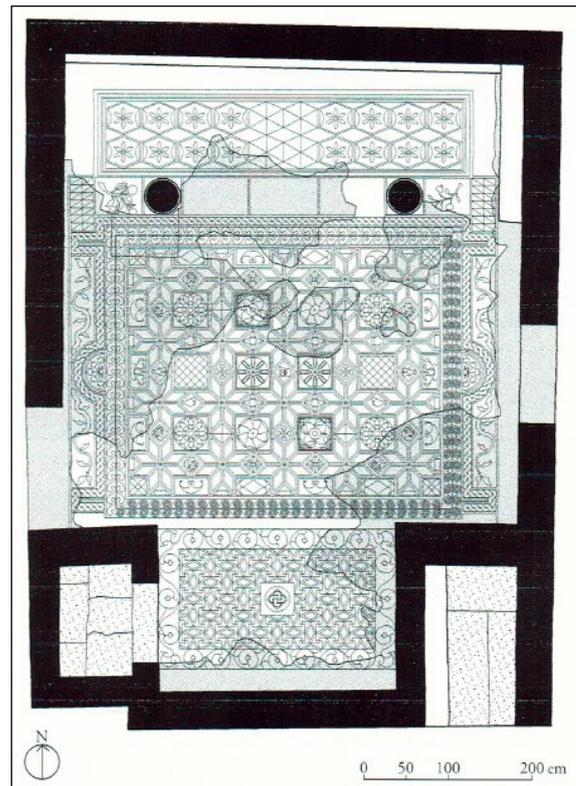


FIG. 4 - Plan et reconstitution du pavement de la Sala delle Colonne. (Tiré de : MORANDINI 2003, p. 69).

<sup>10</sup> MORANDINI 2003, p. 58, 69-70, 72, 77-79.

<sup>11</sup> MORANDINI 2003, p. 21-22, 24.

#### **4. Bibliographie**

BROGIOLO 2005

BROGIOLO G. P., *Dalle domus alla corte regia*, Firenze : All'Insegna del Giglio, 2005.

MORANDINI 2003

MORANDINI F., *Le domus dell'Ortaglia*, Milano : Skira, 2003.

# **MEDIOLANUM, CAPITALE IMPÉRIALE : ENTRE HISTOIRE ET ARCHÉOLOGIE**

Farès ZEMZEMI

## **1. Introduction**

De nos jours, Milan est l'une des principales plaques tournantes de l'économie italienne et constitue le cœur industriel du pays. L'importance de la cité résulte d'une continuité historique et culturelle avec la cité de *Mediolanum*, qui constitue l'une des principales cités de l'Empire romain et en devient la capitale en 286 de notre ère. La période d'éclat de *Mediolanum* coïncide avec le début de la lente décadence de Rome, qui mène, en 476, à la chute de l'Empire romain d'Occident.

Bien avant qu'elle ne devienne la capitale impériale, *Mediolanum* est intimement liée à l'histoire de l'Empire romain, dont les différentes péripéties se répercutent sur l'histoire régionale et locale. Ainsi, le choix de *Mediolanum* comme capitale ne peut être dissociée du contexte global de la fin du II<sup>e</sup> et du III<sup>e</sup> siècles, tout comme le choix de déplacer la capitale à Ravenne, en 402, ne peut être dissociée du contexte des IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles. Bien qu'ils ne soient presque plus visibles de nos jours, le déplacement de la capitale de Rome à *Mediolanum* permet de parer la cité des attributs qui caractérisent une grande cité romaine : le *forum*, le Capitole et les temples secondaires, le théâtre et l'amphithéâtre, le cirque, les thermes et le palais impérial. Ainsi, les éléments qui relient Rome à *Mediolanum*, l'histoire et le rapide développement économique et architectural de la cité, font partie des explications du déplacement de la capitale impériale de Rome à une cité d'origine celtique et située aux marges de la péninsule italique.

## **2. La situation de l'Empire romain au III<sup>e</sup> siècle**

La mort de l'empereur Commode, en 192, est suivie d'une période troublée pour l'Empire romain. Le pouvoir n'est plus aussi puissant que sous le règne des Antonins (96–192) et l'Empire connaît la Seconde année des quatre empereurs. En 193, le nouvel empereur Septime Sévère concentre tous les pouvoirs. La dynastie sévérienne, qui s'éteint avec Alexandre Sévère (222–235), représente la dernière période de faste de l'Empire romain. L'assassinat d'Alexandre Sévère a une autre conséquence que la fin de la dynastie des Sévères : l'historiographie contemporaine retient cette date comme la fin de la période du haut-Empire romain et le début de la période du bas-Empire romain. Le III<sup>e</sup> siècle est un siècle de crise : les invasions barbares fragilisent les frontières impériales et les empereurs ne règnent que pendant de courtes périodes. Les crises monétaires, religieuses, sociales et politiques s'étendent jusqu'au règne de Dioclétien (284 – 305), qui marque le début de la tétrarchie et la séparation entre l'Empire d'Orient et l'Empire d'Occident.

C'est donc dans un contexte de renaissance de la puissance impériale que *Mediolanum* est choisie comme capitale. Le règne de Dioclétien marque le renouveau romain, avec une nouvelle organisation politique, une nouvelle organisation territoriale et une nouvelle capitale, choisie pour sa proximité géographique et sa différenciation historique d'avec Rome, mais aussi pour son emplacement stratégique.

## **3. Histoire de la cité de *Mediolanum***

*Mediolanum* est fondée au cours du VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. par les Insubres, population gauloise d'Italie septentrionale. La cité constitue la principale métropole insubre jusqu'à la conquête romaine de la Gaule Cisalpine, en 222 avant J.-C. Cependant, *Mediolanum* n'est pas considérée comme une cité à

proprement parler selon le point de vue gréco-romain, car elle ne possède pas les caractéristiques urbanistiques d'une ville grecque ou d'une ville romaine<sup>1</sup>.

Le nom de la cité est celtique, mais il n'est connu que sous ses transcriptions grecque (*Mediólanon*) et latine (*Mediolanum*). L'étymologie du nom n'est pas encore fixée, mais la signification la plus communément acceptée est celle de la centralité. En effet, « *Mediolanum* » peut indiquer une « localité au milieu de la plaine » ou un « lieu entre les cours d'eau »<sup>2</sup>.

L'importance de *Mediolanum* s'explique par sa localisation géographique et topographique. La cité se situe à la jonction entre les voies fluviales et maritimes de la plaine du Pô et entre les voies terrestres menant à Rome, aux Alpes et aux côtes méditerranéennes. *Mediolanum* joue un rôle important dès 286, lorsqu'elle devient la capitale impériale, et connaît une période de faste d'environ un siècle, qui s'achève avec les invasions wisigothes et le déplacement de la capitale à Ravenne, en 402.

#### **4. De Rome à *Mediolanum***

Lors des deux premiers siècles d'existence de l'Empire romain, *Mediolanum* est une cité florissante, mais qui se révèle relativement fermée. Les transports terrestres sont les plus chers, à l'inverse des transports maritimes, et l'économie de la cité est donc restreinte à un niveau local. La cité s'affirme comme le centre administratif de la Gaule Cisalpine, mais son influence ne s'étend pas au-delà de l'échelle régionale. *Mediolanum* est donc une cité régionale importante, mais qui est dépourvue de tout pouvoir politique à l'échelle de l'Empire<sup>3</sup>.

Le développement politique et impérial de *Mediolanum* prend place dès le III<sup>e</sup> siècle. Les prémices remontent au règne de Commode, où les familles milanaises prennent une telle ampleur qu'à la mort de l'empereur, pendant la Seconde année des quatre empereurs (193), *Didius Julianus*, né à *Mediolanum*, devient empereur de Rome. Au cours du III<sup>e</sup> siècle, alors que les principaux centres urbains de l'Empire subissent la crise issue de la pression exercée par les Barbares aux frontières, *Mediolanum* est relativement épargnée et voit son développement s'accélérer. Durant ce siècle, l'Empire romain connaît des réformes progressives en ce qui concerne ses régions et les différents pouvoirs régionaux. L'ensemble de la Gaule transalpine est réuni en une seule région, le diocèse de l'Italie annonaise, et les cités de *Mediolanum* et d'*Aquileia* deviennent les principaux centres administratifs<sup>4</sup>. À l'époque de l'empereur Tacite (275–276), *Mediolanum* est considérée, selon l'*Histoire Auguste*, comme l'une des cités occidentales majeures de l'Empire romain, au même rang que Rome, Carthage ou encore Trèves, avant même qu'elle n'en devienne la capitale<sup>5</sup>.

### **5. Les monuments romains : architecture, symbolique, vestiges**

#### **5.1. Le palais impérial**

Les ruines du palais impérial romain de *Mediolanum* se situent au centre géographique de la ville de Milan, non loin du château des Sforza et du *Duomo*. La localisation centrale du palais en explique l'importance politique qu'il prend à travers l'histoire romaine et puis médiévale de *Mediolanum*.

---

<sup>1</sup> SENA CHIESA 1990, p. 17.

<sup>2</sup> SENA CHIESA 1990, p. 17.

<sup>3</sup> SENA CHIESA 1990, p. 17-18.

<sup>4</sup> SENA CHIESA 1990, p. 17-18.

<sup>5</sup> SENA CHIESA 1990, p. 18.

Les vestiges archéologiques conservés permettent de déterminer l'aire du palais impérial (FIG. 1), délimitée par le *decumanus* (via Santa Maria alla Porta) et le *cardo* (via Torino) de l'antique cité. Les ruines du palais à proprement parler ne sont pas précisément repérées, mais un édifice, situé via Brisa, est relié au complexe palatial par la recherche actuelle. Les vestiges de l'édifice attestent une activité thermale dans ce secteur<sup>6</sup>.

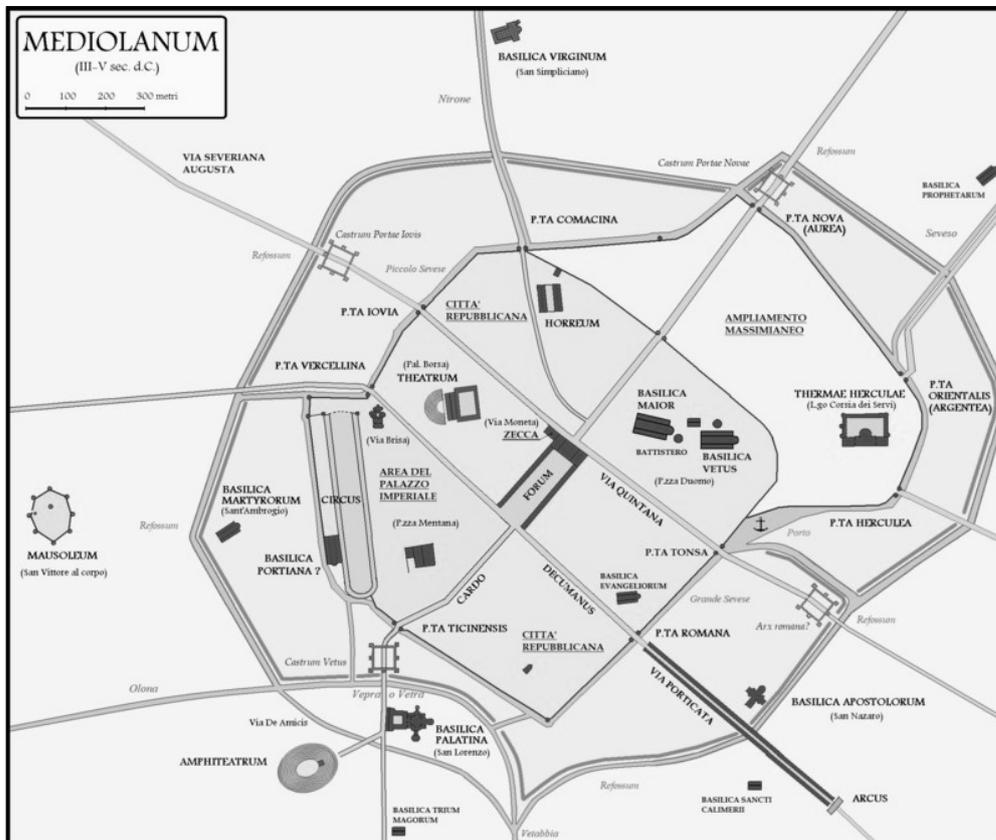


FIG. 1 - Plan de la cité de Mediolanum

(Tiré de : [https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Mediolanum\\_romana.png](https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Mediolanum_romana.png))

Les récentes recherches<sup>7</sup> permettent de distinguer quatre phases d'existence de l'édifice de via Brisa, qui s'étendent entre le I<sup>er</sup> siècle avant J.-C. et le IV<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. Construit durant le règne de l'empereur d'Occident Maximilien Hercule (286–305), le palais est mentionné pour la première fois en 291 par Mamertin, panégyriste de l'empereur, et est utilisé jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle, voyant se succéder plusieurs événements importants de l'histoire milanaise, comme l'invasion des Huns, en 452, et la proclamation du roi lombard Agilulf, en 591. Les premières traces du palais sont des fondations murales composées de gravier et de sable, dont l'élévation et la stratigraphie ne sont pas conservées. La dernière phase d'existence de l'édifice coïncide avec une restructuration entière du complexe, aboutissant aux vestiges qui nous sont parvenus<sup>8</sup>. La quatrième phase présente des traces de construction, comme des trous de poteaux ou des traces de mortier, permettant donc de dater les différentes phases de construction de l'ensemble du complexe palatial de via Brisa.

## 5.2. L'amphithéâtre et le théâtre

Les vestiges de l'amphithéâtre et du théâtre romain de *Mediolanum* sont visibles, respectivement, dans le musée de l'*Antiquarium Alda Levi* et dans le musée du palais Turati. L'amphithéâtre se situe en dehors des murs de la ville, non-loin de la *Porta Ticinensis* donnant sur le *cardo*. Le théâtre, quant

<sup>6</sup> SENA CHIESA 1990, p. 99.

<sup>7</sup> FEDELI, PAGANI 2016, p. 97-103.

<sup>8</sup> FEDELI, PAGANI 2016, p. 98.

à lui, se situe à l'intérieur des murs de *Mediolanum*, entre le complexe palatial, le *forum* et les *horrea* de la cité. Il est relié à la *Porta Vercellina*, qui donne sur le *decumanus*. Les vestiges de la structure de l'amphithéâtre, construit au II<sup>e</sup> ou III<sup>e</sup> siècles, sont très abîmés, mais ils permettent néanmoins de pouvoir calculer les dimensions de l'édifice : 129.50 x 109.30 mètres, pour les dimensions extérieures, et 71 x 41 mètres, pour l'arène intérieure. Parfois considéré comme le troisième plus grand amphithéâtre romain, pour les dimensions de son arène, il est cependant plus petit que les amphithéâtres d'El Jem (Tunisie), de Capoue (Campanie) et de Rome<sup>9</sup>. La destruction de l'amphithéâtre a eu lieu entre les V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles, entre l'invasion des Wisigoths (402) et la guerre des Goths (535-553). Le théâtre, érigé durant l'époque augustéenne, peut accueillir jusqu'à 9'000 spectateurs, soit la moitié de la population de *Mediolanum* au I<sup>er</sup> siècle, dans une *cavea* de 95 mètres de diamètre. Il est utilisé jusqu'au V<sup>e</sup> siècle, avant d'être cédé à l'Église et que les dernières représentations théâtrales soient délocalisées dans l'amphithéâtre. Les vestiges du théâtre se situent dans le quartier de la Bourse, sous Piazza Affari, notamment.

## 6. Conclusion

Si les ruines milanaises ne permettent pas de qualifier la cité comme la « *Rome de Padanie* », l'histoire de *Mediolanum* confirme l'importance que prend, progressivement, la cité à l'intérieur de l'empire romain. L'histoire de *Mediolanum* connaît un fort coup d'arrêt avec l'invasion des Wisigoths, en 402, qui déclenche le déplacement de la capitale impériale à Ravenne. Le royaume ostrogoth, puis le royaume de Lombardie, ne fixent pas leur capitale à Milan. Cependant, l'importance de la cité permet d'expliquer la continuité d'occupation et sa renaissance avec le duché de Milan, au XIV<sup>e</sup> siècle. De nos jours, Milan n'est pas la capitale de l'Italie, mais elle en constitue, comme pendant l'Antiquité, l'une des principales cités.

## 7. Bibliographie

- |                     |  |
|---------------------|--|
| BENARIO H. W.       | BENARIO H. W., « Amphitheatres of the Roman World », <i>The Classical Journal</i> , vol. 76, t. 3, février 1981  |
| FEDELI, PAGANI 2016 | FEDELI A. M. et PAGANI C., <i>L'area archeologica di via Brisa : un quartiere del Palazzo imperiale alla luce delle recenti indagini</i> , Quaderni del civico museo archeologico e del civico gabinetto numismatico di Milano vol. 5, 2016. |
| INGELBERT 2009      | INGELBERT H., <i>Atlas de Rome et des Barbares : La fin de l'Empire romain en Occident (III<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles)</i> , Paris : Éditions Autrement, 2009.  |
| SENA CHIESA 1990    | SENA CHIESA G. (éd), <i>Milano capitale dell'Impero Romano 286-402 d.C. Catalogo della mostra, 24 janvier-22 avril 1990</i> , Milan : Silvana editore 1990.  |

---

<sup>9</sup> BENARIO 1981.

## *NOTES*

## *NOTES*

